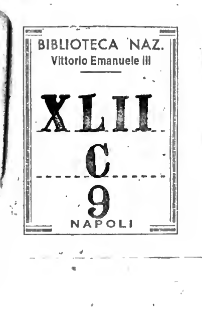
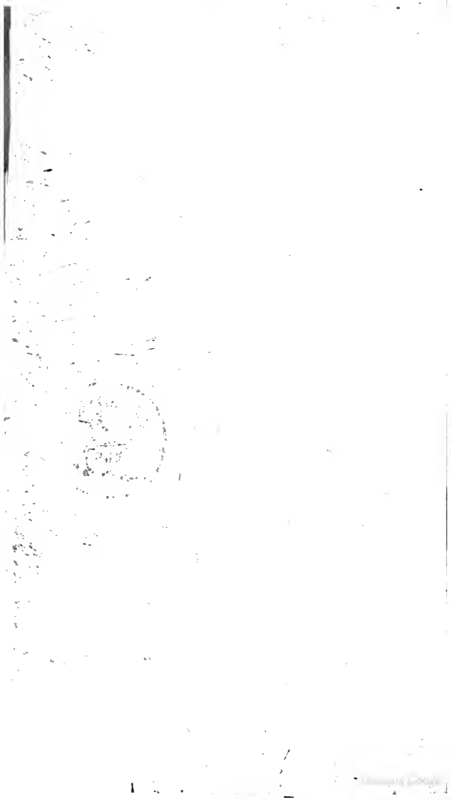




OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES.

TOME NEUVIE'ME.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVII.

Avec Privilege & Approbation.





OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXI.



UISQUE le Public veut des Livres nouveaux, & que la multitude des anciens Livres ne lui suffit point, il est au moins à souhaiter, Monsieur, que la passion qu'il a pour la nouveauté, cesse d'exciter les Auteurs à nous inonder de ces Livres frivoles, qui entretiennent parmi nous le goût de la bagatelle, du faux bel-esprit & de l'ignorance; de ces Livres, qui font entierement négliger la lecture des bons Livres anciens & modernes. La plûpart des Ouvrages, que nous avons en François, sont à refaire. Quel vaste champ pour nos Ecrivains! De plus, parmi

Diodore de Sicile.

les Auteurs de l'antiquité, combien y en a-t'il d'excellens, ou qui ne ſont point encore traduits en François, ou qui le ſont aſſez mal ? C'eſt aſſurément bien mériter de la République des Lettres, & favoriſer utilement notre penchant pour la nouveauté, que de rajeunir, pour ainſi dire, ces anciens Ouvrages, par de fidéles & élégantes traductions. Un Marolles, un du Rier, M. Dacier même, qui ſe ſont emparés de la plûpart des Livres Grecs & Latins, doivent-ils nous détourner de courir après eux la même carriere ?

M. l'Abbé Terraſſon a heureuſement entrepris de nous donner la Traduction d'un fameux Auteur Grec, qui n'avoit jamais paru en François * Car il faut compter preſque pour rien la Traduction ſurannée de ſept livres depuis le 11 juſqu'au 17 publiée par Amiot en 1554. L'Auteur Grec dont il s'agit eſt *Diodore de Sicile*, qui vivoit ſous Auguſte, & dont il nous reſte quinze Livres, avec quelques Fragmens, c'eſt-à-dire, les cinq premiers, avec dix autres Livres depuis le 10 juſqu'au 20.

* Hiſtoire univerſelle de Diodore de Sicile, traduite en François par M. l'Abbé Terraſſon A Paris chez de Bure l'aîné, Quai des Auguſtins. 1737. 2 *vol. in* 12.

. Les Sçavans seuls avoient pû profiter jusqu'ici des restes de ce précieux trésor, dans l'excellente & rare édition de l'Imprimerie de Wechel, à Hanau 1604. *fol.* où l'on trouve le texte Grec, tel que H. Etienne le publia en 1559, avec la traduction Latine de Rhodoman. La traduction Françoise de M. T. étant, comme on doit le présumer, conforme à l'original Grec, si bien traduit & si bien éclairci par le sçavant Professeur de Wirtemberg, voila tout le monde enfin mis en joüissance au moins du commencement de l'Ouvrage célébre de Diodore, & les Sçavans n'ont plus que le privilege de le lire en Grec ou en Latin.

Dans les cinq premiers Livres de cet Auteur, (c'est tout ce que M.T. a traduit jusqu'ici) il s'agit des tems qui ont précédé la Guerre de Troye. Ce qui concerne l'Egypte est infiniment curieux & intéressant, & c'est le principal sujet du premier Livre. Il faut avoüer néanmoins que le long détail des folles opinions des anciens Philosophes, touchant le débordement du Nil, est bien ennuyeux. On remarque le bon sens & le discernement de Diodore, en ce qu'il donne la préférence à l'explication d'un certain Agatarchidés de

Cnide. » Il pleut continuellement (di-
» ſoit ce Philoſophe) ſur les monta-
» gnes d'Ethiopie depuis le Solſtice
» d'Eté, juſqu'a l'Equinoxe d'Autom-
» ne : ainſi le Fleuve doit augmenter
» dans cet intervalle par le concours
» des torrens ; au lieu que l'Hyver il ne
» tire ſes eaux que de ſes ſources. »
Cette explication, comme le remarque le Traducteur, eſt aujourd'hui ſuivie par tout les Naturaliſtes. Il pouvoit ajouter que c'eſt la ſeule qui ſoit raiſonnable.

On eſt ſurpris de la magnificence des Egyptiens, par rapport aux tombeaux : Diodore en rend ainſi raiſon. « Ces
» Peuples, dit-il, regardant la durée
» de la vie comme un tems très-court
» & de peu d'importance, font au con-
» traire beaucoup d'attention à la lon-
» gue mémoire que la vertu laiſſe après
» elle. C'eſt pourquoi ils appellent les
» maiſons des vivans des Hôtelleries,
» par leſquelles on ne fait que paſſer ;
» mais ils donnent le nom de demeures
» éternelles aux tombeaux des Morts,
» d'où l'on ne ſort plus. Ainſi les Rois
» ont été comme indifférens ſur la conſ-
» truction de leurs Palais, & ils ſe ſont
» épuiſés dans la conſtruction de leurs
» tombeaux. »

Dans ce même Livre on voit que Sesostris II ayant perdu la vûë, s'imagina que c'étoit une punition des Dieux. Ayant donc tâché de les appaiser par toutes sortes d'Offrandes & de Sacrifices, enfin au bout de dix ans, un Oracle lui ordonna de faire un vœu au Dieu d'Heliopolis, & de se laver avec l'urine d'une femme, qui n'eût eu de commerce qu'avec son mari. » Il essaya celle » d'un grand nombre de femmes, à » commencer par la sienne, & il ne » trouva le remede qu'il cherchoit que » dans l'urine de la femme d'un Jardi» nier, qui eut un tel succès, qu'il » l'épousa après sa guérison. Il fit brû» ler les autres toutes vives. »

Dans les Sacrifices publics on prioit les Dieux pour le Roi qui étoit présent, & dans la priere on inseroit l'éloge de ses vertus & le récit de ses fautes, qui étoient adroitement imputées à ses Ministres & à ses Flatteurs. Ensuite le Lecteur des Livres sacrés lisoit quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands Hommes. Voila comment la verité, qui a ordinairement si peu d'accès auprès des Princes, étoit annoncée aux Rois d'Egypte : on leur reprochoit pieusement leurs défauts, & on les instruisoit solidement de leurs

devoirs. Du reste le Roi d'Egypte, tout absolu qu'il étoit, avoit peu de liberté. Non-seulement les tems de donner ses Audiences & de rendre ses Jugemens, étoit marqué, mais il ne pouvoit se promener, se baigner, coucher avec sa femme, ni faire quoique ce soit qu'à certaines heures. » Il ne devoit se nour-» rir que de viandes simples. Il n'y » avoit que la chair de Veau & *du* Ca-» nard qui lui *fussent permises*, & on lui » donnoit une mesure de vin, qui ne » pouvoit l'enyvrer, ni même affoi-» blir tant soit peu son jugement..... » Les Rois, bien loin de se sentir gênés » par ces pratiques, trouvoient au con-» traire qu'elles leur procuroient une » vie douce & heureuse. Car ils étoient » persuadés que les hommes dont rien » n'arrête le caprice, font une infinité » de choses, qui leur nuisent & les per-» dent... Tout ce qu'il y avoit d'hom-» mes dans l'Egypte, ne s'intéressoient » *point* avec tant d'ardeur à leurs fem-» mes, à leurs enfans & à leurs biens, » qu'à la vie & à la sureté du Roi ... A » la mort d'un Roi toute l'Egypte *en-» troit en deüil*; on déchiroit ses habits, » on fermoit les Temples, on suspen-» doit les Sacrifices, on cessoit les Fê-» tes *pendant* 72 jours. Des hommes &

» des femmes, au nombre de deux ou
» trois cens, la tête couverte de boüe,
» & ceints d'un linge sur la poitrine,
» faisoient deux fois par jour des la-
» mentations en musique, qui conte-
» noient les vertus & les loüanges du
» mort. Ils ne mangeoient *pendant* ce
» tems ni viande ni pain de froment,
» & ils s'abstenoient du vin & de tout
» ce qui peut flatter le goût: personne
» n'eût osé prendre le bain, ni user de
» parfums, *ni coucher* mollement. On
» s'interdisoit tout commerce avec les
» femmes.... Au dernier jour, ayant
» porté le cercüeil à l'entrée du tom-
» beau, on tenoit, conformément à la
» Loi, une Audience publique, pour
» recevoir toutes les accusations & tou-
» tes les plaintes qu'on voudroit faire
» contre le Roi. Les Prêtres le loüoient
» d'abord, en racontant les bonnes
» actions qu'il avoit faites; & la mul-
» titude innombrable qui avoit suivi le
» convoi, répondoit aux Prêtres par
» des acclamations, si le Roi avoit bien
» vêcu; mais il s'excitoit un grand
» murmure, s'il avoit mal gouverné...
» Il est arrivé à la plûpart d'entreux
» de se conduire sagement... par la
» seule vûë de la honte qu'ils avoient
» à craindre après leur mort, & de

» l'infamie éternelle, que le jugement » porté sur leur corps pouvoit attacher » à leur nom. »

Chez les Egyptiens les Particuliers plaidoient eux mêmes leurs Causes, & par écrit. » Ils croyoient, dit Diodo» re, que les Discours des Avocats ne » servoient qu'à obscurcir la vérité; » ils faisoient mettre tous les Procès » par écrit, & ils égaloient par là » l'homme simple & dénué des avanta» ges de l'esprit & du corps à l'Ora» teur le mieux fait, le plus disert & » le plus hardi. » Peut-être qu'il y avoit des hommes de Loi, pour aider les Parties à exposer par écrit les faits & les moyens, & à réfuter les objections. Car la plûpart des hommes sont incapables de défendre leurs droits euxmêmes, surtout quand les affaires sont épineuses & compliquées. Cependant on rend aujourd'hui la justice dans tout l'Empire Ottoman, sans le Ministere des Avocats & des Procureurs, & on plaide sans aucuns frais : cela vient de la simplicité des Loix.

Il y avoit en Egypte une Loi bien singuliere à l'égard des Voleurs. Elle ordonnoit que ceux qui en voudroient faire le mêtier, se fissent inscrire chez leur Capitaine, & qu'on portât chez

lui sur le champ tout ce qu'on déroberoit. » La chose perduë se retrouvoit » immanquablement par cette voye, » & l'on donnoit le quart de son prix » *pour la ravoir*. Le Legislateur pensoit » que ne pouvant empêcher absolu- » ment le vol, il donnoit aux Citoyens » un *expédient de* recouvrer ce qui leur » appartenoit, pour une legere contri- » bution. »

Les Prêtres d'Egypte ne devoient avoir qu'une femme ; mais la Poligamie étoit permise à tous les autres Egyptiens. » Cette Loi dit Diodore, » favorise la multiplication des habi- » tans, dont le grand nombre est la » premiere source de la félicité des cam- » pagnes & des Villes. Ils reconnoissent » tous les enfans pour légitimes, & » ceux même qui sont nés d'une Esclave » achetée à prix d'argent, car ils ju- » gent que le Pere seul est l'auteur de » ses enfans, & que la Mere leur *prête* » seulement *le lieu* & la *nourriture*. »

On lit dans le même premier Livre, que les Médecins en Egypte étoient gagés du Public, & qu'ils exerçoient la Médecine selon les regles qui leur avoient été transmises par le plus grand nombre & les plus illustres de leurs anciens Maîtres. S'ils ne pouvoient sau-

ver le Malade en ſuivant cette Méthode, qu'ils trouvoient écrite dans les Livres ſacrés, on ne leur imputoit rien : mais s'ils s'en étoient écartés, ils étoient punis de mort.

Pag. 189. On trouve des conjectures ingénieuſes touchant l'origine & le fondement du culte que les Egyptiens rendoient à divers animaux, comme le crocodile, le taureau, le chat, l'ichneumon, eſpece de rat, &c. Il eſt bien difficile de concevoir comment une Nation, d'ailleurs ſi éclairée, a pû être ſi aveugle. Diodore lui-même, quoiqu'Idolatre, & aſſez ſuperſtitieux dans ſon Ouvrage, en paroît ſurpris avec raiſon. Mais quand un culte eſt une fois établi, quelqu'abſurde qu'il ſoit, on ne doit point être étonné de le voir ſe maintenir. Ce qui ſe comprend moins, eſt qu'après avoir été inventé, je ne ſçai comment, il ſoit reçu par des Nations entieres. Il y avoit dans l'Idolatrie des Anciens Peuples differens degrés d'abſurdité & d'extravagance : l'Idolatrie des Egyptiens, de ces hommes ſi éclairés, ſi ingénieux, a été au plus haut dégré de folie.

Le ſecond Livre qui contient l'ancienne Hiſtoire de l'Aſie, débute par celle des Aſſyriens. On y voit les con-

quêtes de Ninus, qui bâtit la ſuperbe Ville de Ninive, dont les murs avoient 100 piés de haut, & tant d'épaiſſeur, que trois chariots de front pouvoient marcher deſſus. Elles étoient fortifiées de 1500 tours, dont chacune avoit 200 pieds de hauteur : la longueur de la Ville étoit de 150 ſtades, c'eſt-à-dire, de plus de 6 lieuës, & ſa largeur de 90, c'eſt-à-dire, de près de quatre lieuës. * Quelle Ville immenſe ! Ninus meurt, & Semiramis ſa femme fait élever à ſon mari un tombeau de neuf ſtades de haut & dix de large. Cela eſt-il croyable ? C'eſt ſur la foi de Cteſias que Diodore le dit. Mais voici d'autres choſes bien autrement merveilleuſes.

Semiramis après la mort de Ninus, auquel elle ſuccéde, bâtit la Ville de Babylone. Elle y employe à la fois deux millions d'Ouvriers. Les murailles ont environ 15 lieuës de circuit, ſur leſquelles 6 chariots de front peuvent marcher, au rapport de Cteſias ; mais Diodore en rabat quatre. L'Euphrate paſſoit au milieu de la Ville, & il y avoit ſur cette riviere un Pont, dont la longueur étoit de cinq ſtades, c'eſt-à-

* Un ſtade étant de 125 pas Geométriques, 24 ſtades font une lieüe commune.

dire, environ d'un cinquiéme de lieuë. Semiramis » en avoit fait lier toutes les » pierres avec des clefs de fer, & » remplir tous les joints de plomb *fon-* » *du*, *&c.* » A chaque bout du Pont Semiramis fit élever deux Palais pour elle, & environner ces deux Palais de murailles de brique *cuite*. Cette Princeſſe alloit d'un de ſes Palais à l'autre par une gallerie de 15 pieds de largeur, qu'elle avoit fait faire ſous le fleuve. Elle éleva au milieu de la Ville un Temple conſacré à Belus, c'eſt-à-dire, à Jupiter. On voyoit au-deſſus de ce Temple bâti de brique & de bitume, trois ſtatuës d'or maſſif, celle de Jupiter, celle de Junon, celle de Rhéa. Jupiter avoit 40 pieds de haut. Junon tenoit un ſceptre garni de pierreries : devant ces trois Divinités, on voyoit une table d'or, longue de 40 pieds, & large de quinze, & ſur cette table deux grandes urnes d'or, deux caſſolettes & trois grandes coupes du même métail.

L'expédition ſinguliere de Semiramis dans la Médie pourroit paroître un conte de fées. Cette Princeſſe guerriere marche à la tête d'une grande armée contre les Médes. Etant arrivée au pied d'une montagne, elle y forme ſon

camp, & trace en même-tems dans la plaine un Jardin de douze ftades de tour. » Au milieu de ce Jardin il y » avoit une fontaine qui fourniffoit » l'eau néceffaire pour l'arrofer. Le » Mont Bagiftan, qui eft confacré à » Jupiter, préfentoit au Jardin une de » fes faces, qui étoit un rocher efcar- » pé de 17 ftades de hauteur & plein » d'inégalités. Semiramis le fit unir par » le bas, & y fit tailler fa figure ac- » compagnée de cent gardes. Elle y » ajouta une Infcription en caracteres » Syriens, qui portoit que Semiramis, » en mettant en un monceau le bagage » dont étoient chargées les bêtes de » fomme qui fuivoient l'armée, étoit » montée jufqu'au haut de la mon- » tagne. Ayant décampé de-là, » pour aller auprès de Chaone, Ville » de la Médie, elle apperçut fur un » terrain affez élevé une pierre d'une » groffeur étonnante. Elle traça là un » autre Jardin très-grand, au milieu » duquel la pierre fe trouvoit enfer- » mée. Elle fit bâtir à l'entour des » maifons de délices, d'où elle décou- » vroit non-feulement tout le Jardin, » mais encore fon armée, qui étoit » campée dans la plaine. Elle paffa un » très-long-tems en ce lieu, en fe li-

» vrant à toutes les voluptés qui s'of-
» froient à son esprit. Elle ne voulut
» jamais se marier, de peur que son
» mari ou ses enfans ne *la dépossédassent de l'Empire* : mais elle choisit
» les beaux hommes de son armée pour
» avoir commerce avec elle, & elle les
» fit tous mourir ensuite, &c. » Voilà une étrange Princesse. Mais que dites-vous de cette marche, de ces campemens, & de cette façon de porter la guerre dans un pays ennemi ? Semiramie, pour abréger sa route & immortaliser son nom, fait couper des rochers, fait combler des précipices dans un Pays étranger, afin que son armée puisse marcher par un chemin plus aisé. La magnifique Reine fait la même chose dans la Perse ; elle change par tout en plaines les montagnes & les précipices. » Dans les *lieux plains* au
» contraire, elle fait élever des terras-
» ses, pour y placer les tombeaux des
» principaux Officiers de son armée,
» ou même des collines, pour y bâtir
» des Villes. »

Elle déclare ensuite la guerre a Stabrobatez Roi des Indes, qui avoit toujours sur pied un grand nombre de troupes avec beaucoup d'éléphans.

Semiramis ne trouvoit ſon armée inférieure à celle des Indiens, que du côté des éléphans qui lui manquoient. Pour y ſuppléer, elle imagine de faire des repreſentations de ces animaux; & elle choiſit pour cet effet trois cens mille bœufs noirs, dans le deſſein d'en aſſembler les cuirs, & de les remplir de foin. » On ajuſta ces cuirs ſur des » chamaux, & l'on trouva moyen de » placer un homme dans la machine » pour la faire mouvoir, de ſorte » qu'elle paroiſſoit de loin un véritable éléphant. » Son armée, ſelon Cteſias, (dit Diodore) montoit à trois millions d'hommes d'Infanterie, à 500 mille hommes de Cavalerie, & à cent mille chariots. Il y avoit de plus cent mille hommes montés ſur des chameaux, & tous armés d'*épées* de 6 piés de long. Cette prodigieuſe armée ſe met en marche. Le Roi des Indes, après s'être préparé à une vigoureuſe défenſe, envoye au-devant de Semiramis des Hérauts chargés de Lettres remplies de reproches ſur les déſordres de ſa vie, & la menace de la faire pendre. On combat au paſſage d'un fleuve, & Semiramis eſt victorieuſe. Cependant les faux éléphans ſont découverts aux Ennemis par des

transfuges. Le Roi des Indes presente à la Reine une seconde bataille, où les faux élephans des Assyriens firent plus d'effet que de vrais n'auroient pû faire : car les chevaux Indiens, accoutumés à voir de vrais éléphans, n'en furent pas d'abord épouvantés ; mais ces figures monstrueuses, qui de près ne ressembloient point du tout à des éléphans, effrayerent bientôt & mirent en désordre ces mêmes chevaux. Cependant Stabrobatez ne se découragea point : il s'attacha à Semiramis, & tira successivement deux fleches : elles blesserent la Reine, qui fut obligée de prendre la fuite.

Voici un Prince d'un caractere bien different : c'est Ninyas fils de Ninus & de Semiramis. Il passe toute sa vie dans son Palais, ne se laissant voir qu'à ses Concubines & à ses Eunuques. Il n'est jaloux que de son indolence & de ses plaisirs ; il ne travaille qu'à éviter la douleur & le chagrin, & il fait consister le plus grand avantage de la Royauté à satisfaire librement tous ses desirs. Je passe le regne de Sardanapale & son caractere qui est assez connu.

Notre Auteur s'étend beaucoup sur l'Inde. Ce qu'il en raporte seroit encore plus curieux, s'il étoit toujours con-

forme à la vérité. Qui pourra croire, par exemple, ce qu'il dit du Fleuve *Silla*, dont l'eau, selon lui, ne soutient aucun corps, & dans lequel on voit s'enfoncer les matieres les plus legeres ? On auroit souhaité que le Traducteur eût daigné faire quelques notes pour rectifier ces traits fabuleux qui peuvent jetter les ignorans dans l'erreur, & qu'il eût orné sa traduction de plusieurs autres éclaircissemens, aussi nécessaires qu'ils auroient peu coûté à son sçavoir. Car en général l'Histoire de Diodore est un tissu bisarre de mensonges & de vérités. Au reste tout le détail touchant les mœurs des Indiens est fort agréable, & s'accorde en partie avec les Relations modernes. Mais combien de Remarques le Traducteur n'eût-il pas pû faire sur l'article de l'Arabie, où Diodore paroît Naturaliste crédule & Physicien ignorant. M. Terrasson n'a presque fait que des Remarques Grammaticales, pour justifier sa traduction.

Une relation moderne, semblable à celle que Diodore a tirée du Livre de *Iambule*, touchant son voyage dans l'Isle de Taprobane ou de Ceilan, *

* Comme il s'agit ici de sept Isles assemblées & également distantes, on ne sçait pas

paroîtroit puérile & ridicule. Si l'on en croit ce Voyageur, les Habitans de l'Isle » sont tous égaux en taille, & ont » un peu plus de 6 piés de haut : leurs » os se plient, & reviennent à leur situa- » tion ordinaire, comme les parties » nerveuses.... Lorsqu'ils serrent quel- » que chose avec leurs doigts, il est » absolument impossible de le leur ôter. » Ils n'ont *du poil* qu'à la tête, *aux sour- » cils*, aux paupieres & *à la barbe*. (le Tra- » ducteur a sommeillé en cet endroit.) » ... Leurs oreilles sont beaucoup plus » ouvertes que les nôtres, & ils ont une » languette dans le milieu... Leur lan- » gue est fenduë dans sa longueur, & » paroît double jusqu'à sa racine. Cela » leur donne la faculté non-seulement » de prononcer & d'articuler tous les » mots & toutes les syllables, qui peu- » vent être en usage dans toutes les » Langues du monde, mais encore d'i- » miter le chant ou le cri de tous les oi- » seaux & de tous les animaux, en un » mot, tous les sons imaginables. Ce » qu'il y a de plus merveilleux, est que

pourquoi le Traducteur dit qu'il peut être ici question de l'Isle de Ceilan, ou des Isles de *Borneo*, de *Sumatra*, &c. Il falloit dire plûtôt que ces sept Isles ne sont pas plus réelles que toutes les merveilles qu'il en raconte.

» le même homme entretient deux per»
» sonnes à la fois, par le moyen de
» ses deux langues, & leur répond en
» même tems sur des matieres très-
» differentes, sans se confondre. » On
trouve sur ce bel article deux Remarques Géographiques & Astronomiques
du Traducteur, qui a cru que le reste
n'en avoit pas besoin.

La durée de leur vie, continue Diodore, est très-longue, & ils parviennent ordinairement jusqu'à 150 ans, la plûpart sans avoir éprouvé de maladies. Une Loi condamne à mourir tous ceux qui naissent ou deviennent estropiés. Il croît chez eux une herbe, sur laquelle lorsqu'on se couche, on tombe insensiblement dans un doux sommeil, dont on ne se reveille plus. Toutes les femmes sont communes, & lorsque les eufans sont à la mammelle, on les change souvent de nourrices, afin que les meres même oublient & méconnoissent ceux qui sont à elles. Par conséquent peu de maris jaloux en ce Pays-là. Il y croît un animal à quatre yeux & à quatre bouches, qui aboutissent à un seul gosier, qui porte la nourriture à un seul ventre.

Par rapport à l'Ethiopie, on lit au 3me Livre, pag. 345, une chose singuliere,

mais croyable. Lorſque le Roi d'Ethiopie a perdu l'uſage de quelqu'une des parties de ſon corps, ſes favoris ſe procurent la même perte : croyant que c'eſt une choſe honteuſe, par exemple, de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux. Il eſt même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois. Je remarquerai ici qu'à l'égard de l'Egypte où Diodore avoit voyagé, & de l'Ethiopie proprement dite, dont il avoit vû des Ambaſſadeurs en Egypte, cet Hiſtorien ne raconte rien qui n'ait un air de vérité. Mais quand il s'apuye ſur des oüi dire, ou ſur des Relations de Voyageurs, par raport à divers parties orientales & méridionales de l'Afrique, qu'il comprend ſous le nom d'Ethiopie, il raconte d'ordinaire des choſes auſſi ridicules que fauſſes.

Le détail ſuivant, tiré de la relation d'un certain Simias, qu'on lit page *364*, au ſujet des *Ichtyophages*, ou Mangeurs de poiſſon, prouve ce que j'avance. Si on l'en croit, » ces hom» mes inſenſibles ne boivent point du tout; » ils ne ſont nullement émus à la vûë des » étrangers qui abordent ſur leur rivage. Ils » ne leur diſent rien, mais ils les regardent » tranquillement ; ne marquant pas plus d'em» barras que s'ils ne voyoient rien de nou» veau. Ils ne s'enfuyent point à la vûë d'une » épée nuë qu'on leur préſente, & ils ne s'ir» ritent point des menaces qu'on leur fait

» ni même des coups qu'on leur donne. Ils » n'ont point pitié de ceux qu'on fait souffrir, » & ils voyent égorger leurs femmes & leurs » enfans sans étonnement & sans colere. Et » quand même on les fait succomber sous » les tourmens les plus extraordinaires, ils de- » meurent tranquilles, en regardant les playes » qu'on leur fait, & inclinant seulement la tête » à chaque coup qu'on leur donne. On dit » qu'ils ne se servent d'aucun idiome, mais » qu'il se servent des signes de la main » pour demander les choses qu'ils veulent » avoir. » C'est-à-dire, qu'ils naissent tous muets. Quelle apparence ! &c. Il est vrai que quelques pages après, Diodore paroît se défier de la verité de ce qu'il a raconté ; ce qui ne l'empêche pas de continuer sur le même ton, & de nous dire de même, que dans le païs des *Chelenopages*, il y a des Tortuës, qui en dormant, élevent tellement leurs écailles au-dessus de l'eau, qu'elles ressemblent de loin à des esquifs mis sur le côté, & qu'en effet *elles ne sont guerre moins grandes que des barques de Pêcheurs.* Ce que l'Auteur rapporte des païs froids à la page 391, est encore plus absurde : » Le feu, dit-il, y perd sa force, & les sta- » tuës d'airain se fondent. Les nuées, ajoûte- » t'il, deviennent si épaisses & si serrées, » qu'elles ne laissent pas échapper le tonnerre » qu'elles renferment. » Il dit au contraire des païs chauds, que » ceux qui y sont ensemble, » ne peuvent pas se voir les uns les autres, à » cause de l'épaisseur que la chaleur met dans l'air. Il ajoûte que dans ce païs, si l'on » ne buvoit quand on a soif, on mour- » roit subitement ; la chaleur consumant en » un instant toute l'humidité du corps. » M. Terrasson se contente de faire sur toutes

ces admirables ſingularités une Note, où il explique en habile Phyſicien comment il ſe peut faire que la chaleur faſſe ſortir de la terre des exhalaiſons qui obſcurciſſent l'air, comme cela arrive ſouvent, ſans étonner perſonne.

Le ſecond tome de cette Traduction, qui contient les Livres 4 & 5, avec quelques fragmens de Diodore, traite de différentes parties de l'Hiſtoire Gréque; on y voit l'origine & l'explication hiſtorique de la plûpart des Fables. C'eſt la ſource féconde de tant d'Ouvrages qui ont paru ſur ce ſujet.

Par rapport à l'Egypte & à la Grece, Diode eſt un Hiſtorien d'un grand poids: c'eſt dommage, que ſur la foi de quelques Relations infidéles, il ait voulu parler de pluſieurs païs qu'il ne connoiſſoit point, & qu'il en ait rapporté des choſes incroyables, comme on l'a vû ci-deſſus. Après tout, le Public ſera toujours obligé aux Gens de Lettres, qui comme M. T. l'enrichiſſent de ſçavantes traductions. Les traits que j'ai cités, pourront faire connoître ſuffiſamment le ſtile de celle ci.

Hiſtoire Naturelle de Languedoc.

Le bel Ouvrage de M. ASTRUC, intitulé, *Mémoires pour l'Hiſtoire naturelle de la Province de Languedoc*, avec Figures & Cartes, paroît depuis quelques jours chez Cavelier; *in-4°*. Ce Livre, que je vous annonce, & que je n'ai fait encore que parcourir, renferme des matieres ſi curieuſes, ſi variées, ſi intéreſſantes, que, réſolu de le lire entiérement, & avec la plus grande attention je ne ſerai en état de vous en rendre un compte fidéle & agréable que dans un mois.

Je ſuis, &c.

Ce 25 Mai 1737.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXII.

Rien n'eſt plus ſublime, Monſieur, que le deſſein de Ciceron, dans ſon Traité intitulé l'*Orateur*, * Il s'y propoſe de tracer l'idée de la parfaite Eloquence, & de la peindre telle qu'elle ſe preſente à ſon eſprit, ſans entrer dans le détail des moyens de l'acquerir. Je ne cherche point, dit-il, un Orateur parmi les hommes, je ne m'attache à rien de ce qui eſt mortel & periſſable, mais je cherche l'éloquence intelligible, c'eſt-à-dire, ce modele éternel qui n'eſt viſible qu'aux yeux de l'eſprit, & qu'il faut ſaiſir pour ſe mettre en état d'être verita- L'Orateur de Ciceron

* La Traduction Françoiſe ſe vend chez de Bure l'aîne, *in*-12. 1737.

blement éloquent, Cette façon de penser est empruntée de Platon, qui, comme on sçait, donna le nom d'idées aux exemplaires & aux archetypes de toutes choses. Ciceron remarque à ce sujet » qu'il n'y a rien de si beau en » quelque genre que ce puisse être, » qui ne soit fort au-dessous de cette » beauté primitive & originale, qui » ne peut tomber sous aucuns sens, » qui n'est visible qu'aux yeux de l'es- » prit, & sur laquelle chaque trait de » beauté particuliere est copié, com- » me on tire un portrait d'après na- » ture. « Il ajoûte, que pour parler avec justesse & avec méthode, il faut avoir recours à l'idée primitive & originale du sujet sur lequel on veut travailler. Il éclaircit ensuite cette doctrine par l'exemple de l'Architecture. Quoique les Ouvrages de Polyclete & de Phidias, dit-il, passent pour achevés, nous imaginons quelque chose de plus parfait. » Ne croyons pas, con- » tinuë-t'il, que Phidias eût devant les » yeux un modéle materiel, lorsqu'il » faisoit son Jupiter ou sa Minerve; » non, aucun objet sensible ne lui ser- » voit de régle; mais il travailloit d'a- » près l'idée de la parfaite beauté qu'il » avoit dans l'esprit; idée, qui condui-

» ſoit ſon ciſeau. & qu'il conſultoit » à chaque trait qu'il donnoit à ſon » Ouvrage. « Nous trouvons excellens & parfaits des ouvrages d'architecture, & de Peinture, parce que les beautés qui frapent les yeux, ſont conformes à l'idée de la beauté que nous avons dans l'entendement ; il en eſt de même des Diſcours qui frapent nos oreilles : nous y cherchons la reſſemblance à cette éloquence parfaite, dont notre eſprit apperçoit l'idée. Je ne ſuis ici que l'écho de Ciceron. Cette idée primitive & originale n'eſt ni auſſi étenduë, ni auſſi lumineuſe dans tous les hommes ; il n'y a qu'un petit nombre d'excellens génies, qui ſur chaque choſe voyent clairement & diſtinctement le vrai point de perfection. Les traits de ce tableau inviſible ſont plus ou moins forts, à proportion de l'application aux objets, ſur leſquels une vuë fine & ſçavante veut s'exercer.

Quelle haute idée ne doit-on pas ſe former d'un ouvrage de génie, produit par un des plus beaux eſprits de l'antiquité ſur l'éloquence, pour laquelle la nature l'avoit formé, qu'il avoit cultivée avec paſſion, & qui fut le principe de ſon élevation ! Il n'appartient qu'à

un Orateur du premier ordre, d'apprétier dignement la vraie éloquence. Quoique cet Ouvrage ne soit pas didactique, comme je l'ai déja insinué, cependant l'Auteur livré à son entousiasme instruit & remplit ses Lecteurs du désir de se rendre éloquens ; cet entousiasme qui a aussi produit l'éloquence du stile, est éclairé, & n'ôte jamais à l'Auteur la liberté d'arranger ses idées, dont le tissu est très-délicat.

Une dispute élevée à Rome touchant l'idée de la parfaite éloquence, engagea M. Junius Brutus à solliciter vivement Ciceron son ami, d'examiner cette matiere, & de lui écrire ce qu'il en pensoit. Ciceron, après avoir résisté aux plus puissantes sollicitations, proposa enfin le Traité de l'*Orateur*. Le sujet de la dispute rouloit principalement sur le vrai caractere de l'éloquence Attique, qui consiste dans un stile pur, serré, noble, élegant, sublime & pathétique, selon la qualité des sujets. Les Orateurs Romains, dont le stile étoit sec, décharné, & éloigné de cette perfection, prétendoient cependant à la gloire de l'Atticisme, & se donnoient pour les imitateurs du stile de Lysias, de Thucidide,

de Xenophon, ou d'Iſocrate. Ciceron après avoir fixé l'idée du vrai Atticiſme, ne trouve dans ces Auteurs Grecs, que quelques parties du ſtile Attique. Le ſeule Demoſthene lui paroît le modele le plus accompli qu'on puiſſe ſe propoſer. Nul autre n'a mieux reuſſi dans les trois genres de ſtile ; nul n'a été ni plus délicat dans le ſimple, ni plus ſage dans le tempéré. Obligé de parler devant le peuple le plus poli & le plus difficile à contenter en matiere d'éloquence, il ne hazardoit rien qui pût bleſſer des oreilles ſi fines & ſi délicates ; ſes diſcours néanmoins étoient animés de ces figures hardies, de ces traits vifs & touchans, dont l'eſprit eſt ſûrement émû. Voilà le modele d'Atticiſme, auquel Ciceron conſeille d'élever ſes regards.

Des quatre parties de la Réthorique, qui ſont l'invention, l'œconomie du diſcours, l'élocution & la prononciation, il n'y a proprement que la troiſiéme, c'eſt-à-dire, l'élocution, qui ſoit approfondie par l'Orateur Romain. Il paſſe légerement ſur les trois autres, ſoit parce qu'il en étoit déja amplement parlé dans ſes *Dialogues ſur l'Orateur*, ſoit parce que l'idée de la parfaite élocution étoit l'objet princi-

pal de la curiosité de Brutus, partisan du stile simple, concis, élégant, mais ennemi des grands mouvemens, de la magnificence de l'élocution, & des brillantes figures. Il commence par séparer le stile de l'Orateur de celui des Philosophes, des historiens, des Poëtes, & des Sophistes : il peint ces différens caracteres d'élocution, & veut que les jeunes gens en prennent une teinture ; parce qu'ils sont comme le lait & la nourriture de l'Orateur. Il le conduit ensuite à la connoissance des bienséances propres au Discours Oratoire ; & pour cela il explique d'une maniere détaillée le caractere, les proprietés & les convenances du stile simple, du tempéré & du sublime. Mais comme ces détails sont assez connus, il est inutile de m'y arrêter.

Selon Ciceron, le parfait Orateur est celui qui dit les petites choses d'un stile simple, les médiocres d'un stile tempéré, les grandes d'un stile sublime & majestueux. C'est de l'ingénieux mélange de ces trois stiles, que résulte la bonté du Discours Oratoire. Il vient ensuite aux connoissances nécessaires à l'Orateur, sçavoir : la Grammaire, la Logique, la Morale, la Jurisprudence & l'Histoire. Les raisonnemens qu'il fait à ce sujet, justifient la nécess-

ſité de ces connoiſſances. De-là Ciceron paſſe aux figures des mots & des penſées; mais il n'en fait qu'indiquer l'uſage. Enfin l'Auteur déploye toutes ſes forces pour bien traiter l'élocution, qui emprunte ſa beauté du choix des mots, de la regularité de la conſtruction, & de la meſure des nombres. Il fait d'excellentes réfléxions ſur la proprieté & l'élégance des mots, & développe avec beaucoup d'étenduë l'origine, la nature, les cauſes & les uſages du nombre Oratoire. Il marque même les pieds & les meſures qu'il faut mettre au commencement, au milieu & à la fin de la période : en un mot, il fait une eſpece d'anatomie du ſtile. Voilà le plan abregé de cet excellent Ouvrage, dont la lecture ſeule peut faire ſentir la beauté. Je vais maintenant indiquer ici quelques endroits remarquables.

En parlant de ces prétendus Attiques de Rome, qui affectoient le ſtile de Thucydide, il obſerve qu'aucun d'eux n'imitoit ni l'énergie de ſes expreſſions, ni la force de ſes penſées; mais lorſqu'ils avoient rempli leurs diſcours de phraſes eſtropiées & ſans liaiſon (en quoi on n'a beſoin ni de préceptes, ni de maîtres) ils ſe croyoient

devrais Thucydides.» Hegesias, dit-il, »coupe toutes ses phrases en diverses »parcelles, évite l'usage des periodes, »& ne marche que par sauts & par » bonds. Ses pensées ne sont pas moins » défectueuses. De sorte que si vous » cherchez un sot Ecrivain, un Ora- » teur impertinent, il est tout trouvé.« Ne pourroit-on pas porter le même jugement de certains prétendus Attiques modernes, qui n'aiment que les découpures de mots & d'idées ? Il me semble qu'ils sont encore peints dans cet endroit où il s'agit des premiers Sophistes de la Gréce. » On » remarque dans leurs discours, dit-il, » assez de pensées ingénieuses, mais » tout y porte le caractere des choses » naissantes ; on n'y voit que des pé- » riodes à demi formées & semblables » à des Hemistiches. D'ailleurs la dic- » tion y est trop peignée, & l'art s'y » fait trop sentir. En quoi Herodote » & Thucydide me paroissent d'autant » plus admirables, qu'ayant vêcu dans » le même siécle que ces Sophistes, ils » ont montré un si grand éloignement » pour ces sortes de gentillesses, ou » plutôt pour ces sortes de puérilités.« Remarquez, s'il vous plaît, combien Ciceron est éloigné d'estimer l'*esprit mal employé.* » Quoiqu'il soit vrai,

» dit-il ailleurs, que les paroles ne » sont rien sans les choses, il n'est pas » moins vrai, que les choses dépen- » dent tellement des paroles, que » souvent la même idée est reçuë ou » rejettée, plaît ou déplaît, selon la ma- » niere dont on l'exprime. « Au tribunal d'un Géométre moderne, Ciceron doit passer pour entendre *la dialectique des mots & la controverse de la Syntaxe*.

Ces Ecrivains, qui regardent l'harmonie comme une chimere, se mocqueront peut-être aussi de Ciceron, qui déclare sans façon, qu'en fait de prononciation, le plaisir de l'oreille doit l'emporter sur la regle, que la principale regle est de plaire, & qu'il faut concilier les décisions du sentiment avec celles de la raison. Il soutient dans un autre endroit, que le jugement de l'oreille suffit, pour établir la preuve des nombres dans la prose. » Car il seroit déraisonnable ; ajoûte- » t'il, de nier, qu'il y en ait, sous pré- » texte que nous ne sçaurions expli- » quer pourquoi ni comment ils s'y » sont introduits. La découverte mê- » me du nombre poëtique n'est point » due au raisonnement, mais au sen- » timent. La raison n'a fait autre chose » que de réfléchir sur ce que le senti-

» ment avoit produit... Si on s'informe à quelle fin on emploie le nombre, la réponse se présente aussi-tôt : » c'est pour plaire à l'oreille. Mais » quand faut-il en faire usage ? Tou» jours. Sur quelle partie de la période » doit-il tomber ? Sur toutes les par» ties. Qu'est-ce qui produit le plaisir » dans les nombres prosaïques ? La » même chose qui le produit dans les » vers. L'art en a fait des régles ; mais » l'oreille, par l'instinct du sentiment, » sans le secours des régles, en juge » sainement. « Il me semble que ces maximes, à l'usage de toutes les Langues, ne peuvent être trop inculquées. Ciceron compare les Ecrivains, qui ignorent l'usage des nombres, à ces hommes grossiers, qui ayant négligé d'apprendre les exercices du corps, n'ont ni grace ni adresse. » Ils » se glorifient de ne point faire usa» ge du nombre, parce qu'ils ne peu» vent y atteindre ; mais pour colorer » leur impuissance, ils osent s'ériger en » Orateurs Attiques, comme s'il étoit » aisé à un Trallien, à un Barbare de » devenir un Démosthéne, un Démos» théne, dis-je, dont les traits fou» droyans frapperoient moins, s'ils n'é» toient lancés avec toute la force &

» l'impétuosité du nombre.« Ciceron leur permet néanmoins le stile décousu & sans liaison, » pourvû qu'on » trouve dans leurs phrases estropiées » des perfections pareilles à celles que » l'on trouvoit dans chaque morceau » du bouclier de Minerve, fait par » Phidias, supposé que quelqu'un l'eût » mis en piéces, & que chaque piéce » eût conservé sa beauté particuliere, » malgré le dérangement de l'œconomie générale .... Mais quant aux » discours de nos prétendus Attiques, » loin d'y appercevoir des morceaux » aussi précieux, que ceux du bouclier » de Minerve ; vous n'y verrez que de » vils lambeaux & d'inutiles parcelles. Car ils n'ont ni pensées, ni ex- » pressions qui soient dignes de louange. Tout y est bas & méprisable. « Si du tems de Ciceron, quelqu'un de ces faux Attiques eût dit *qu'un Poëte n'est pas une flute*, & que l'harmonie du discours n'est que dans les idées : qu'il eût été sifflé !

Voici en peu de mots son sentiment sur cette dispute : » Faire un discours » sonore & harmonieux, mais vuide » de sens, c'est une extravagance. Faire » un discours plein de sens & de pen- » sées, mais sans ordre, sans harmo-

» nie, c'eſt ſtérilité d'élocution : mais
» ſtérilité néanmoins que l'on ne peut
» appeller ſotiſe, & qui peut même
» ſouvent ſe trouver en des perſonnes
» de bon ſens. Se contente donc qui
» voudra de cette gloire ; pour moi je
» ne donne le nom d'éloquent qu'à ce-
» lui qui ne mérite pas ſeulement l'ap-
» probation des hommes, mais qui
» excite encore leur admiration, leurs
» tranſports, & leurs applaudiſſemens,
» qu'à celui, dis-je, qui excelle en
» tout ; de telle ſorte qu'il n'y ait rien
» dans le monde qu'on liſe & qu'on
» entende avec plus de plaiſir que ſes
» diſcours.

Ciceron finit d'une maniere polie, en proteſtant à Brutus, à qui il adreſſe ſon Ouvrage, qu'il peut adopter ſon ſyſtême, s'il le trouve à ſon goût, ou s'en tenir au ſien, en cas qu'il en ait un qui ſoit different de celui qu'il a expoſé. Il avoue avec cette ingénuité, digne d'un eſprit ſupérieur, que malgré tous ſes efforts, ſon ſentiment n'eſt peut-être pas mieux fondé que celui de Brutus, mais qu'il peut penſer autrement que ſon ami, & que dans la ſuite il n'eſt pas impoſſible qu'il déſaprouve ce qu'il a approuvé. Il aſſure qu'il n'a encore rien trouvé de

certain, ni par rapport à l'éloquence, ni par rapport aux plus hautes Sciences; & que voyant la vérité si cachée, il s'est contenté de la vraisemblance. Il ajoûte qu'il n'a entrepris cet Ouvrage que pour déférer à Brutus, qui avoit un grand empire sur son esprit, & il le prie de considerer que s'il n'est pas tout-à-fait de son goût, cette entreprise étoit au-dessus de ses forces.

Brutus étoit réellement dans un sentiment different, comme je l'ai déja dit. Il avoit pris Lysias pour modele, & ne faisoit consister l'Eloquence que dans la justesse des pensées, dans la précision & la politesse du stile. Quoique l'*Orateur* de Ciceron soit l'Ouvrage du goût & de la raison, il ne se laissa point persuader. Il écrivit à son ami qu'il n'approuvoit pas son systême; & ce qui fâcha beaucoup plus Ciceron, il s'ouvrit avec la même franchise à Atticus qui paroissoit être dans les interêts de l'Atticisme ennemi de la force & de la vehemence. Ciceron avoit une singuliere tendresse pour cet Ouvrage, où il croyoit avoir mis tout ce qu'il avoit de goût & de discernement en l'art de parler. Il eût la foiblesse d'écrire à un de ses amis, que quand même son *Orateur* ne lui plairoit pas, il lui feroit

obligé de lui donner au moins par faveur son suffrage.

Quoique Ciceron fût fâché de n'avoir pas persuadé Brutus, il rendoit justice à ses talens. Dans une Lettre à Atticus, il nous apprend que Brutus lui avoit envoyé la harangue qu'il avoit prononcée au Capitole sur le meurtre de Cesar, & qu'il le prioit de la corriger. Ciceron trouva qu'il n'y avoit rien à changer, eu égard à l'idée que Brutus s'étoit formée de la parfaite éloquence. » On ne peut rien voir, » dit-il, de plus poli, ni de plus élégant que cette piéce, soit pour les » pensées, soit pour l'expression; mais » si j'avois eu un pareil sujet à traiter, » j'y aurois mis plus de feu & de vehe» mence. » On ne peut s'empêcher d'applaudir au bon goût de Ciceron. Mais ce qui prouve la justesse de ses idées, c'est que Cesar ayant lû l'éloge que Brutus avoit fait de Caton, n'en fut pas fort satisfait; & il commença à croire qu'il étoit lui-même plus éloquent qu'il ne pensoit. Cependant Cesar regarda toujours Ciceron comme le pere de l'Eloquence latine, & desespera de le pouvoir surpasser. Rien ne prouve mieux l'erreur de Brutus ennemi des ornemens du stile, que les vers qui

lui échapoient à force de compasser ses phrases. On peut juger combien son stile étoit sec & décousu, par sa Lettre qui est la seiziéme parmi celles que Ciceron lui écrivit. C'est véritablement *arena sine calce.*

Cet Ouvrage de l'*Orateur*, où l'expression répond à la grandeur du sujet, est extremement difficile à entendre; il y a plusieurs traits historiques, des termes obscurs, des préceptes & des exemples, qui ne sont pas clairement exposés, sans compter un détail de minucies Grammaticales, & d'autres observations peu interessantes, en les considerant relativement à notre Langue. Il ne faut point douter que ce ne soient ces difficultés, qui ont jusqu'ici ôté à nos Traducteurs l'envie de mettre cet Ouvrage en François. Le Public doit donc être très-obligé à M. l'Abbé Colin, déja connu des Gens de Lettres par trois Discours d'Eloquence, que l'Académie Françoise a dignement couronnés*, de s'être roidi contre les obstacles, & d'avoir traduit avec tant de noblesse & d'élégance ce chef-d'œuvre d'un des plus grands Orateurs de l'An-

* Ces Discours ingénieux se trouvent à la fin du Volume, que M. l'Abbé Colin vient de faire paroître.

tiquité. A cette traduction il a joint des Notes, qui éclairciſſent le texte ; & ſi quelques-unes ne ſont pas aſſez ſublimes pour les Sçavans, il n'y en a aucune qui ne ſoit extrêmement utile aux perſonnes, qui ne ſe piquent pas de ſçavoir parfaitement la Langue Latine. Il a mis à la tête une Préface, qui eſt en même tems un Commentaire raiſonné ſur l'Ouvrage, & un ſolide Abregé de Rhétorique, où il porte des Jugemens ſur nos plus illuſtres Orateurs Chrétiens. Il a trouvé l'art d'y placer un plan exact de l'*Orateur* de Ciceron, & des réfléxions lur les Ouvrages des excellens Rhéteurs de l'antiquité, & ſurtout des Latins. A l'occaſion de Quintilien, il remarque combien l'Eloquence avoit alors dégéneré ; & en Ecrivain qui aime ſincerement la vérité, il parle ainſi de la moderne Eloquence Françoiſe. » Elle eſt, dit-il, menacée de la » même décadence. On préfere aujour- » d'hui, comme on faiſoit du tems de » Quintilien, le brillant au ſolide, le » merveilleux au vrai, les ſaillies d'une » imagination éblouiſſante à la juſteſſe » du bon eſprit. On abandonne les » beautés naturelles, pour courir après » des ornemens recherchés. On s'éloi- » gne de cette noble ſimplicité, dont

» les grands modeles, tant anciens que » modernes, nous avoient donné l'e-» xemple. On s'écarte de cette sage so-» brieté, qui sçait distribuer avec me-» sure dans le discours les fleurs, les » graces, & les richesses du langage. Il » s'est élevé parmi nous une secte de » nouveaux Ecrivains, qui semble avoir » formé l'étrange projet de nous dé-» tourner des routes sures, & de dé-» truire ce bon goût, que la lecture des » Livres de la saine antiquité avoit » commencé à introduire dans notre » Nation depuis un siécle, c'est-à-dire, » depuis l'établissement de l'Académie » Françoise. Ces nouveaux Sophistes » ne veulent que des pensées rares, » extraordinaires, alambiquées. Leurs » Ouvrages ne sont remplis que d'anti-» théses, de métaphores outrées, & de » rafinement. C'est un tissu d'Epigram-» mes artistement arrangées. On ne » sçauroit opposer de trop fortes bar-» rieres au torrent de ce mauvais stile, » qui gâte l'esprit de nos jeunes Ora-» teurs, ni faire trop d'efforts pour » retenir le bon goût, qui semble vou-» loir nous échapper. «

L'Ouvrage de M. l'Abbé Colin peut beaucoup servir à arrêter le progrès du mauvais goût. On y voit par tout les

bons principes & les vraies beautés de l'Eloquence. Sa traduction est aussi exacte qu'élégante. C'est le fruit du travail long, assidu, & pénible d'un homme d'esprit, fort versé dans l'intelligence de la belle Langue des Romains, & parfaitement instruit des usages & du goût de sa propre Langue.

Il s'est glissé dans la traduction excellente, dont je viens de vous rendre compte, une faute d'impression fort singuliere, qu'on ne peut assurément imputer au sçavant Traducteur. On lit p. 387. » Il faut donc en réprimer l'im» pétuosité, non en vous réglant sur » la force & la durée de la respiration, » ou sur la ponctuation observée par » les *Imprimeurs*, mais sur les loix du » nombre & de la cadence. » Il y a dans le texte *Librariorum*. Le Correcteur d'Imprimerie, jugeant apparemment de l'état de la Librairie ancienne, par celui de la Librairie moderne, a cru que le mot de *Libraires* qui étoit dans le Manuscrit, ne pouvoit convenir en cet endroit, parce que ce ne sont point les *Libraires*, mais les *Imprimeurs* qui mettent des fautes de ponctuation dans les Livres. C'est ce qui lui a fait substituer le mot d'*Imprimeurs* à celui de *Libraires*, qui du tems de Ciceron

copioient ou faisoient copier les Livres, & y faisoient des fautes, comme les Imprimeurs en font aujourd'hui dans ceux qu'ils impriment.

Cette faute pourroit-elle être comparée à celle qu'on lit dans la continuation de l'Histoire Ecclésiastique par le Pere Fabre Tom. 26. Liv. 31. N°. 74. où il s'agit de la Censure des propositions d'Erasme par la Faculté de Théologie de Paris? Erasme avoit dit: *Me autore Agricola, Faber & Latomus Scripturas legent:* ce qui veut dire; *Suivant mon sentiment le Laboureur, l'Artisan, le Tailleur de pierres liront l'Ecriture sainte.* Le P. Fabre fait dire aux Auteurs de la Censure, qu'Erasme *sera cause* (par sa 3ᵉ. Proposition) *qu'Agricola, que Faber, que Latomus liront les Livres sacrés.* Je voudrois bien pouvoir dire que c'est une faute échappée à l'Imprimeur.

La dispute des Médecins & des Chirurgiens continue. Un Médecin assez connu dans le monde, ayant publié il y a quelque tems un Ecrit intitulé *Le Baillon*, on vient de lui répondre sous le nom d'un *Chirurgien d'Orleans.* Cette Réponse est partagée en sept articles. On examine 1°. le reproche que l'Au- **La Reponse au *Baillon.***

teur du Baillon fait aux Chirurgiens ſur leurs prétenduës *Jactances*. 2°. Pluſieurs faits qu'il a avancez ſans preuves. 3°. Le jugement qu'il porte ſur le ſecond Mémoire des Chirurgiens, ſans l'avoir lû, comme il en convient lui-même, & ſur la Lettre du Sieur des Roſiers. 4°. Le mépris que l'Auteur s'efforce de répandre ſur les Chirurgiens, à l'occaſion de l'état de *Barbier*, qui ſe trouve joint à leur profeſſion (cet article eſt curieux & bien traité.) 5°. La *docte Critique*, qu'il fait d'un terme que l'Académie de Chirurgie employa il y a quelques années dans un de ſes Programmes. (Ce terme eſt parfaitement juſtifié.) 6°. Deux prétendus *Haillons* de la Doctrine des Médecins, que l'Auteur croit avoir découverts dans un Livre d'un fameux Chirurgien de Paris. 7°. La conſéquence que l'Auteur tire de cette découverte, contre tout le Corps des Chirurgiens. Je ne parlerai ici que des deux derniers Articles.

M. Petit célébre Chirurgien avoit prouvé clairement que le *Rachitis* eſt cauſé par un acide qu'il appelle *aigre-doux*, acide qui ſe remarque ſenſiblement chez les enfans, &c. & qui chez les adultes s'apperçoit & dans la ſalive

& dans les sueurs. Cependant l'Auteur du *Baillon* a essayé de tourner en ridicule cet *aigre-doux*, & l'a traité de *haillon* abandonné depuis long-tems par les Médecins. Il a reproché au même Chirurgien d'avoir comparé la digestion qui se fait dans l'estomac à celle qui se fait dans un matras. Rien pourtant, dit-on, n'est plus juste & plus naturel que cette comparaison. » Cette cause » de la Digestion (demande le Chirur- » gien d'Orleans) seroit-elle encore un » nouveau *Haillon* abandonné par la » Faculté ? Si cela est, qui n'admire- » ra son discernement dans le choix » des choses qu'elle conserve, & de » celles qu'elle rejette ? Voilà des vé- » rités incontestables, qu'elle mécon- » noît & qu'elle proscrit, tandis qu'elle » conserve précieusement les chimeres » dont elle bâtit ses systêmes. » On soutient ensuite que le Livre de M. Petit est au-dessus de toutes les attaques de la Faculté ; que les éditions de ce Livre multipliées en differens pays, les traductions en differentes Langues, & le suffrage de tous les Maîtres de l'art, en garantissent l'excellence. On se contente de citer sur cela le jugement de M. *Boerhave*, cet illustre Médecin de Hollande, qui n'a jamais prodigué

les éloges. Voici ses paroles : *De morbis ossium omnibus praeripuit palmam, famosus Parisinus* Petit, *in eo Tractatu*, » L'Art de guerir les maladies » des os ... *Tractatus hic nunquam sibi » parem habuit, &c.* L'Ouvrage de M. *Petit*, ajoute-t'on, n'est pas la seule » production de nos Chirurgiens modernes, dont M. Boerhave ait recommandé la lecture, tandis qu'il a » entierement oublié tous les Livres » de pratique sortis de la Faculté de » Paris depuis plus de cent ans. «

On fait voir dans le premier Article la justesse de la Logique du Médecin Auteur du *Baillon* : » De deux vérités, dit-on, particulieres, indifférentes, & même étrangeres au » fond de l'Ouvrage, de deux vérités, » regardées comme des erreurs, conclure que tout un Ouvrage est vicieux ; d'un Ouvrage ainsi vicieux » conclure à l'ignorance totale de » l'Auteur ; de cette ignorance prétendue de l'Auteur conclure à celle » de tout un Corps fort nombreux, » dont il est membre, Voilà certainement un enchaînement de consequences, très digne de la Dialectique de la Faculté. « Mais l'Auteur » de la Réponse ne tombe-t'il pas ici

lui-meme dans le même défaut de Logique, qu'il reproche à l'Auteur du *Baillon.* De ce que cet Auteur a fort mal raiſonné dans ſon Ecrit ſatyrique, a-t'on dû conclure que c'eſt ainſi que la Faculté raiſonne ? C'eſt pourtant ce que ces paroles ſemblent ſignifier. (*Voilà un enchaînement de conſequences très-dignes de la Dialectique de la Faculté.*) Mais la Faculté compoſée de perſonnes judicieuſes, équitables & modederées, n'a pointavoüé & n'avoüera jamais un Ouvrage de cette eſpece, mauvais en tout ſens, & deſavoüé avec raiſon par celui même auquel on l'attribuë.

Imhoff, Libraire de Bâle, propoſe par ſouſcription une nouvelle édition de l'Hiſtoire Latine de M. de Thou, qui ſera revûë par d'habiles Correcteurs, & imprimée conformément au Projet qu'il vient de publier. Cette édition aura cet avantage au deſſus de celle de Londres, que l'*index* des noms Latins traduits en François ſera plus ample, qu'on y ajoutera les Sommaires de l'Ouvrage de Rigault, & qu'on donnera les détails plus circonſtanciés ſur la Vie & l'Hiſtoire de M. de Thou. Les Notes du ſeptiéme Tome, qui dans

Nouvelle édition de l'Hiſtoire Latine de M. de Thou

l'édition de Londres font à la fin, seront mises au bas des pages. Ainsi cette nouvelle édition sera extrêmement correcte. M. Burcard Professeur de Philosophie, dans une Lettre adressée aux Sçavans, assure que le Libraire tiendra religieusement sa parole. L'Ouvrage entier sera partagé en sept volumes, & sera livré aux Souscripteurs pour le prix de 65 liv. On en paye 20 en souscrivant; la même somme en recevant les trois premiers volumes; enfin on donnera vingt-cinq francs en délivrant les quatre derniers Tomes. On souscrit à Paris chez Montalant, Mariette & Cavelier. Nous exhortons le sçavant Editeur à profiter de la Traduction Françoise, où l'on a assez souvent redressé l'éditeur Anglois, qui se conformant à l'ancienne édition de Genêve, qui avoit jusqu'alors passé pour la meilleure, a copié plusieurs fautes évidentes, & surtout bien des contradictions par rapport aux dattes & aux noms.

Je suis, &c.

Ce 25 *Mai* 1737.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXIII.

JE reviens avec plaisir, Monsieur, au célébre Ouvrage de M. de Reaumur sur les *Insectes*, dont je vous ai entretenu dans la Lettre CX. Le second Volume contient encore douze Mémoires sur le même sujet. Mais avant de vous en rendre compte, permettez-moi de faire mention d'un endroit de la Préface. Croiriez-vous qu'il y eût encore aujourd'hui des Philosophes, à qui il fallût prouver que des chairs corrompuës, ou des bois pourris ne se peuvent transformer en des machines organisées, & qu'il est aussi impossible que d'une poussiere humide il sorte un insecte, qu'il est impossible que d'un tas de bouë & de fumier il naisse un cheval ou un taureau. Oüi des Ecrivains de nos jours

Histoire des Insectes. Tome II.

ont avancé que si cette opinion, qui est assurément une des plus absurdes de la vieille Physique, n'est pas vraye, elle ne laisse pas d'être probable, & qu'elle ne doit pas être rangée parmi celles dont la fausseté est prouvée. Au moyen d'une *vertu plastique* ou *seminale*, on peut, selon eux, expliquer ingénieusement comment les insectes naissent des corps pourris.

Mais qu'est-ce que cette vertu plastique ou seminale ? Si l'on en croit les Modernes Interprêtes du P. Kirker. *Tout étant organisé dans un corps organisé, & les parties d'un corps organique, étant elles-mêmes des corps organiques, la corruption ne fait que détacher ces petits corps organiques qui composent un grand corps ; & ces petits corps ainsi détachés forment les insectes, lesquels, sans avoir préexisté dans des semences appropriées, préexistoient au moins en puissance dans la vertu plastique ou seminale, qui est répanduë dans tous les grands corps ; ce systême*, ajoute-t'on, *est tout-à-fait conforme & à l'espece de hazard qui donne naissance à tant d'insectes, & à l'appropriation en quelque sorte assez marquée de certains insectes à de certains corps, & à de certaines parties de certains corps, soit vegetaux, soit animaux.* Avoir exposé cette opinion, n'est-ce pas l'avoir réfu-

tée, & ridiculisée aux yeux de tous les vrais Physiciens ?

Qui ne s'étonnera pas donc qu'un Sçavant Naturaliste, un Philosophe distingué, tel que M. de R. ait été obligé de consacrer plusieurs pages à démontrer la fausseté d'une explication, qui s'accorde si peu avec les idées claires ? Cependant si quelqu'un pouvoit encore avoir aujourd'hui quelque préjugé sur cette matiere, je lui conseille de lire la Préface de M. de R. qui y démontre, conformément au sentiment unanime de tous les Philosophes Modernes, que rien d'organisé & d'animé ne peut naître que d'une semence préexistente.

M. de R. avoit exposé dans les derniers Mémoires de son premier Volume ce qui regarde l'état de papillon, état par lequel l'insecte finit, & qui devoit aussi terminer son Histoire générale. Cependant il a trouvé encore dans ce même sujet assez de matiere pour composer douze nouveaux Mémoires, qui forment le second Tome de son Histoire des Insectes. I. Mémoire.

Dans le premier Mémoire il examine la durée de la vie des Crisalides, & les moyens de la prolonger ou de l'abréger. L'Insecte, né sous la forme de chenille

dans le mois de Mai, passe successivement à la forme de crisalide, puis à celle de papillon, sous laquelle il périt dans le mois de Juillet de la même année. Ainsi sa vie n'est que de deux mois & demi, ou environ. Mais si ces insectes naissent un mois plus tard, leur vie est de douze mois & plus. L'insecte né en Juillet, ne périra que l'année suivante dans le mois de Juin sous la forme de papillon. D'où vient cette différence entre la durée des uns & des autres? C'est que l'insecte, qu'on appelle chenille, est un vrai papillon qui croît d'abord sous la forme de chenille, & se fortifie sous celle de crisalide. Cet accroissement dépend des saisons, comme celui des plantes. Il est plus prompt, ou plus lent, selon que le tems lui est ou plus ou moins favorable. Les parties du papillon sont baignées dans une certaine quantité de liqueur, qui les tient humides, & il faut que cette humidité s'évapore par la transpiration. Or il n'y a que la chaleur, qui puisse opérer cette transpiration: encore faut-il une chaleur égale, & constante: ce que ne peut trouver un insecte né chenille au mois de Juillet; puisqu'avant qu'il ait crû autant qu'il est nécessaire pour se développer, l'inégalité de la chaleur se fait

ſentir, & empêche qu'il ne ſe fortifie.

Sur ce pied-là, on peut accélerer la métamorphoſe du papillon, & par conſéquent abréger ſa vie. Il ne s'agit que de lui procurer une chaleur égale & conſtante. M. de R. en a fait l'expérience. Il a porté au mois de Janvier des criſalides dans les ſerres du Jardin du Roi, & il a eu le plaiſir de voir au milieu de l'hyver paroître des papillons auſſi bien conditionnés, que s'ils étoient nés à terme. On peut en faire autant dans un appartement bien échauffé par des poiles. Un des Amis de l'Auteur s'eſt amuſé à faire éclorre pendant la même ſaiſon des papillons de toutes les criſalides qu'il a pû trouver.

M. de R. a imaginé un moyen de venir à bout de ſes opérations, & plus ſûrement & à moins de frais. C'eſt de remplir des boules de vers de criſalides de toute eſpece, & de les mettre couver ſous une poule : elle couve tous les jours des pierres arrondies en forme d'œuf; elles les échauffe, comme ſi c'étoient ſes propres œufs : rien n'empêche qu'elle n'échauffe de même ces boules de verres pleines de criſalides. Dès le premier jour l'effet de la chaleur parut. Les parois intérieures de l'œuf de verre furent couvertes de gouttes

d'eau très-ſenſibles, produites par la tranſpiration conſidérable qui s'étoit faite, & avant le ſixiéme jour toutes les criſalides ſe trouverent métamorphoſées en papillons.

Mais ſi l'on ſçait accélérer ainſi la transformation des inſectes, & abréger leur vie, on doit auſſi par la raiſon contraire ſçavoir retarder cette transformation, & prolonger leurs jours : l'un eſt auſſi facile que l'autre; là on augmentoit la tranſpiration ; il ne s'agit ici que de la diminuer. Pour cela, il faut prolonger l'hyver, comme on a avancé l'Eté, c'eſt-à-dire, qu'on doit faire enſorte que l'inſecte ſe trouve toujours dans un degré égal de froid. La tranſpiration ſera alors arrêtée, ou au moins conſidérablement diminuée, & l'on prolongera les jours de l'inſecte. Cette expérience n'a pas été executée moins heureuſement que la premiere. Au bout de deux ans M. de R. a trouvé en très-bon état les Criſalides, qu'il avoit tenuës dans un lieu très-froid.

Autre expérience. Il a bouché les pores du vêtement extérieur de la criſalide. Il l'a enduite de vernis, prenant toutefois garde de paſſer le pinceau ſur les ſtigmates, ou petits trous qui leur ſervent à reſpirer l'air. Par ce moyen la

transpiration a été diminuée bien plus considérablement, puisque le papillon ne s'est développé que deux mois & demi plus tard.

L'Auteur s'est servi du même secret, pour conserver des œufs de poule très-frais aussi long-tems qu'on peut en avoir besoin. On sçait que malgré la tissure serrée de la coque, l'œuf transpire incessamment. Qu'on fasse cuire un œuf, on trouve un vuide ou plus petit ou plus grand, selon que l'œuf est plus ou moins vieux. S'il est frais, sa substance remplit sensiblement toute la coque : pour conserver des œufs frais pendant quelques jours, on a soin de les tenir dans de l'eau fraîche. Quand on veut en faire provision, on les met dans des tonneaux remplis de cendre bien pressée. La cendre s'appliquant contre les coques, bouche beaucoup de leurs pores, & rend la transpiration plus difficile. Cependant la matiere aqueuse s'échappe, comme l'expérience nous l'apprend. Pour l'arrêter, on n'a qu'à enduire l'œuf de vernis. Deux couches forment une seconde coque, qui enveloppe celle de l'œuf, & qui ôte toute voye à la transpiration. Notre Auteur ayant fait cette opération, au bout de deux à trois mois les

œufs se sont trouvés aussi bons que s'ils avoient été du jour. Il en a conservé pendant deux ans ; & après ce tems-là ils ont paru tels que sont des œufs, qu'on a fait tremper dans l'eau durant plusieurs jours.

Il y a plus. On a pris des œufs vernis, on les a bien lavés avec de l'esprit de vin, on les a fait ensuite couver par des poules, & il en est sorti des poulets, sans que ni le verni, ni l'esprit de vin, ni le tems eussent fait aucun tort à l'intérieur de l'œuf, ou altéré l'embryon. Il est vrai qu'au lieu de vingt jours que les poules ont coutume de couver les œufs ordinaires, il falloit que les œufs vernis fussent couvés le double du tems; parce que, quelque précaution que l'on eût prise de bien nettoyer l'œuf, le verni ayant bouché les pores, la chaleur pénétroit beaucoup plus difficilement. On voit assez, sans qu'on le dise, de quelle importance est cette découverte, je ne dis pas seulement pour les vaisseaux qui ont des voyages de long cours à faire vers certains Païs du Nord, où les poules ne pondent point pendant l'hyver, mais pour Paris même, où la grande consommation des œufs les rend un objet digne d'attention. Par ce moyen, on n'y verroit que des œufs

frais. A l'égard de la dépenſe du verni, c'eſt fort peu de choſe, avec une pinte d'eſprit de vin,& pour vingt ſols de lacque & de colophane, on a de quoi en vernir ſoixante & douze douzaines.

N'y auroit-il pas moyen de faire ſur nos propres corps ce que nous faiſons ſur les corps des inſectes? ne pourrions-nous pas en venir à bout,en ſupprimant ou en diminuant notre tranſpiration, dont l'inégalité ſeule cauſe la plûpart des maladies, & uſe nos corps?

M. de R. dit ſur ce ſujet des choſes fort agréables, mais ſeulement pour orner & égayer ſon ſujet. Car je le crois trop éclairé pour qu'il puiſſe penſer ſérieuſement que ce qui arrive aux inſectes, doive arriver à nos corps, dont la ſubſtance & la machine ſont bien differentes de la ſubſtance & de la machine des inſectes, & dont les reſſorts, ſans le ſecours d'une tranſpiration continuelle, s'embaraſſeroient les uns dans les autres, par les obſtructions & les dépôts qui s'enſuivroient néceſſairement d'une tranſpiration interrompuë. Ainſi les raiſonnemens ingénieux de l'Auteur ſur ce ſujet ne ſervent qu'à faire voir, que la vivacité de ſon imagination ne le céde que par ſon ordre à la ſolidité de ſon jugement.

L'Auteur observe dans ce Mémoire que les fourmis dorment tout l'hyver & ne mangent point. C'est donc une erreur populaire de croire, que la fourmi amasse en Eté de quoi subsister en hyver. Le grain que les fourmis portent à leurs habitations durant l'Eté ne sert qu'à la construction de leurs petits édifices, comme les brins de bois qu'elles y portent aussi. Voilà donc tous ces beaux magasins de la fourmi, qui subsistoient depuis tant de siécles dans l'imagination de tous les hommes, détruits en un moment, & pour jamais, par l'expérience d'un judicieux naturaliste.

II. Mémoire. Dans le second Mémoire il s'agit de l'accouplement des differentes espéces de Papillons. Chaque espéce, chaque sexe même, a ses propriétés, ses vêtemens, ses couleurs, ses inclinations. En général les femelles sont plus grandes & plus grosses que les mâles. Il est des espéces dont le mâle a les passions vives. Il n'est pas plûtôt né qu'il cherche sa femelle. Peu difficile à satisfaire, la premiere qu'il rencontre l'accommode. Il va quelquefois jusqu'au libertinage. On le voit contracter plusieurs alliances pendant le peu de tems qu'il a à vivre. Autant que le mâle est ardent, vif & léger, autant la femelle est lourde,

pésante, & paresseuse. Elle semble n'avoir que de l'indifference ; souvent elle se plaît à désesperer celui qui la poursuit. Quand elle voit qu'il se rebute, elle met tout en œuvre pour le faire revenir. Certains papillons, extrêmement chastes dans leurs plaisirs, se couvrent de leurs aîles. On trouve aussi parmi eux des amans jaloux, qui ne manquent pas de donner la chasse aux papillons, qui s'approchent trop de leurs femelles. On se bat alors, jusqu'à ce que l'un des deux partis ait succombé. Est-il une image plus ressemblante de la galanterie humaine ?

Le troisiéme Mémoire traite des chenilles, qui vivent en société, seulement durant une partie de leur vie. Celles qui vivent ensemble viennent toutes d'une même mere, d'un même papillon, & de ces œufs qui ont été déposés les uns auprès des autres. Les petites chenilles en éclosent presque toutes dans le même jour. En naissant elles se trouvent ensemble, elles continuent d'y rester. Ces sociétés, comme on voit, ne sont que de freres & de sœurs. Elles ne laissent pas d'être assez nombreuses pour composer quelquefois une République de plus de six cens ou sept cens chenilles, & communément de deux ou trois III. Mémoire.

cens. Il y en a qui ne s'abandonnent jamais tant qu'elles sont chenilles ; les crisalides qui en viennent, sont même arrangées les unes auprès des autres. La séparation ne se fait que lorsque les papillons sont sortis de leur derniere dépoüille. D'autres chenilles ne vivent ensemble que jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës à une certaine grandeur ; quand ce tems est arrivé, elles se dispersent : chacune va de son côté. De cette derniere espece sont les chenilles communes, qui font quelquefois tant de ravages dans les Jardins, les chenilles de pin, les chenilles appellées *Biberonnes*, *&c.*

IV. Mémoire. Les plus grandes & les plus considérables sociétés de chenilles qui passent ensemble toute leur vie, sont celles de la chenille qui vit sur le chêne. Tant qu'elles sont jeunes, elles n'ont point d'établissement fixe; elles campent successivement en differens endroits du chêne sur lequel elles sont nées. Elles s'y font des toiles, qui leur servent de tentes; mais bientôt après elles vont filer ailleurs. Leurs mouvemens, leurs évolutions ont quelque chose de singulier. L'heure de sortir étant venuë, il y a une chenille qui se met la premiere en marche, une autre la suit, & toutes suivent

à la file. Elles se réglent sur les mouvemens de cette espéce de chef. Tant qu'il va, elles le suivent ; s'il s'arrête, elles s'arrêtent toutes. Ce spectacle peut servir d'amusement à un homme oisif, qui s'ennuye à la campagne. Il faut pourtant prendre garde de manier, ou d'approcher trop de certaines chenilles veluës. Elles causent des élevûres sur la peau, & des démangeaisons, qui ne se passent qu'après plusieurs jours d'une douleur très-vive.

Il se trouve souvent sur un même arbre, sur une même plante des chenilles en très-grand nombre, qu'on ne laisse pas de regarder comme solitaires, parce qu'elles ne travaillent pas en commun. Le chêne en offre de l'une & de l'autre espéce. Les plus solitaires sont celles qui plient, ou qui roulent des feüilles pour s'y loger. D'autres lient ensemble plusieurs feüilles, les réünissent en un paquet, vers le centre duquel elles se tiennent. La régularité de ces sortes d'Ouvrages, & l'admirable mécanique à laquelle l'insecte a recours pour les exécuter, sont ici représentées, comme si l'on voyoit ces opérations de ses propres yeux. V. Mémoire.

L'Auteur a rassemblé dans le VI. Mémoire certaines chenilles, qui ont des VI. Mémoire.

formes, des couleurs, des attitudes singulieres. Le troëne en nourrit une de cette espéce. Son attitude ordinaire est de tenir sa partie antérieure élevée d'une maniere, qui lui donne quelque ressemblance avec un sphinx. Elle passe tranquillement des heures entieres dans cette situation. Le saule en offre quelques-unes très-remarquables, par une espéce de queuë fourchuë. Chacune des deux branches qui la composent, est l'étui d'une corne charnuë que la chenille en fait sortir quand il lui plaît, & dont elle se sert pour chasser les mouches qui viennent se poser sur elle. Cet instrument lui est bien important, puisqu'il l'empêche d'être mangée toute vive par les vers qui sortent des œufs, que les mouches auroient laissé sur son corps.

VII. Mémoire. A la suite des chenilles, differentes des autres par leurs formes, ou par leurs attitudes, viennent quelques papillons singuliers; sçavoir le papillon dit paquet de feüilles séches, le papillon à tête de mort, les petits papillons de l'éclair & du chou. Ce qui distingue le premier de ces papillons, ce n'est point la beauté de ses couleurs (il est tout brun) mais la figure sous laquelle il paroît, lorsqu'il est en repos. Il semble alors un véritable paquet de feüilles séches. Sa cou-

leur, qui eſt celle d'une feüille d'orme deſſechée, la forme de ſes aîles, la poſition de ſes antennes, tout concourt à faire prendre de lui cette idée, quand on le voit pour la premiere fois. Le plus remarquable de tous, eſt celui qu'on appelle papillon à tête de mort, parce que cette figure ſe trouve aſſez bien deſſinée ſur ſon corcelet. En effet, pour peu qu'on conſidere ce papillon, on eſt frappé de cette reſſemblance. Le peuple de Bretagne eſt fort allarmé dans les années où il voit de ces papillons. On les y regarde comme les avant-coureurs de maladies épidemiques & peſtilentielles. Malheureuſement ce papillon a encore une ſingularité, qui a concouru avec l'autre à le faire prendre pour un préſage funeſte. Dans le tems qu'il marche, il a un cri fort & aigu, aſſez ſemblable à celui d'une fouris, mais plus plaintif & plus lamentable. Il crie ſur-tout lorſqu'il ſe trouve mal à ſon aiſe. Si on le prend, ſes cris redoublent; & il ne ceſſe de crier tant qu'on le tient. C'eſt une eſpéce de prodige. On ne connoît point d'autre inſecte qui ait l'organe de la voix. Si les inſectes, telles, les mouches font du bruit, ce n'eſt qu'avec leurs aîles, & cela tandis qu'ils volent. Cet Article méritoit l'attention d'un

Sçavant naturaliste. M. de R. le traite fort au long. Il prouve que ce cri funèbre est produit par le frottement de la trompe contre les cloisons barbuës entre lesquelles elle est logée.

Ce qui rend remarquables les papillons de l'éclair & du chou, c'est leur extrême petitesse. Ils sont blancs, & ne paroissent à la vûë que de gros points blancs ; à peine ont-ils la grosseur de la tête d'une épingle. Il en faudroit mettre des milliers & même des millions dans le bassin d'une balance, pour faire équilibre contre un papillon à tête de mort. Leurs chenilles sont aussi singulieres, en ce qu'elles ne rongent ni ne percent les feüilles de l'éclair, ou du chou ; ce qui fait croire qu'elles ne font que les succer ; si cela est, elles doivent être pourvûës d'une espéce de trompe. Le peu de tems nécessaire pour l'accroissement du petit papillon est encore un fait remarquable ; il ne reste environ que trois jours sous la forme de crisalide. Il fait peu d'œufs ; mais les chenilles qui en éclosent, croissent vîte, au moyen de quoi il y a plusieurs générations de ces papillons dans une année.

VIII. Memoire. C'est ainsi que se sont prodigieusement multipliées les arpenteuses à douze jambes, ces chenilles qui firent en

1735. de si grands ravages dans une grande partie du Royaume, & sur-tout aux environs de Paris, où elles dévorerent des champs entiers de légumes. En Alsace elles avoient attaqué les plantes de Tabac, & le désordre alla si loin, que les Curés de la Province demanderent au Suffragant de Strasbourg, la permission de faire des Processions, pour obtenir d'être délivrés de ces chenilles.

Après avoir expliqué ce qui avoit occasionné la multiplication prodigieuse de ces chenilles, qui parurent en 1735. l'Auteur fait voir que la crainte que l'on avoit de leur venin étoit mal fondée ; qu'il n'y a point de chenilles véritablement venimeuses; que tout dépend de notre imagination; qu'avec l'habitude on peut manger des chenilles comme on mange en Afrique des sauterelles, & en Amerique certains vers d'une grosseur énorme, qui se transforment dans la suite en scarabés. Ne sçait-on pas que les Romains recherchoient pour leurs tables, comme un mêts des plus friands & des plus délicats, un gros vers qui croît dans l'intérieur de differens arbres ? Et sans aller si loin, on s'est accoutumé à manger les grenoüilles, les serpens, les lézards, les limaçons, les huîtres, les excrémens des

bécaſſes. Croit-on qu'on n'a pas eu de la répugnance à en manger la premiere fois ? Nous trouvons encore aujourd'hui des perſonnes, qui ne ſçauroient voir une anguille ſans émotion.

IX. Mémoire. Il y a une autre eſpéce d'arpenteuſes, differentes de celles dont on vient de parler. Elles n'ont que dix jambes, & vivent dans une parfaite ſolitude. Quand elles veulent ſe cloîtrer, elles ne roulent point les feüilles, comme le commun des ſolitaires. Elles ſe tiennent entre deux feüilles appliquées l'une contre l'autre, & retenuës par des fils de ſoye collés contre les deux ſurfaces qui ſe touchent. Il eſt preſqu'impoſſible de les découvrir dans cette retraite. Toutes les chenilles de cette eſpéce n'ont pas la même attitude; mais elles ſont en trop grand nombre pour les pouvoir ſuivre dans ce qui leur eſt particulier. La plûpart des arpenteuſes ont une adreſſe merveilleuſe pour deſcendre des plus hauts arbres, & pour y remonter. Dès qu'on agite les feüilles ſur leſquelles elles ſont, elles quittent tout & ſe jettent à bas pour ſe ſauver, ſans néanmoins tomber à terre. Elles ont une corde prête à les ſoutenir en l'air, & une corde qu'elle peuvent allonger à leur gré. Cette corde n'eſt

qu'un fil très-fin, mais qui a de la force de reste, pour les porter. Il faut voir toutes leurs manœuvres pour remonter. Cette description est très-amusante dans le Livre de M. de R.

Vous n'avez peut-être jamais crû que les mêmes insectes qui se voyent sur la terre, se trouvassent aussi dans les eaux. Cela est pourtant vrai. L'eau nous offre des insectes de tous ou de presque tous les genres. M. de R. promet de nous faire connoître dans la suite des scarabés, des punaises, des teignes, des mittes, des vers, des limaçons, tous habitans des eaux. Il donne ici l'Histoire complette de deux chenilles aquatiques, qui ne le cédent en rien aux chenilles terrestres. Elles en ont la beauté, les couleurs, les stigmates, dont elles font le même usage que celles-ci. Enfin les chenilles aquatiques n'ont ni moins de mécanique, ni moins d'adresse. Ce qui mérite surtout notre attention, est l'art avec lequel elles se font des espéces de fourreaux, au milieu desquels elles se tiennent, sans que l'eau touche presque leur corps. Elles sçavent chasser l'eau, quand elle entre dans leurs coques, & l'empêcher d'y rentrer. Ce petit manége est très-amusant. Il faut encore voir les papillons X. Mémoire.

qui en sortent. Dès qu'ils ont quitté leur dépoüille, ils vont se poser sur quelque feüille au-dessus de la surface de l'eau. C'est-là que leurs aîles se dévelopent & se séchent; après cette métamorphose, ils cessent d'être aquatiques, ils deviennent habitans de la terre & de l'air, ils redoutent même l'eau.

XI. Mémoire. Les insectes, comme vous avez vû, multiplient beaucoup, puisque dans une année on en voit deux & trois générations. Cependant il est étonnant qu'ils puissent se perpétuer, tant ils ont d'écueils à craindre pour leur vie. Car sans parler des maladies ausquelles ils sont sujets, & qui causent souvent parmi eux de grandes mortalités, sans compter tous les oiseaux qui en font leur pâture, ils ont une infinité d'ennemis domestiques, toujours prêts à les dévorer. Beaucoup de différentes espéces de mouches ont été instruites à aller déposer leurs œufs sur le corps, ou dans le corps même de la chenille de l'éclair : les vers, sortis des œufs de ces mouches, se nourrissent de la substance intérieure de la chenille; & ce qui doit surprendre, la chenille vit, & ne paroît pas même en souffrir. Comment expliquer ce prodige? Le corps d'une chenille est composé, pour ainsi

dire, de deux corps, & des parties de deux machines animales, je veux dire de celles de la chenille même, & de celles du papillon. Les vers sçavent ne point ronger les parties essentielles de la chenille, ils ne mangent que celles qui sont propres au papillon. Par-là, la chenille vit & croît, & elle fait encore vivre & croître les vers qui la rongent. Mais elle ne se métamorphosera jamais en papillon, & les vers parviendront à se transformer en mouches. Il est des chenilles, qui se mangent les unes les autres. Celles qui vivent sur les chênes sont de cette espéce. Quoique faites pour vivre ensemble, quoique nées sur un arbre qu'elles aiment, & à portée de se satisfaire, elles trouvent que la chair de leurs compagnes est un mêts préférable; elles se mangent donc quand elles le peuvent: mais toutes les chenilles ne sont pas si barbares. Pour l'ordinaire elles ne se font point de mal; soit qu'elles soient de même espéce, soit qu'elles soient d'espéce differente, elles vivent ensemble très-pacifiquement. Aussi ont-elles assez d'ennemis qui leur en veulent. Et comment pourroient-elles se garantir de leurs attaques? En effet ils sont si acharnés (ces ennemis) qu'ils les pour-

fuivent jufques dans les tiges, les branches, les racines des arbres & des plantes, où elles vivent.

XII. Mémoire. Notre Auteur a été auffi les chercher dans ces retraites, non en ennemi, mais en curieux qui veut s'inftruire. Il a percé l'obfcurité dans laquelle la nature les avoit enfévelies. Rien n'a été impénétrable à fes yeux. Les fruits les plus beaux à la vûë font fouvent gâtés dans leur intérieur, fans qu'on apperçoive au-dehors aucune piqûre, ni même la moindre tache. Comment cela peut-il fe faire ? Les femelles de certaines mouches portent au derriere une fcie d'une ftructure admirable. Avec cette fcie elles font des entailles dans les corps où elles veulent dépofer leurs œufs. Les arbres les plus durs cédent à cet inftrument. Et c'eft fans doute par ce moyen que s'introduifent les vers que l'on trouve tous les jours dans les fruits. D'autres infectes n'attendent pas que l'enveloppe du fruit fe foit durcie. Ils s'en emparent, tandis qu'elle eft encore tendre. L'amande de la noifette loge un ver qui la mange ; mais il y eft longtems avant que la coque foit devenuë ligneufe. Et quand il veut en fortir, fes dents font affez fortes pour fe faire jour.

Je ne dois pas oublier que M. de R. pour complaire à ceux, qui sensibles à l'éclat & à la variété des aîles des papillons, vont à la chasse de ces insectes pour les conserver secs, a donné pour sujet de la vignette du premier Volume une chasse aux papillons. L'instrument propre à cette chasse y est représenté ; instrument qui pourroit être très-utile aux Jardiniers : *Tuer un seul papilion femelle*, dit l'Auteur, *c'est quelquefois détruire d'avance trois à quatre cens chenilles.*

Jean Neaulme, Libraire à la Haye, a imprimé la *Relation des deux Rebellions arrivées à Constantinople en* 1730. *&* 1731. *dans la déposition d'Achmet III. & l'élevation au Trône de Mahomet. V. composée sur des Mémoires Originaux.* 1737. *in*-12. ces deux Rebellions n'en sont proprement qu'une, la seconde étant la suite de la premiere, & *Patrona* étant dans l'une & l'autre le Chef des Conjurez. On a ajoûté à la fin un extrait succint des Nouvelles publiques au sujet de la guerre contre la Perse. On y voit le fameux *Topal-Osman*, ci-devant Grand-Vizir, puis déposé en 1732. pour être fait Gouverneur de Relation des Rebellions de C. P.

Trebisonde, ensuite Général de l'Armée des Turcs, deux fois Vainqueur des Perses, défait enfin par *Kouli-khan*, dans une bataille où il perdit la vie. L'Auteur parle assez mal du Général Turc, & donne au contraire des éloges à *Kouli-khan*, « Il a sçû, dit-il, réparer si avantageusement ses pertes, » que non-seulement il a reconquis la » plûpart des Places prises par les » Turcs, mais qu'il a trouvé le moyen » de se placer lui-même sur le Trône. Il falloit ajoûter que c'étoit par la plus exécrable trahison. Je ne vous dirai rien de la Révolte de *Patrona*: vous en avez vû autrefois dans le Mercure des Relations qui se rapportent à celle-ci. Elle n'en est pas moins curieuse. Elle se trouve à Paris, chez Jacques *Clousier*, ruë Saint Jacques.

Je suis, &c.

Ce 1. Juin 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXIV.

LA Traduction en Vers du Poëme Anglois de M. Pope, intitulé, *Essai sur l'Homme*, est une preuve de la ressource qu'un homme d'esprit & de goût peut trouver dans l'élégante clarté & dans la douce énergie de notre Langue. Le plus grand nombre des parties de ce Poëme est un tissu d'idées abstraites & d'argumens Philosophiques. Imaginez-vous un Locke, un Mallebranche, un Leibnitz, ausquels il prend envie de mettre en mesure, en cadence, & en rimes leurs raisonnemens subtils, sur les vûës de Dieu dans la création de tous les Etres, sur l'œconomie de la Providence dans la conduite de l'Univers. Ce creux Philosophique, cet abyme idéal, où la raison L'Homme, Poëme de M. Pope.

du Vulgaire se perd, voilà ce qui tient souvent lieu de peintures & de fictions dans le Poëme dont il s'agit. Pour pouvoir le goûter autant qu'il le mérite ; je crois qu'il est nécessaire d'avoir & beaucoup d'intelligence & beaucoup de sentiment : beaucoup d'intelligence, pour concevoir, penétrer, suivre plusieurs idées abstraites & sublimes : beaucoup de sentiment, pour être frappé de l'élégance, de la force & de l'harmonie d'un grand nombre de Vers. Un bon esprit, qui ne sera que Philosophe, préférera sans doute à cet Ouvrage ingénieux un Discours solide, où les idées seront plus précises, plus liées, plus justes, plus conséquentes. D'un autre côté, la tristesse du sujet, l'absence ou la rareté des images Poëtiques, la sécheresse des reflexions, la froideur didactique des moralités, peuvent rebuter ceux qui ne cherchent ordinairement dans un Poëme, que du génie, de l'imagination, & des idées capables de flatter & d'émouvoir. Cependant un Lecteur, individuellement bel-esprit & Philosophe, verra en général dans l'Ouvrage dont il s'agit (je ne le considére que dans la Traduction de M. l'Abbé du Resnel) ce que la Philosophie a de plus grand & de plus inſ-

tructif, & de tems en tems, ce que la Poësie & le goût peuvent prêter de force & de grace à des sujets aussi arides qu'élevés. Je vais essayer de vous donner quelque idée de cet Ouvrage, divisé en 4. Epîtres. Il commence ainsi:

Sors de l'enchantement, Milord, laisse au Vulgaire
Le séduisant espoir d'un bien imaginaire:
Fuis le faste des Cours, les honneurs, les plaisirs;
Ils ne méritent point de fixer tes désirs.
Est-ce à toi de grossir cette foule importune
Qui court auprès des Rois encenser la Fortune;
Viens; Un plus grand objet, des soins plus importans
Doivent de notre vie occuper les instans.
Ce grand objet c'est l'homme, étonnant labirinthe,
Où d'un plan régulier l'œil reconnoît l'empreinte.
Champ fécond, mais sauvage, où par de sages Loix
La rose & le chardon fleurissent à la fois, &c.

Voici la Traduction exacte & littérale de l'Original, telle que M. Silhouete nous l'a donnée. *Reveillons-nous, Milord, laissons les petits objets à la basse ambition & à l'orgüeil des Rois. Puisque la vie ne s'étend & ne se termine gueres qu'à regarder ce qui nous environne, & à mourir, parcourons au moins cette Scene de l'Homme. Prodigieux labirinthe, mais*

qui a pourtant sa regularité, campagne; où la fleur croît confonduë avec le chardon Allons ensemble, parcourons ce vaste champ, &c.

La raison ne peut bien juger de la nature & de l'état de l'homme, qu'en le considérant par rapport aux objets qui frappent les sens, & non par rapport à toutes les parties immenses & invisibles de la matiere. L'ignorance où nous sommes des rapports du monde que nous habitons, avec toutes les autrs parties de l'Univers, est quelquefois la source de nos raisonnemens contre la Providence.

Si tu veux éviter les écuëils ordinaires,
Où se brise l'orgüeil des esprits téméraires,
Sur des mondes sans nombre, éloignez de tes yeux,
Garde toi de porter des regards curieux.
Cherche Dieu dans ce monde, où sa vive lumiere
S'offre de toutes parts à ta foible paupiere.

. . . .

Dans l'Homme, tel qu'il est, ce qui paroît un mal,
Est la source d'un bien dans l'ordre général.
L'œil, qui ne voit d'un tout qu'une seule partie,
Pourra-t'il la juger bien ou mal assortie?

Le grossier Indien, plus judicieux que nous, ne met point sa raison à l'alembic,

pour former des argumens contre la ſageſſe du Créateur.

Il y a dans l'original : *Voyez ce pauvre Indien, dont l'ame non inſtruite voit ſon Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une ſcience orgueilleuſe n'apprit point à ſon ame à s'élever auſſi haut que l'orbe du Soleil, & que la voye Lactée. Et cependant la ſimple nature lui donna l'eſpérance d'un Ciel plus bas, au-delà d'une montagne, dont le ſommet eſt enveloppé dans les nuages; d'un monde moins dangereux dans l'épaiſſeur des forêts; de quelqu'Iſle plus heureuſe ſituée au milieu d'une plaine liquide, où ce pauvre eſclave retrouve encore une fois ſon pays natal; nul démon qui l'y tourmente, & point de Chrétiens altérés de l'or, &c.*

Regarde l'Indien, dont l'eſprit ſans culture
N'a point l'Art d'altérer les dons de la Nature:
Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents;
Son ſçavoir ne va point au-delà de ſes ſens;
Il s'arrête avec eux aux ſeules apparences;
Sa raiſon n'étend point ſes foibles connoiſſances
Au-delà du Soleil & des corps radieux,
Que ſon œil apperçoit dans la voute des Cieux.
Cependant ſecouru par la ſimple nature,
Pour tromper ſes ennuis, il croit, il ſe figure
Un ſéjour plus heureux conforme à ſes déſirs;

Où sans aucun mélange il attend des plaisirs.
Au-delà de ces monts, qui terminent sa vûë,
Il imagine un monde, une terre inconnuë,
Que de vastes forêts mettront en sureté
Contre les attentats d'un Vainqueur redou-
té : &c.

Le raisonnement de l'Auteur me paroît ici assez peu conséquent, lorsqu'il propose à des hommes éclairés l'exemple d'un Indien, dont il oppose l'ignorance & les erreurs à notre curiosité & à nos doutes. Il y a plus de justesse dans ce qui suit. Les désastres qui arrivent dans le monde & tous les Etres nuisibles qui nous environnent, ne doivent pas nous empêcher de regarder ce monde tel qu'il est, comme principalement fait pour nous. La nature suit les Loix générales, qui lui ont été imposées, lors même qu'elle paroît se déranger, & que nous en sommes incommodés. Ces désordres particuliers sont des suites nécessaires de l'ordre universel. C'est la réponse solide à l'objection des esprits forts.

Mais lorsqu'un vent porté sur ses aîles rapides
Souffle de toutes parts des vapeurs homicides,
Lorsque la Terre ouvrant ses gouffres redou-
tés,
Avec leurs habitans engloutit les Cités;
Lorsque pour submerger des Nations entieres

La mer s'enfle, mugit, & force ses barrieres;
Lorsque tout est en bute à de si rudes coups,
Répondez, la nature agit-elle pour vous?
Oüi sans doute, & toujours la cause univer-
selle,
A ses premieres Loix attentive & fidéle,
De l'Ordre général maintenant le lien,
Permet un mal leger pour produire un grand
bien.

C'est par la même raison, que dans l'ordre moral, il paroît aussi quelque désordre.

Si de l'Etre éternel la sagesse infinie
Du monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exempt de pas-
sions,
L'homme soit insensible à leurs impressions;
Si l'ordre est affermi par d'affreuses tempêtes,
Pourquoi donc croyez-vous que de coupables
têtes,
Qu'un Neron, qu'un Cromwel puissent le ren-
verser, &c.*

L'Auteur fait voir ensuite la sagesse admirable du Créateur dans la dispensation des dons de la nature. Mais il me semble qu'un Poëme Philosophique est un peu dégradé par l'adoption de la fable du Linx.

* Il y a dans le Poëme Anglois. *Si des pestes, ou des tremblemens de terre, ne renversent pas l'ordre prescrit par le Ciel, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le renverseroit-elle?*

Sous les voiles obscurs qui couvrent sa paupiere,
La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumiere :
Mais rien n'échappe au Linx : à ses yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent transparens. *

Cette premiere Epître est terminée par ces Vers, qui en sont la conclusion.

La nature n'est pas une aveugle puissance ;
C'est un Art qni se cache à l'humaine ignorance.
Ce qui paroit hazard, est l'effet d'un dessein ;
Qui dérobe à tes yeux son principe & sa fin.
Ce qui dans l'Univers te revolte & te blesse,
Forme un parfait accord, qui passe ta sagesse, &c.
Tout désordre apparent est un ordre réel ;
Tout mal particulier un bien universel, &c.

Le commencement de la 2e. Epître est un portrait frappant de la nature de l'homme. Les vers, que je vais citer, ne sont qu'une partie de ce tableau.

Cahos de passions, & de vaines pensées,
Admises tour à tour, tour à tour repoussées ;
Dans ses vagues désirs incertain, inconstant,

* Il y a seulement dans l'Original : *Que de modifications différentes dans la vûë entre ces deux extrêmes, le voile de la Taupe, & le*

Tantôt fou, tantôt sage, il change à chaque
instant ;
Egalement rempli de force & de foiblesse,
Il tombe, il se releve, & retombe sans cesse ;
Seul il peut découvrir l'obscure vérité,
Et d'erreur en erreur il est précipité.
Créé maître de tout, de tout il est la proye ;
Sans sujet il s'afflige, ou se livre à la joye ;
Et toujours en discorde avec son propre cœur,
Il est de la nature & la honte & l'horreur,*

Les quatre Vers que vous allez voir, renferment une pensée vraiment Angloise, que le Traducteur ne paroît pas avoir voulu dépaïser. **

Des célestes Esprits ; la vive intelligence
Regarde avec pitié notre foible Science.
Newton, le Grand Newton, que nous admirons
tous,

* Voici le sens Littéral du Texte. *Cahos de raisonnement & de passions, tout est confus : continuellement abusé & désabusé par lui-même ; créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber ; maître de toutes choses, & lui même cependant la proye de toutes : seul Juge de la vérité, & se précipitant sans fin dans l'erreur ; la gloire, le joüet, l'énigme du monde.*

** M. Pope dit dans son Poëme : *Lorsque dans ces derniers tems les Etats supérieurs virent un homme mortel déveloper les Loix de la nature, ils admirerent une telle habileté dans une figure terrestre, & ils regarderent Newton, comme nous regardons un singe adroit.*

Eſt peut être pour eux ce qu'un Singe eſt pour
nous.

L'Article des paſſions eſt ici traité avec une force & une beauté d'expreſſion, que je ne pourrois vous faire ſentir, qu'en tranſcrivant un trop grand nombre de Vers, contentez-vous de ceux-ci :

Plus notre eſprit eſt fort, plus il faut qu'il agiſſe ;
Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice :
C'eſt par les paſſions, que l'homme eſt excité,
L'Ame en tire ſa force & ſon activité.

. . . .

Le déſir & l'amour, la joye, & l'eſpérance ;
Cortége du plaiſir, qui leur donne naiſſance ;
La crainte, le ſoupçon, la haine, & le chagrin,
Que la douleur enfante & nourrit dans ſon ſein,
Toutes ces paſſions, entr'elles combinées,
Au bonheur des humains ont été deſtinées.
De leurs combats divers reſultent des accords,
Qui forment l'union & de l'ame & du corps.

. . . .

Mais de ces paſſions la ſéduiſante amorce
A ſur le cœur de l'homme ou plus ou moins de force,
Selon que les eſprits répandus dans le corps
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts.
De-là ſe forme en nous la paſſion regnante ;

Qui toujours combattuë, & toujours triomphante,
Semblable à ce serpent du grand Legislateur;
Qui brava d'un Tyran le prestige enchanteur,
Des autres passions soumet l'orgueil rebelle,
Les dompte, les dévore & les transforme en elle.

Je voudrois pouvoir ajouter à ces Vers, tous ceux qui suivent. Ils peignent avec les plus beaux traits la Passion dominante. J'avouë cependant qu'en cet endroit l'Original Anglois me paroît avoir plus de force. *La Passion* dominante soumet la raison. Sujets malheureux d'une Reine légitime, en obéïssant à cette foible Reine, c'est à l'une de ses favorites que nous obéïssons, &c. M. l'Abbé du R. a néanmoins adouci & corrigé heureusement la longue métaphore tirée de la qualité des humeurs du corps humain. C'est une mauvaise allusion à un mauvais Raisonnement de Médecine. Le Poëte Philosophe s'adresse ensuite à la raison, & lui reproche son impuissance contre les passions.

Orgueilleuse Raison tu soutiens mal tes droits;
Foible Reine, crois tu nous prescrire des Loix?
. . . .
De reproches amers envain tu nous accables,

Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends misérables.
Le flambeau, qu'à nos yeux tu viens sans cesse offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
Tu sçais justifier nos differens caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.
Tu fais dans notre cœur, par les soins que tu prends,
A de foibles défauts succéder de plus grands.
C'est ainsi qu'aux humeurs faisant changer de route,
L'Art à des maux légers fait succéder la goute,
Et que le Médecin fier de ce changement,
Croyant nous soulager, accroît notre tourment.

Il y a dans l'Anglois : *La raison fiere de ses victoires imaginaires, enchaîne de petites passions, pour en faire triompher une plus puissante. C'est ainsi qu'un Médecin s'imagine avoir dissipé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goutte.* Il faut avoüer que cette comparaison est bien plate. En général les Poëtes Anglois ne cherchent que la justesse dans les comparaisons & les métaphores, & se mettent peu en peine du noble, du naturel, du gracieux, du beau. D'ailleurs si les comparaisons doivent, suivant la Loi du bon-sens, être toujours tirées des

choses communes, & connuës de tout le monde, il me semble que celle ci, est une comparaison des plus vicieuses. Je n'aprouve pas davantage la pensée suivante, que je ne puis entendre.

Le but de la raison n'est pas de nous guider ;
Son principal emploi se borne à nous garder.

Mais en revanche les Vers qui suivent immédiatement, me plaisent beaucoup. On y fait sentir l'utilité des passions, l'usage que nous en devons faire, & comment elles peuvent devenir les instrumens de notre félicité, & des secours pour la vertu.

C'est un maître prudent, chargé de nous instruire
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire,
Et de la passion qui regne dans le cœur
Etre moins l'ennemi que le modérateur.

. . . . . .

Qu'au fond de sa retraite un Moine enseveli
Coule ses jours en paix dans un modeste oubli ;
Qu'un Héros affamé de périls & d'allarmes
Mette tout son bonheur dans la gloire des armes :
Que le sage se plaise en son oisiveté,
Et l'avide Marchand dans son activité ;
Ils trouveront toujours la raison complaisante
Prête à favoriser le goût qui les enchante.

. . . . . .

Du ſein des paſſions ne voit-on pas ſortir
Les vertus, dont l'effet peut moins ſe démentir,
Comme d'un ſauvageon, par une greffe utile ;
En fruits délicieux ſort un arbre fertile ;
Combien de fois l'orgüeil, & la haine, & l'amour
A de noble exploits ont-ils donné le jour ?
La colere ſupplée au zéle, à la vaillance ;
L'avarice eſt ſouvent mere de la prudence :
Arrêtant dans leurs cœurs nos boüillantes ardeurs,
La pareſſe entretient la ſageſſe des mœurs.
L'envie adouciſſant ſon impuiſſante rage
Sert d'émulation, & ſoutient le courage.
Eſt-il quelque vertu, qui ſe faſſe admirer ;
Que la honte ou l'orgüeil ne nous puiſſe inſpirer ?

Après avoir fait ainſi l'apologie des paſſions humaines, le Poëte peint avec autant de force que de vérité la nature des vertus & des vices. On a cependant aſſez ſouvent de la peine à en faire le diſcernement.

Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux
Des ombres & des jours l'accord induſtrieux,
Uniſſant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le paſſage inſenſible :
De même en nous cachant leurs véritables traits,
Le vice & la vertu ſe touchent de ſi près,

Qu'en vain on chercheroit le point de la distance,
Où la vertu finit, où le vice commence.

Voici une vérité bien renduë :

Chacun cherche son bien, mais tous d'un pas égal
Marchent, sans y penser, vers le bien général :
C'est à ce grand desseins que le Maître suprême
Fait servir ses efforts de la malice même,
Les complots les plus noirs, le caprice, l'erreur,
Les défauts de l'esprit, les foiblesses du cœur.
C'est pour ce grand dessein que Dieu dans sa sagesse
En chaque homme a placé quelque heureuse foiblesse.
La honte de céder aux traits du suborneur
Dans le cœur d'une fille est l'appui de l'honneur :
Dans l'esprit de la femme une fierté severe
L'empêche de brûler d'une flâme adultere.
Qui conduit les guerriers ? c'est la témérité :
Qui fait fleurir les Arts ? souvent la vanité.
Ainsi du Créateur la sagesse profonde
Se sert de nos défauts pour le bonheur du monde.

On voit ici la peinture des avantages & des douceurs de la société. Mais je ne sçai si l'exacte vérité se trouve dans ce dégoût de la vie, supposé dans les Vieillards.

On s'attend sans murmure à recevoir la mort ?
Après un long voyage, on la voit comme un Port :
On trouve par raison, ou par decrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.

Au moins cela me paroît moins vrai en général que ce qui suit. Il en resulte que tous les hommes, au moins ceux qui joüissent de la liberté, du repos de l'esprit, & de la santé, en quelqu'état qu'ils soient, sont également heureux.

Tant que nous respirons, l'opinion flâteuse,
A charmer nos ennuis toujours ingénieuse,
Dore par ses rayons les nuages charmans,
Qui versent sur nos jours de trompeurs agrémens.
Satisfait de ses goûts, content de sa science,
Chacun a pour soi-même un œil de complaisance
Feuilletant nuit & jour des Volumes poudreux,
Dans un réduit obscur le Sçavant est heureux.
L'ignorant, affranchi d'un travail si pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaisir sensible.
Regardant l'avenir avec tranquillité,
Le riche de son bien fait sa félicité,
Rassuré par les soins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content, malgré son indigence.
Voi l'aveugle danser : se plaint-il que ses yeux
Soient pour jamais fermez à la clarté des Cieux ?

Voi le boiteux qui chante : en est-il moins
tranquille,
Quoiqu'à former des pas son pied soit moins
agile ?
Dans les vapeurs du vin le Mandiant est Roi ;
Et le sot en tout tems vit satisfait de soi.
Le Chimiste, ébloüi de l'or qu'il voit en songe,
Prend pour réalité ce qui n'est qu'un mensonge,
Et même, en déplorant son destin rigoureux
Dans le sein de sa Muse un Poëte est heureux.*

Quand l'homme souffre, il espére voir un jour la fin de sa souffrance. Notre orgüeil, notre aveuglement contribuë à notre bonheur, & si la réfléxion vient à produire en nous quelque dégoût, bien-tôt à ce dégoût succéde un autre penchant, qui nous dédommage. Ce sont des vérités assez communes, que le Poëte a sçû exprimer d'une maniere au-dessus du commun.

* Il y a dans l'Anglois : *Personne ne veut se changer contre son voisin. Les Sçavans s'estiment heureux de rechercher la nature. L'ignorant est heureux de ce qu'il n'en sçait pas davantage. Le Riche s'applaudit de son abondance. Le Pauvre se contente du soin de la providence. L'aveugle danse, & le boiteux chante. L'yvrogne se croit un Héros, & le Lunatique un Roi. Le Chimiste, qui meurt de faim, est souverainement heureux avec ses espérances dorées, & le Poëte l'est avec sa Muse.*

Partout où du bonheur on regrette l'absence ;
Ne voit-on pas voler la facile espérance ?
Du secourable orgüeil les soins compatissans
Manquent-ils de remplir le vuide du bon-sens ;
La subite lueur de la raison sévére
Vient-elle dissiper une aimable chimere,
Vient-elle nous priver d'un plaisir imposteur ?
Un autre au même instant renaît dans notre cœur.

Le tems qui efface les impressions, la haute idée que chacun a de soi-même, & surtout les passions, servent beaucoup à adoucir les peines de cette vie :

Est-il destin si triste ; état si misérable,
Que le secours du tems ne rende supportable ?
Regardez des humains le grand consolateur,
L'orgüeil, leur présenter son secours enchanteur.
Voyez la passion convenable à chaque âge :
Pour regner sur nos cœurs, nous attendre au passage.

Voici enfin la conclusion de cette seconde Epître.

Dans les biens & les maux ; que le Ciel nous dispense,
Réconnois sa bonté, sa juste Providence.
Nos vices, nos défauts, l'orgüeil, la vanité,
Tournent souvent au bien de la société.
Cet amour naturel, qu'on ressent pour soi-même,

N'est il pas un présent de la bonté suprême ?
Par les divers besoins, que l'homme éprouve
en lui,
Il mésure, prévoit, soulage ceux d'autrui.
Adore donc le Ciel, supporte ta foiblesse,
Et jusqu'en ta folie admire sa sagesse.

Dans la troisiéme Epître l'Auteur fait voir que la cause universelle n'agit que pour une fin, mais par différentes Loix : Que l'Univers entier est un systême de société : Que rien n'est fait, ni entierement pour lui-même, ni entierement pour les autres. Il faudroit copier ici un grand nombre de Vers, pour vous faire voir comment tout cela est bien exprimé. Quelles idées sublimes !

Au premier mouvement que reçoit la matiere,
Voi du sein du Cahos éclater la lumiere,
Chaque atôme ébranlé courir pour s'embrasser
S'attirer tour à tour, s'unir, s'entrelacer.

. . . . . .

Sans jamais s'écarter de la Loi qui les presse ;
Pour le bien général chacun d'eux s'intéresse.
Tu vois les Végétaux devenir l'aliment
Des Etres que le Ciel doüa de sentiment :
Mais ceux-ci par leur mort changent-ils de
nature ?
Ils vont aux vegetaux servir de nourriture.
Il n'est rien de durable, & tout être à son
tour

Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.

. . . . . .

L'Homme prête à la Brute un secours salutaire,
Et la Brute à son tour à l'homme est nécessaire.
Tout donne, tout reçoit ici bas du secours;
Et le Foible & le Fort l'un à l'autre ont recours.

Voici un endroit vraiment Poëtique & Philosophique, dont je ne puis me défendre d'orner cette Lettre.

Homme présomptueux, qu'elle erreur te séduit!
Crois-tu que pour toi seul l'Univers soit produit?
Dieu n'a-t'il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amusement, ton bien, ou ta parure,
Pour soulager ta faim, la main qui dans les champs
Engraisse des Agneaux les troupeaux bondissans,
Leur donne comme à toi les besoins de la vie;
Et de gason pour eux embellit la prairie.
Crois-tu que pour toi seul formant de doux concerts,
Le tendre rossignol fait retentir les airs?
Il céde aux doux transports de l'ardeur qui le presse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce superbe coursier qui docile à ta voix,
Marche pompeusement sous un riche harnois
Est sensible aux beautés qu'il tient de la nature,
Et partage avec toi l'orgüeil de sa parure.

Crois-tu que pour toi seul tant de grains différens
Couvrent de leurs trésors la surface des champs?
Les oiseaux avant toi revendiquent leur proye,
Et joüissent des dons que le Ciel leur envoye.
Est-ce encor pour toi seul qu'en la riche saison
Les rayons du Soleil font jaunir la moisson?
Pour prix de ses travaux ta main reconnoissante
En distribuë au bœuf une part abondante:
Mais combien d'animaux rebelles à tes Loix,
Qui dédaignant le joug, habitent dans les bois!
Arbitres de leur sort, sans travail & sans peine,
Il vivent malgré toi des fruits de ton domaine.
La nature, attentive à leurs justes besoins,
Entre tous ses enfans a partagé ses soins.
Un Roi dans les hyvers s'arme de la fourure
Qu'à l'ours contre le froid a donné la nature.
Tandis que pour lui seul, l'homme croit tout formé,
Et que du Créateur il se croit seul aimé,
» Voyez à me servir combien l'Homme s'empresse,
» Dit un vil animal, qu'avec soin l'on engraisse;
» L'Homme est fait pour moi seul. » il ne peut pénétrer,
Que l'homme ne le sert que pour le dévorer.

Ce morceau qui suit, quoiqu'un peu déplacé, n'est pas moins beau.

Aux êtres sans raison le Ciel par indulgence
De leur derniere fin cache la connoissance.
L'Homme sçait, il est vrai, qu'il est né pour mourir;

Mais lorſqu'à ſon eſprit cet Arrêt vient s'of-
frir,
D'un avenir heureux ſon ame poſſédée
Joint un eſpoir flâteur à cette affreuſe idée ;
Un nuage éternel lui dérobant le jour,
Où la mort doit venir l'enlever ſans retour,
Cet objet menaçant eſt d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ſes yeux, il eſt preſque invi-
ſible.
De concert avec nous habile à ſe cacher,
Il approche toujours, ſans paroître approcher.
Miracle, qui du Ciel ſignale la puiſſance !
Sans cette illuſion le ſeul Etre qui penſe,
Sçachant que tous ſes pas le menent à la
mort
Pourroit-il ſans horreur enviſager ſon ſort ?

Suit un paralléle judicieux entre l'inſ-
tinct & la raiſon, & l'Auteur ne fait
point difficulté de donner à pluſieurs
égards la préférence à l'inſtinct.

Envain de la raiſon tu vantes l'excellence ;
Doit-elle ſur l'inſtinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés, quelle comparaiſon ?
Dieu dirige l'inſtinct, & l'homme la raiſon.

Il le prouve par le détail ſuivant.

Sans jamais les tromper, quelle lumiere ſure
Apprend aux animaux à trouver leur pâture,
A choiſir le remede, à laiſſer le poiſon,
A changer de demeure, en changeant de ſai-
ſon ;
A prédire le vent, les frimats & l'orage ;
A reſiſter aux flots, qui battent le rivage ;

A former en commun de solides travaux ;
Pour établir en paix leur séjour dans les eaux ?
Sans regle & sans compas, qui montre à l'araignée
A tracer avec Art une toile alignée ?
MOIVRE * par le secours de divers instrumens
Met-il plus de justesse & d'ordre dans ses plans ?
Qui montre tous les ans à la prudente gruë
A chercher dans l'hyver une terre inconnuë ?
Qui préside au Conseil, où l'on fixe le jour,
Et l'instant du départ, & celui du retour ?

La société étant essentielle à tout ce qui respire, l'amour est sans contredit le plus fort lien de cette société. L'attrait est général : l'homme & tous les animaux aiment. C'est un ordre du Ciel.

Cet ordre unit entr'eux tous les êtres divers
Destinez à peupler cet immense Univers.

Ce qu'on lit ensuite sur l'amour mutuel des peres & des enfans, comparé à cet amour passager & sans retour que les animaux ont pour leurs petits, mériteroit bien d'avoir place ici ; mais le court espace de cette Lettre ne le

* M. de Moivre François d'origine, célébre Mathématicien d'Angleterre.

permet pas : je suis obligé encore d'omettre la peinture de l'homme innocent sortant des mains du Créateur. Le parallele de ce premier état avec celui qui lui a succedé, égale tout ce que les Poëtes ont dit de plus beau sur la difference des âges du monde. Je ne citerai que ces Vers qui regardent son état de corruption.

Il remplit de terreur l'air, la mer, & la terre;
Aux foibles animaux il déclara la guerre.
Tantôt leur meurtrier, & tantôt leur tombeau;
Il se couvrit les yeux d'un coupable bandeau;
Aux cris de la nature il devint insensible,
Le sang n'effraya plus son courage infléxible, &c.

Ici le Poëte fait parler la sage Nature, qui conseille à l'homme d'observer la conduite des differens animaux, & d'apprendre d'eux l'art de garantir sa foiblesse, & de pourvoir à ses besoins. Cette ingénieuse Prosopopée est destinée à faire connoître que tous les animaux ont été les précepteurs de l'homme, chacun dans leur genre : que l'Abeille lui a appris à se loger, la Taupe à labourer la terre, le Ver à ourdir des étoffes, le Nautilus à navi-

ger, le Castor à élever des édifices;
la fourmi & l'abeille à se former un gouvernement ou republicain ou monarchique. La nature dit à l'homme:

Compare leur génie & leur gouvernement;
L'une pour le Public toujours en mouvement
Enrichissant les siens, elle même enrichie,
Possede l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
L'autre quoique soumise aux volontés d'un Roi
N'en est pas moins heureuse & moins libre
chez soi.

En cet endroit le Philosophe se sacrifie au Poëte, & se conforme à l'opinion vulgaire & fausse, touchant les provisions que la fourmi amasse durant l'Eté, & il suit aussi le préjugé commun qui suppose un Roi parmi les abeilles. Vous sçavez que ce prétendu Roi, n'est que la femelle de la ruche: on a même apperçû plusieurs femelles dans une société d'abeilles. Ainsi ces Rois comme le remarque le Traducteur, ne sont que des Reines. Quoiqu'il en soit, l'Auteur montre avec beaucoup d'agrément, comment la raison instruite par l'instinct a inventé les Arts; comment s'est formé le commerce qui unit les Nations: l'origine des sociétés politiques; comment l'amour est le pere de la vraye Religion & du

bon gouvernement, & la crainte au contraire eſt la mere de la ſuperſtition & de la tyrannie. Je trouve ſur la fin de cette Epître une moralité bien exprimée, au ſujet du beſoin que nous avons des Loix.

Ainſi la raiſon veut que, pour ma ſureté,
Je ſouffre que la Loi gêne ma liberté.
L'interêt eſt égal! Alors chacun conſpire
A garder de concert ce que chacun déſire.
Par leur propre avantage à la vertu forcés,
Les Rois même, les Rois, furent intéreſſez
A regner par douceur, & non par violence,
A régler les déſirs de l'avide puiſſance;
Et l'amour propre fit un habile trafic
Du bien particulier avec le bien public.

La quatriéme Epître débute par cette apoſtrophe adreſſée au bonheur.

O bonheur! le mobile & la fin de tout être,
Sous quel nom aux Humains te ferai-je connoître?
Tranquillité, douceur, plaiſir, contentement,
Charmant je ne ſçai quoi, qu'un ſecret ſentiment,
Qu'un ſoupir éternel inceſſamment appelle,
Toi dont l'eſpoir flatteur dans leur courſe mortelle
Endurcit les humains contre les coups du ſort,
Qui leur fais, ſans pâlir, enviſager la mort;
Objet fixe & changeant, dont les fous & ſages
Se forment tour à tour de confuſes images;
Qui toujours près de nous, trompes notre déſir,

Et fuis dans le moment où l'on croit te saisir ;
Plante, qui dans les Cieux a pris ton origine,
Si portée ici bas par une main divine,
Tu juges des mortels dignes de t'élever,
Dis nous sous quel climat, ils peuvent te trouver.
Est-ce aux trompeurs rayons d'une Cour opulente,
Qu'on voit s'épanoüir ta beauté ravissante ?
Sors-tu des lieux profonds, qui dérobent aux yeux
De l'or, du diamant, les trésors précieux ?
Peut-on dans les transports d'une sçavante yvresse,
Te trouver sur les bords qu'arrose le Permesse ; &c.

Cette quatriéme Partie du Poëme renferme à mon gré moins de beautés que les trois précédentes. Les moralités y sont plus communes, plus vagues, plus séches, plus isolées. Les éloges, que l'Auteur donne à quelques grands hommes, m'ont paru assez mal amenés. Je n'y trouve qu'avec peine le sommaire philosophique, que le Traducteur a mis à la tête, & il me semble que l'Auteur ne dit guere ce qu'on lui fait promettre de dire. En général s'il y a dans ce Poëme quelques Vers prosaïques & un peu languissans, vous ferez attention que c'est un Poëme didactique & moral, & vous conviendrés au moins que je vous ai mis ici sous les yeux plusieurs morceaux excellens & vraiment Poëtiques.

M. l'Abbé du Resnel, a joint à ces quatre Epîtres la Traduction en Vers d'un Poëme sur la Critique, du même M. Pope. Il avoit déja publié cet Ouvrage en 1730, avec une Préface, dont nous vous avons autrefois rendu compte dans le *Nouvelliste du Parnasse* Tome I. p. 33. Le Traducteur a réuni ces deux Ouvrages sous ce titre: *Les Principes de la Morale & du Goût.* Je suis faché qu'il n'ait pas jugé à propos de profiter des remarques que nous fîmes alors sur quelques endroits de sa Préface. Je ne dirai rien de la fidélité de ces Traductions, ne les ayant point comparées aux Originaux. Quelque chose que dise M. Pope, je soupçonne que son Traducteur l'a souvent embelli. Plus de conformité l'auroit peut être moins servi, au moins à en juger par la Traduction en Prose, qui a paru il y a quelque tems, & qui a eu du succès. C'est ainsi que le D. *Swift* se plaignit autrefois à moi-même, dans une Lettre qu'il m'écrivit, des changemens que j'avois crû devoir faire dans ma Traduction de son *Gulliver.* Cependant ce Livre ayant été depuis traduit litteralement en François par un Ecrivain de Hollande, n'a pû être lû de qui que ce soit.

Je suis, &c.

Ce 8 Juin 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXV.

J'Ai achevé de lire, Monsieur, les deux derniers Volumes des Lettres de Madame de Sévigné, à Madame de Grignan sa fille, imprimés * depuis peu par les soins d'une personne éclairée. C'est toujours le même stile, le même esprit, la même vivacité. Quelle légereté de pinceau ! Quelles teintes ! Quelles nuances dans le tissu des idées ! Cette Dame donne tant de vie à ses peintures, qu'on voit tout ce qu'elle peint. Ce sont des tableaux de l'*Albane.* Lettres de Madame de Sévigné Tomes V. & VI.

L'Esprit avec plaisir reconnoît la nature.

* Chez Rollin fils, 1737. en 2. tomes *in*-12. On trouve les quatre premiers Volumes chez le même Libraire.

Elle y eſt toujours parée de ſes charmes, & de cette ſimplicité naive, mille fois plus piquante que le fard dégoutant de nos modernes. Que les penſées de Madame de S. font haïr cette ſombre métaphyſique du cœur humain, & ces idées diſtilées qui donnent même au vrai l'air du faux ! Il me ſemble que dans aucun autre Livre de cette eſpéce on ne trouve ni le même atticiſme ni la même urbanité. Les plaiſanteries de ſociété, qui hors de leur ſphére ont coutume d'être ſenties foiblement, ne laiſſent pas de piquer encore dans les Lettres dont il s'agit, malgré l'éloignement des tems. Combien de tours neufs & ingénieux qu'on chercheroit inutilement ailleurs! La lecture des Poëtes Italiens & François, & de nos excellens Proſateurs, a fourni une partie des images. Si le plus heureux génie n'eſt cultivé par la lecture des bons Livres, il devient ordinairement ſtérile, ou plagiaire de lui-même. Il n'eſt pas donné à un ſeul homme de tout voir & de tout ſentir. Aux ſenſations les plus vives & les plus agréables Me. de S. joint un jugement exquis, qui s'étend également aux Ouvrages d'eſprit & aux événemens de la vie. Enfin ſes idées ſur la Religion témoi-

gnent autant la justesse de son esprit, que la droiture de son cœur. Je mets à part quelques préjugés excusables dans une femme, qui avoit plus d'esprit que de lumieres sur certaines questions.

Le sujet de ces dernieres Lettres est le même en général que celui des premieres ; les nouvelles du tems, des détails de famille, des jugemens sur les Livres nouveaux, des Refléxions Chrétiennes & Philosophiques, & sur tout l'effusion de cette singuliere tendresse qu'elle avoit pour Madame de Grignan sa fille : mais le sentiment en est si varié, qu'on s'apperçoit à peine de cette espece d'uniformité. Je vous renvoye à la Lettre que je vous écrivis à ce sujet il y a deux ans. *

Madame de S. n'a jamais varié sur l'idée qu'elle avoit de Maimbourg: » Je lis l'*Arianisme*, dit-elle, je n'en » aime ni l'Auteur ni le stile ; mais » l'Histoire est admirable ; c'est celle » de tout l'Univers ; elle tient à tout, » elle a des ressorts qui font agir tou» tes les puissances. L'esprit d'Arius » est une chose surprenante, & de voir

* Voyez la Lettre IV. du tom. I. des Observations.

» cette héréſie s'étendre partout le
» monde. Je m'occupe (dit-elle dans
» une autre Lettre) à courir l'*Aria-
» niſme*; c'eſt une Hiſtoire étonnante;
» le ſtile & l'Auteur ſeulement m'en
» déplaiſent beaucoup. On hait l'Au-
» teur, continuë-t'elle; ſon ſtile n'eſt
» point agréable; il veut toujours pin-
» cer quelqu'un, ... mais au tra-
» vers de ces ſottiſes, ces endroits de
» l'Hiſtoire ſont ſi parfaitement beaux,
» ce Concile de Nicée ſi admirable;
» qu'on le lit avec plaiſir. »

Elle critique auſſi le P. Mallebranche, dont elle ne goûtoit pas quelques opinions; mais on voit bien qu'elle ne haiſſoit pas l'Auteur. Ce grand Métaphyſicien ſi oppoſé, comme vous ſçavez, à la Doctrine des Thomiſtes, prétend que Dieu nous donne une impulſion à l'aimer, que nous arrêtons & détournons, *ſans aucun acte de notre volonté*, ce qui eſt abſurde. » Pour vo-
» tre P. Mallebranche, dit-elle, je ne
» l'entends que trop ſur cette belle im-
» pulſion, j'aimerois mieux me taire
» que de parler ainſi; on voit claire-
» ment qu'il ne dit point ce qu'il pen-
» ſe, & qu'il ne penſe point ce qu'il
» dit; pardonnez le jeu de paroles;
» mais c'eſt tellement cela que j'ai

» voulu dire, que je ne l'ai pû éviter. »
On voit par certaines objections exposées dans d'autres endroits, que Me. de S. ne se piquoit pas d'entendre Mallebranche sur l'article de la liberté: eh qui a jamais pû l'entendre! Tous les éclaircissemens qu'il a donnés sur ce sujet dans le quatriéme Tome de sa *Recherche de la Vérité*, prouvent qu'il ne s'entendoit pas lui-même. Me. de S. n'approuvoit pas non plus cette autre opinion du même Auteur : *Tout ce qui se fait dans la nature, c'est par l'amour de l'ordre.* Voici le raisonnement de cette Dame. » La Providence veut l'ordre.
» Si l'ordre n'est autre chose que la
» volonté de Dieu, toutes les persé-
» cutions que je vois contre S. Atha-
» nase & les Orthodoxes, la prospé-
» rité des Tyrans, tout cela est con-
» tre l'ordre, & par conséquent con-
» tre la volonté de Dieu. Mais n'en
» déplaise à votre P. Mallebranche,
» ne feroit-il pas aussi bien de s'en te-
» nir à ce que dit S. Augustin, que
» Dieu permet toutes ces choses par-
» ce qu'il en tire sa gloire par des
» voyes qui nous sont inconnuës. Il
» ne connoît de régle ni d'ordre que la
» volonté de Dieu; & si nous ne sui-
» vons cette doctrine, nous aurons le

» déplaiſir de voir que rien dans le » monde n'étant quaſi dans l'ordre, » tout s'y paſſera contre la volonté de » celui qui l'a fait ; cela me paroît » bien cruel. » Madame de S. paroît en cet endroit donner un tour ſingulier à la Doctrine de Mallebranche. Les raiſonnemens qu'elle fait ailleurs ſur cet article ſont auſſi peu ſérieux, que ceux de ce Philoſophe ſont abſtraits & chimériques. Mais il n'eſt pas étonnant, qu'une femme prenne le change ſur des idées ſi élevées & ſi ſubtiles. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſe repréſenter, quoiqu'en badinant, le vertueux & pieux Mallebranche, comme un homme qui trahiſſoit ſes vrais ſentimens. Un pareil ſoupçon peut-il tomber ſur un Philoſophe, qui joignoit à la plus aimable ſimplicité, une morale ſévére & éclairée ;

Il y a trop d'enthouſiaſme dans la maniere dont Madame de S. parle de la Tragédie d'*Eſther* par Racine. » Le » Roi & toute la Cour ſont charmés » de cette Piéce. Madame de Miramion & huit Jéſuites dont le P. » Gaillard étoit, ont honoré de leur » préſence la derniere repréſentation ; » enfin c'eſt un chef-d'œuvre de Ra» cine ; ſi j'étois dévote j'aſpirerois à

» la voir . . . . Racine s'est surpassé ;
» il aime Dieu comme il aimoit ses
» maîtresses ; il est pour les choses sain-
» tes comme il étoit pour les profa-
» nes ; la Sainte Ecriture est suivie
» exactement dans cette Piéce ; tout est
» beau, tout est grand, tout est traité
» avec dignité. » Elle n'avoit pas encore vû la Piéce lorsquelle tenoit ce langage ; l'admiration redoubla, après avoir assisté à une représentation. » Je
» ne puis vous dire l'excès de l'agré-
» ment de cette Piéce ; c'est une cho-
» se qui n'est pas aisée à représenter &
» qui ne sera jamais imitée : c'est un
» rapport de la musique, des Vers,
» des chants, des personnes, si parfait &
» si complet, qu'on n'y souhaite rien ;
» les filles, qui font des Rois & des
» personnages, sont faites exprès : on
» est attentif & on n'a point d'autre pei-
» ne que celle de voir finir une si ai-
» mable Piéce ; tout y est simple, tout
» y est innocent, tout y est sublime &
» touchant ; cette fidélité de l'Histoire
» Sainte donne du respect ; tous les
» chants convenables aux paroles qui
» sont tirées des Pseaumes ou de la
» *Sagesse*, & mis dans le sujet, sont
» d'une beauté qu'on ne soutient pas
» sans larmes, la mésure de l'approba-

» tion qu'on donne à cette Piéce, c'eſt » celle du goût & de l'attention. » Elle inſinuë ailleurs qu'il eſt preſqu'impoſſible à Racine de trouver un ſujet auſſi beau. Vous ſçavez pourtant que cette Piéce a été entierement effacée par l'*Athalie*. Cependant cette admiration (pour me ſervir des termes de Madame de S.) n'eſt point fille de l'ignorance ; la Piéce eſt écrite avec beaucoup d'élégance ; & quoique les grandes paſſions, qui ſont l'ame de la Tragédie, n'y regnent point, il y a pourtant des ſituations touchantes. Ajoutez à cela un Spectacle preſque nouveau, c'eſt-à-dire, une Tragédie ornée de chœurs, qui chantoient de beaux endroits de l'Ecriture, convenables au ſujet & repréſentés par de jeunes Demoiſelles applaudies par un grand Roi & par ſes Courtiſans. Il étoit bien difficile que Madame de S. ne ſentît pas l'effet d'une illuſion ſi ébloüiſſante. Les perſonnes initiées dans certains myſteres de la cour de Loüis XIV. ne manqueront pas de remarquer le fait ſuivant. » On continuera à repréſenter *Eſther*. Madame de Caylus, qui » en étoit la Chammelay, ne joüe » plus ; elle faiſoit trop bien, elle » étoit trop touchante ; on ne veut que

» la ſimplicité toute pure de ces petites » ames innocentes. »

Depuis quelques années, on a diſputé ſur le bien & ſur le mal que peuvent produire les Romans. Vous vous ſouvenez du zéle avec lequel le P. Porée a taché de les décrier. Madame de Grignan, qui avoit l'eſprit Philoſophe ne pouvoit les ſouffrir : mais elle n'avoit pas moins d'averſion pour l'Hiſtoire. Madame de S. aimoit ces deux ſortes d'Ouvrages, » Les Romans, » dit-elle, ſont dans la grande régle, » en comparaiſon de ce fou de Livre. » Je ne veux rien dire ſur les goûts de » Pauline, je les ai eus avec tant » d'autres qui valent mieux que moi, » que je n'ai qu'à me taire ; il y a des » exemples des bons & des mauvais » effets de ces ſortes de lectures ; vous » ne les aimez pas, vous avez fort bien » réuſſi : je les aimois, je n'ai pas trop » mal couru ma carriere ; tout eſt ſain » aux ſains, comme vous dites. Pour » moi qui voulois m'appuïer dans mon » goût, je trouvois qu'un jeune homme » devenoit généreux & brave en voyant » mes Héros, & qu'une fille devenoit » honnête & ſage en liſant Cléopatre ; » quelquefois il y en a qui prennent » un peu les choſes de travers ; mais

» ces personnes ne feroient peut être
» gueres mieux, quand elles ne sçau-
» roient pas lire ; quand on a l'esprit
» bien fait, on n'est pas aisée à gâter.
» Madame de la Fayette en est encore
» un exemple, cependant il est très-
» assuré, très-vrai, très-certain, que
» M. Nicole vaut mieux ; vous en
» êtes charmée, c'est son éloge. » Il faut donc regarder les Romans comme certains mêts qui ne conviennent pas à toutes sortes de temperamens. Racine lisoit avec soin les Romans de la Calprenede ; il n'en a pris ni le stile guindé, ni les fausses peintures du cœur humain ; mais il lui a volé des situations, & divers traits de génie. C'est un fait connu des personnes qui ont lû avec attention ces Romans, & les Tragédies de Racine.

On voit la même justesse d'esprit dans les instructions que l'Auteur donne sur les lectures propres à une jeune Demoiselle. » Pour Pauline, cette
» dévoreuse de Livres, j'aime mieux
» qu'elle en avale de mauvais, que de
» ne point aimer à lire ; les Romans ;
» les Comédies, les *Voitures*, les *Sa-*
» *rasins*, tout cela est bien tôt épuisé
» A-t'elle tâté de Lucien ? Est-elle à portée des *petites Lettres* ? Après il faut

» l'Histoire : si on a besoin de lui pincer le nés pour lui faire avaler, je » la plains. Pour les beaux Livres de » dévotion, si elle ne les aime pas, » tant pis pour elle ; car nous ne sça-» vons que trop, que *même sans dévo-» tion on les trouve charmans*. A l'égard » de la morale, comme elle n'en fe-» roit pas un si bon usage que vous, » je ne voudrois point du tout qu'elle » mît son petit nés, ni dans *Montai-» gne*, ni dans *Charron*, ni dans les au-» tres de cette sorte ; il est bien matin » pour elle ; la vraie morale de son » âge, c'est celle qu'on apprend dans » les bonnes conversations, dans les fa-» bles, dans les Histoires, par les » exemples. »

Je ne puis m'empêcher de rappeller ici les refléxions qu'elle fait sur quelques endroits d'une Lettre de Madame de la Fayette, qui lui parloit ainsi : *Vous êtes vieille, les Rochers* * *sont pleins de bois, les catarres & les fluxions vous accableront, vous vous ennuyerez, votre esprit deviendra triste & baissera.* » Vous » avez donc été frappée du mot de » Madame de la Fayette, mêlé avec

* Terre de Madame de S. en Bretagne, près de Vitré.

» tant d'amitié ; quoique je ne me laisse pas oublier cette vérité, j'avouë » que j'en suis toute étonnée ; car je » ne me sens aucune décadençe encore » qui m'en fasse souvenir : cependant » je fais souvent des refléxions & des » supputations, & je trouve les conditions de la vie assez dures ; il me » semble que j'ai été traînée, malgré » moi, à ce point fatal, où il faut souffrir la vieillesse ; je la vois, m'y voilà ; & je voudrois bien au moins » ménager de ne point avancer dans » ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des » *désiguremens* qui sont près de m'outrager ; & j'entends une voix qui dit : » il faut marcher malgré vous ; ou » bien si vous ne voulez pas, il faut » mourir, qui est une autre extrémité » où la nature répugne : Voila pourtant le sort de tout ce qui avance un » peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, & à cette Loi universelle où nous sommes condamnez, » remet la raison à sa place & fait prendre patience. «

M. de S. raconte quelquefois des faits extrêmement curieux. Ce qu'elle dit au sujet de la promotion des Chevaliers de l'Ordre, est bien remarqua-

ble. » Vous ai-je dit que le Roi a ôté » la Communion de la Cérémonie ? » Il y a long-tems que je le souhai- » tois ; je mets quasi la beauté de cet- » te action, avec celle d'empêcher les » duels. Voyez en effet ce que ç'eût été » de mêler cette sainte action avec les » rires immodérés qu'excita la chemi- » se de M. d'Hocquincourt. Plusieurs » pourtant firent leurs dévotions, mais » sans ostentation, & sans y être for- » cés. Je lui sçais encore bon gré de nous avoir conservé la Lettre que M. de Montausier écrivit à M. le Dauphin après la prise de Philisbourg. Quelle est bien digne d'un Gouverneur instruit de ce qui fait la vraie gloire des Princes ! *Monseigneur, je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg ; vous aviez une bonne armée, des Bombes, du Canon & Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave ; c'est une vertu héréditaire dans votre maison ; mais je me réjoüis avec vous, de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, & faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà surquoi je vous fais compliment.* Il n'y a pas moins de grandeur dans le discours qu'il tint à M. le Dauphin, en quittant les fonctions de Gouverneur : *Monseigneur, si vous êtes*

honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrés & je m'en consolerai.

L'Editeur a eu soin de faire mettre à la tête du cinquiéme Volume, le portrait de Madame de Grignan, qui me paroît bien gravé. C'est une physionomie aimable, & bien spirituelle. Il nous apprend que les Lettres de cette Dame sont absolument perduës, & que l'Auteur du *Suplement* au Dictionnaire de Moréri a annoncé sans aucun fondement l'impression prochaine de ces Lettres. Mais, comme dit l'Editeur, celles de Madame de S. nous offrent de quoi nous en consoler. Il me semble qu'un esprit aussi sérieux que Me. de Grignan, qui n'aimoit ni les Romans ni les Poëtes, ni l'Histoire, devoit écrire d'une maniere peu riante. C'étoit une Cartesienne décidée, livrée aux lectures les plus abstraites. Madame sa mere assure pourtant qu'elle écrivoit divinement, & qu'il y avoit de la gayeté dans son stile. Cela peut être vrai dans un certain sens, c'est-à-dire, relativement au caractere serieux de sa fille.

Achille dans l'Ile de Scyros. Il me semble qu'on n'est point d'accord sur la maniere dont il faut consi-

truire les *Opera*, & que ce genre d'Ouvrage n'est pas encore défini. D'un côté, nos Poëtes Lyriques bravent les régles de la vrai-semblance, & se livrent à un désordre dramatique, qui a pour objet l'amour, la fureur, la colere, la jalousie, le désespoir, en un mot le jeu de toutes les passions: mais tout est ordinairement marqué au coin du Roman. Les caracteres ne sont point décidés; nul intérêt en gros; & le dialogue ne roule ordinairement que sur des suppositions chimériques. Il ne faut pas chercher les beautés qui résultent de l'ensemble: tout est décousu; & le seul dessein bien connu est celui qu'a eu le Poëte, d'épuiser les lieux communs de la galanterie. On trouve pourtant quelquefois dans nos Opera des morceaux tournés avec bien de l'esprit. Au contraire les Italiens dans leurs Opera, fort imparfaits d'ailleurs, ne perdent point de vûë le sujet principal; l'intérêt est aussi bien marqué, que les caractéres; les passions joüent leur rôle naturel; leurs *arietes* qui sont rarement des Madrigaux, tiennent à la Piéce. Ils regardent la vrai-semblance comme nécessaire dans toute Piéce Théatrale. On ne voit point chez eux le fleuve Scamandre en perruque, &

avec des bas rouges. Mais sous prétexte de copier fidélement la nature, ils entrent dans des détails, que nous ne trouvons ni assez nobles, ni assez intéressans. Dans leurs Tragédies en Musique, entraînés par leur goût pour les farces il ne rejettent pas les traits comiques. Voila l'idée que je me suis faite des *Opéra* Italiens : & on en peut surtout juger ainsi par la Traduction Françoise de l'*Opéra d'Achille dans l'île de Scyros* de M. l'Abbé *Metastasio* Poëte de l'Empereur * représenté à Vienne, à l'occasion du mariage de l'Archiduchesse avec le Duc de Lorraine.

Le sujet de cet Opéra, traduit depuis peu en François par M. l'Abbé D. F. mon Collégue, est si connu, qu'il est inutile de l'indiquer. Il suffit d'observer qu'Achille est déguisé en fille sous le nom de Pyrrha; qu'il est amoureux de Deidamie fille du Roi Lycoméde; qu'il a pour rival Théagene, Prince de Calcide, & qu'il épouse sa maîtresse avant que de partir pour la guerre de Troye. Il y a dans cette Piéce, un intérêt réel, dont la gradation est sensible dans chaque Scéne; le Traducteur a bien démêlé dans la Pré-

*Chez Chaubert. 1737 *in*-8.

face les beautés & les défauts de cet Ouvrage d'esprit. Il avoüe d'abord que les personnages entrent & sortent quelquefois sans raison, & que les Scénes ne sont pas assez liées. Les Rôles de Lycomède & de Théagene ne lui paroissent ni assès nobles, ni assès vifs. » Le Prince de Calcide est un amant » glacé, qui céde trop aisément à son » Rival la Princesse Deidamie. Le Roi » de Scyros ne reçoit Ulysse Ambassa- » deur des Grecs, que pour lui pro- » poser un souper, & c'est à table qu'il » s'entrétient du sujet de son Ambassa- » de. La découverte d'Achille caché » dans son Palais, & qui depuis si « long-tems a vêcu familiérement » avec sa fille, ne l'étonne, ni ne l'é- » meut. En revanche, je ne crois pas » qu'on puisse rien désirer dans les ca- » ractéres d'Achille, de Deidamie, & » d'Ulysse. Achille, travésti en fille » d'honneur de la princesse de Deida- » mie, est toujours le colérique Achil- » le, *iracundus Achilles*; il est né pour » la guerre; il aime la gloire, & il est » éperdument amoureux. Ces deux » passions combattent sans cesse dans » son cœur. Les efforts qu'il fait pour » dompter tour à tour l'une & l'autre, » forment seuls un spectacle vif & in-

téreſſant. La Princeſſe de Scyros qui » l'adore, ne perd pas un moment de » vûë l'intérêt de ſon amour. Ulyſſe » eſt chargé de découvrir & d'enlever » Achille. Quelle prudence, quelle » habileté dans toutes ſes démarches ! » Deidamie abandonnée par Achille » nous retrace les fureurs de la Reine » de Carthage trahie par le Héros » Troyen : On ſe rappelle la Didon de » Virgile. C'eſt auſſi ce qui contribuë » principalement à la beauté du III. » Acte. »

Le Traducteur a crû avec raiſon que cet Opéra ingénieux repréſenté à l'occaſion d'un évenement célébre, & compoſé par un illuſtre Auteur, exciteroit la curioſité du Public, & donneroit envie à nos Poëtes de profiter du goût & du génie de nos voiſins, pour mettre déſormais ſur notre Théatre Lyrique *plus de vérité, plus d'action, plus de mœurs.* » Ne peut-on faire » des Opéra, dit-il, qu'en l'honneur » de l'amour, & que pour perſuader » d'aimer ? Quinaut ſera-t'il notre uni» que modele ? A-t'il trouvé les ſeu» les ſources du beau en ce genre ? Il » me ſemble que nos Auteurs de» vroient s'efforcer de conſtruire des » Tragédies Lyriques, qu'on pût lire. »

Rien n'eſt plus judicieuſement penſé. M. l'Abbé D. F. a traduit cet Opéra en Proſe Françoiſe. Dans le deſſein de traduire fidélement, il n'étoit pas poſſible de traduire en Vers ; les raiſons qu'il inſinuë, ſont ſans replique. » Peut-on, dit-il, exprimer fidélement » en Vers les penſées d'un autre, » quand la contrainte de la méſure & » de la rime, permet à peine d'exprimer » ſes propres penſées L'original eſt » en Vers libres ; c'eſt-à-dire, non ri- » més ; & il me ſemble qu'une Proſe » élégante & bien coupée répond aſ- » ſés au caractére & au goût de cette » ſorte de Vers. Il y a trop de façon & » d'apprêt dans les nôtres. » Je n'approuve pas ce qu'il ajoute enſuite. » Il » ne ſeroit pas même impoſſible de » prouver que la méſure & la rime » ſont preſque inutiles pour le chant. » La Muſique Latine, n'eſt-elle pas la » plus ſçavante & la plus mélodieuſe ? » Les paroles de tous les motets ſont » en Proſe. » Le parallelle de la Proſe Françoiſe avec la Latine, n'eſt pas juſte : Dans le Latin, il y a une proſodie abſolument differente de la nôtre ; les longues & les bréves aident beaucoup au chant, au lieu que je crois

impoſſible de mettre en chant, un morceau de Proſe Françoiſe, quelque harmonieuſe qu'elle fût.

M. l'Abbé D. F. a fait imprimer l'original Italien à la fin de ſa Traduction Françoiſe, en faveur de ceux qui voudront comparer l'un à l'autre. Il y a dans la Traduction des endroits plus heureuſement exprimés que dans l'original, par rapport au tour de la penſée, & à la vivacité de l'expreſſion. » Au reſte, dit-il ſenſément, comme » ce Drame Lyrique n'a rien qui ſoit » capable d'amollir le cœur, d'échauf- » fer les paſſions, ni de nuire aux » mœurs, j'ai crû que la morale & la » bienſéance ne ſeroient point bleſſées » par la Traduction d'un Ouvrage de » cette nature. »

M. l'Abbé Metaſtaſio eſt un fort beau génie, & un Poëte nourri d'un bon lait. Il eſt éleve du fameux Gravina, & ceux qui le connoiſſent m'ont aſſuré, qu'il avoit ajouté à la juſteſſe & à l'érudition de ſon Maître, un eſprit délicat, & une douceur de caractere, que celui-ci n'avoit pas. Décoré du titre de *Poëte de l'Empereur*, il fait ſon ſéjour à Vienne, où il joüit d'une penſion de Sa Majeſté Impériale.

On trouve dans les *Memoires de M. de la Colonie Maréchal de Camp des Armées de l'Electeur de Baviere*, qui ont paru cet année, * les principaux évenemens de la guerre depuis le siége de Namur en 1692, jusqu'à la Bataille de Bellegrade en 1717; les motifs qui engagerent l'Electeur de Baviere à prendre le parti de la France contre l'Empereur en 1701, & la Description circonstanciée de plusieurs Batailles & Siéges en Allemagne, en Flandre, & en Espagne, avec les Avantures & combats particuliers de l'Auteur. M. de la Colonie est un Officier d'un merite distingué, qui doit sa fortune à sa valeur & à sa capacité. C'est un des hommes de l'Europe qui s'est trouvé à plus de Batailles, & qui a soutenu plus de combats particuliers: cependant il n'a presque jamais été blessé. La premiere culture de ses talens fut le fruit de ce noble & utile établissement de M. de Louvois, sous le nom de *Compagnies de Cadets*, qui ont fourni dans les guerres du feu Roi la tête de presque tous les vieux Corps d'Infanterie, & qui par l'effet de l'éducation, qu'ils avoient reçuë dans ces Academies Militaires

Mémoires de M. de la Colonie.

* A Bruxelles 1737. 2. *vol. in*-12.

ont toujours maintenu avec ſuccès la Diſcipline dans les troupes qu'ils ont commandées. On a remarqué en 1714 que preſque tous les Lieutenans-Colonels, & les Etats-Majors, étoient ſortis de cette Ecole.

Qu'il me ſoit permis d'ajouter que c'eſt ainſi que le feu Marquis de Dangeau plein de zele pour l'honneur de la Nobleſſe, employoit autrefois une partie des revenus de ſa Grande-Maîtriſe de l'Ordre de S. Lazare, à faire élever pour le mêtier des Armes un grand nombre de jeunes gens d'ancienne & illuſtre Maiſon, dont la fortune ne répondoit point à la naiſſance. Le Marquis fourniſſoit genereuſement à tous lesfrais de l'éducation, & rien n'étoit épargné. L'Abbé ſon frere ſecondant les vûës du Marquis, donnoit ſesſoins à la culture de l'eſprit de cette jeune Nobleſſe; & Madame de Dangeau s'y intéreſſoit auſſi, en veillant aux choſes qui regardoient la conſcience. Que de dignes ſujets cette excellente Ecole a produits! M. le Marquis de Chabannes Marêchal de Camp, Major des Gardes-Françoiſes: M. le Marquis de l'Hopital Vitri Brigadier, Colonel d'un Regiment de Dragons de ſon nom: M. le Chevalier d'Aidie chef de Brigade des Gardes

du Corps : Le Comte de Montmorenci, Maréchal de Camp : M. le Chevalier de Conflans, Capitaine de Vaisseau : M. le Comte d'Ailli, Lieutenant Colonel du Regiment Roïal Roussillon : M. le Marquis de Crequi Officier Général dans les Armées du Roi d'Espagne : M. de Rochechouart, ancien Officier du Regiment de la Reine, &c. Tels sont les illustres éleves de M. de Dangeau, dont les vûës ont été dans un sens aussi avantageuses à l'Etat, que celles de M. de Louvois, dans l'établissement des Compagnies de Cadets. La Noblesse, & à plus forte raison la haute Noblesse, est le solide appui du Thrône & de l'Etat.

Les Mémoires de M. de la Colonie se font lire avec plaisir de tout le monde, & surtout des Gens de Guerre. Il n'a jamais servi en Espagne ; aussi tout ce qu'il raconte de la guerre de ce païs-là est-il peu exact. Il dit par exemple que les Anglois assiégerent Gibraltar durant deux mois & demi ; ce qui est faux. Ce fut la dévotion des femmes des Officiers & des Bourgeois, qui fut cause de la reddition de cette place. La Fête d'un Saint les ayant presque toutes attirées hors de la Ville, un détachement d'Anglois les envelopa & les prit ; Gibraltar fut la rançon de ces femmes que les Anglois assurerent avoir respectées. On soupçonna aussi l'effet des Guinées. J'ai appris cette circonstance d'un Officier, homme de mérite, qui étoit alors en Espagne.

L'Auteur rapporte ordinairement dans un détail ciconstancié toutes les affaires géné-

rales & particulieres où il s'est trouvé. On y remarque néanmoins de tems en tems quelques jactances, sans lesquelles on gouteroit peut être davantage & l'Auteur & son Livre La Relation de la Campagne de Hongrie, du Siége & de la Bataille de Bellegrade, efface tout ce qui a été jusqu'ici publié sur ce sujet. M. de la C. à la tête des Bavarois s'y distingua extrêmement, & ce qu'il dit sur cet Article à son avantage, est conforme aux nouvelles publiques de ce temslà, & à ce qu'on lit dans l'Histoire des *Batailles du Prince Eugene*. On auroit souhaité que dans son Ouvrage il eût donné la Carte de la Bataille & du Siége de Bellegrade. Dans l'Article des Batailles de Ramillies & de Malplaquet l'Auteur ne parle pas avantageusement des Régimens des Gardes, & du Roi. Ce qui paroîtra moins étonnant, si l'on fait attention qu'alors ces Régimens nombreux n'avoient pas assez d'Officiers. Car on sçait assez que ce sont, à proprement parler, les Officiers subalternes qui gagnent les Batailles; tout dépend de leur courage & de leur fermeté. Aussi dans cette derniere guerre, ces deux illustres corps, composés de très-braves Officiers, se sont-ils fait beaucoup d'honneur, l'un en Italie, & l'autre en Allemagne au Siége de Philisbourg.

M. de la C. à la fin de ses Mémoires, donne un détail de l'état de sa Famille; il est un peu surprenant qu'un Guerrier si distingué ait donné à la Robe son fils unique, aujourd'hui Conseiller au Parlement de Bordeaux.

Vente des Livres de feu M. Gacon.

La vente des Livres de feu M. Gacon, célébre Avocat au Parlement de Paris, se doit faire le 19 de ce mois, *sub hastâ*, depuis 2. heures après midi jusqu'au soir, en l'Hôtel de Cluny rüe des Mathurins. Le Catalogue de ces Livres se distribuë chez Barois fils, Quai des Augustins.

Je suis &c. *Ce 15 Juin 1737.*

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXVI.

M. Astruc vient de publier, Monsieur, une seconde Lettre qui jointe à la premiere, forme la réponse au second Mémoire des Chirurgiens. Il y propose six argumens, pour prouver que le traitement des Maladies Vénériennes appartient aux Médecins, c'est-à dire, qu'il est nécessaire que les Médecins président à ce traitement & qu'ils le dirigent. Seconde Lettre de M. Astruc.

I^e. Preuve : La Médecine n'a point de bornes ; elle a pour objet toutes les maladies du corps humain, les *exterieures* comme les intérieures. Le Médecin, dit-il, est l'*Architecte* qui repare une maison, & conduit tous les *Ouvriers* qui y doivent travailler. Voilà une grande supériorité, dont il n'est pas à

eſpérer que les Chirurgiens veuillent convenir. Ils ne ſe croiront jamais des Maſſons, des Charpentiers, des Couvreurs, des Manœuvres, &c. Ils aimeront mieux être des Statuaires, des Peintres, des Sculpteurs, dont le miniſtére n'eſt aucunement ſoumis à l'Architecte. Ils nieront conſtamment que les maux *externes* puiſſent être l'objet des Médecins, qui, ſelon eux, n'ont ſur ces maux que peu d'expérience, & dont les avis dictés par la ſpéculation, ne pourroit que les troubler dans leurs périlleuſes opérations. Le Médecin leur paroîtra un *Architecte* ambitieux, qui ſous prétexte que tout ce qui concerne le logement des hommes, eſt l'objet de ſon Art, veut étendre ſon empire ſur tout ce qui y a rapport, ſur les Avenuës, ſur les Cours, ſur les Jardins, &c. Ou plûtôt ils prétendront être plus Architectes que les Médecins mêmes, parce que leur Ouvrage eſt viſible, & qu'ils *reparent* réellement les édifices, tandis que les Médecins ſe bornent aſſez ſouvent à tracer de nouveaux plans à la mode. Enfin ils ne croiront pas que M. Aſtruc, par ſon premier Argument, ait renverſé la ſeconde Propoſition du ſecond Mémoire, qui a frappé tous les eſprits.

La 2e. preuve pourra les embarasser davantage. M. A. la tire de la nature des Maladies Véneriennes. Après avoir fait voir qu'il y a peu de ces sortes de maladies, où tous les symptômes soient *exterieurs*, il va plus loin : » Il » y a dit-il, beaucoup de maux Vé- » neriens sans aucun symptôme *exté-* » *rieur*, & qui ne sont marqués que » par des maux de tête insuportables, » par des surdités qui arrivent sans » cause, par des douleurs de rhuma- » tisme ou de goute, par des jaunisses, » par des fiévres intermittentes opinia- » tres, par des ménaces de phthisie, » par une maigreur & un desséchement » général, par une insomnie cruelle, » &c. En ce cas, voila le mal Véne- rien, objet direct & immédiat de la Médecine. Mais (continuë M. A.) les Maladies *extérieures* n'appartiennent aux Chirurgiens en aucune façon, dès qu'elles dépendent d'une *cause interne* ; autrement il faudroit dire que la rougeole, la petite vérole, le pourpre, la peste, &c. sont l'objet des seuls Chirurgiens. Le mal Vénerien dépend d'une corruption de la masse du sang, plus grande que celle qui cause les Maladies dont on vient de parler. Le levain étranger qui le produit, est plus

intimement uni au ſang & aux humeurs, & il eſt inſinué plus avant dans les derniers recoins de tous les vaiſſeaux. Il eſt plus fixe, plus tenace, plus rebelle que les levains de ces autres maladies. Ce levain eſt plus ſujet que les autres à ſe reproduire, & à ſe renouveller, &c. Voilà, je l'avouë, de la matiere, qui me paroît bien médicale.

La 3e. preuve eſt priſe de la nature des maladies qui reſſemblent au mal Vénerien, & d'avec leſquelles il faut ſçavoir le diſtinguer. Cette troiſiéme raiſon n'eſt pas moins ſpécieuſe que la précédente. Les Chirurgiens pourront répondre néanmoins, que leur grande expérience leur donne ſur ces maladies, qui reſſemblent au mal Vénerien, un diſcernement, que la ſcience médicale ne peut avoir. Ils diront qu'il n'y a que des Chirurgiens ignorans & inexpérimentés, qui puiſſent prendre le *ſcorbut*, le *rhumatiſme*, la *goute anomale*, les *vapeurs* pour mal Vénerien, & que s'ils s'y trompent, les Médecins s'y tromperoient encore plus aiſément.

La 4e. preuve eſt priſe de la nature des maladies, qui ſe trouvent ſouvent jointes au mal Vénerien, & qu'il faut guérir en guériſſant ce mal, Mais les

Chirurgiens ne nient pas, ce me semble, que dans ces cas, ils ne se croyent obligez d'appeller des Médecins, & j'ai appris d'eux-mêmes qu'ils le font souvent. Malgré quelques nuages qui se sont élevés, la Chirurgie regardera toujours la Médecine comme sa sœur aînée; mais elle ne voudra jamais être sa servante. Lorsque cette sœur aînée veut maîtriser sa cadette, celle-ci lui resiste, & se dit son égale.

Même réponse à la 5e preuve, tirée de la nature des maladies qui surviennent souvent dans le traitement du mal Vénerien; & à la 6e. preuve prise de la nature des maladies qui subsistent après le traitement de ce mal. Lorsque les Chirurgiens s'arrogent à eux seuls le traitement des Maladies Vèneriennes, ils ne prétendent pas dans ces trois circonstances exclure le ministére des Médecins. Il y a néanmoins, ce me semble, une distinction à faire: si ces maladies, qui accompagnent le mal Vénerien, ou qui surviennent dans le traitement, ou qui subsistent après, sont l'effet du mal Vénerien même, dans cette supposition, je sçai que les Chirurgiens habiles prétendent pouvoir & devoir même se

paſſer du ſecours des Médecins, ayant ſur cela toutes les lumieres que donne la longue expérience, & que ni l'érudition, ni la ſcience, ni le béau génie, ni l'eſprit fin & délicat, ne donnent point à Meſſieurs les Médecins, dont un grand nombre eſt doüé de ces qualités. Si quelques-uns d'entr'eux ont cette expérience requiſe en cette partie, ils ſont Chirurgiens : S. Côme les adopte.

Il reſulte que de ces ſix argumens de M. Aſtruc, le ſecond & le troiſiéme méritent le plus d'attention. Cette ſeconde Lettre, comme la premiere, eſt écrite avec beaucoup de ſageſſe & de décence. La juſteſſe d'eſprit y regne depuis le commencement juſqu'à la fin ; & le ſtile pur, précis, & naturel, en rend la lecture agréable, La premiere preuve, moins ſolide que les deux ſuivantes, eſt fondée ſur une prétention fort problematique. Les trois dernieres engageront au moins les Chirurgiens à avoüer expreſſément, que dans certains cas l'intervention des Médecins eſt néceſſaire au traitement de leur chere maladie ; & cet aveu, qu'ils feront, je crois, ſans peine, plaira à la Faculté de Paris, dont M. Aſtruc, Docteur de celle de Mont-

pellier, a la gloire d'être le généreux défenseur. Que le mérite personnel, la sagesse, la politesse, l'esprit juste & orné, ont de pouvoir sur les esprits! M. Astruc, le plus redoutable adversaire que l'école de Saint Côme ait paru avoir jusqu'ici, est universellement estimé & loüé par les Chirurgiens mêmes, qui se préparent néanmoins à lui répondre, mais avec tous les égards dus à un homme si respectable, pour les qualités de son ame, pour son profond sçavoir, & pour ses rares talens. Une petite addition pour la premiere Lettre, que M. A. a jointe à cette seconde, ne peut aussi que flatter extrêmement la Faculté de Paris. Il s'agit d'un fait Historique, dont je ne puis juger, mais qui me paroît bien établi par l'Auteur.

Eclaircissement sur un passage de Tite-Live.

Lorsque j'ai pris la liberté de contredire M. Crevier par rapport à un passage de Tite-Live, je l'ai fait principalement dans la vûë de procurer au Public un éclaircissement curieux sur un point de l'Histoire Romaine, & j'ai soumis ma critique à celui qui m'avoit donné lieu de la faire. Voici une Lettre judicieuse & polie, où il a la bonté de répondre à mes difficultés. Mais quoi-

qu'il y combatte mon opinion avec force, je ne me sens point subjugué, comme on va le voir par les Apostilles que j'ai mises à la marge de sa Lettre. Il m'a pardonné ma hardiesse. Je le supplie de me pardonner encore mon indocilité.

LETTRE

De M. Crevier, Professeur de Rhétorique, au Collége de Beauvais.

A M. l'Abbé D. F.

» Il ne se peut rien ajouter, Monsieur, ni à la maniere obligeante » dont vous parlés dans votre Lettre » CXIXe. du second Volume de mon » édition de Tite-Live, ni à la reconnoissance que j'en ai. Les critiques sont assaisonnées d'une politesse, qui leur ôte toute amertume, & » qui ne laisse voir que le desir d'éclairer un Auteur : désir loüable en soi, » avantageux pour le public, obligeant pour celui que l'on excite par » de bons avis à tacher de se perfectionner. Vous poussez-même le zéle » pour moi, Monsieur, ou plûtôt » pour l'honneur des Lettres, jusqu'à

» prendre ma défenſe contre les criti-
» ques du Journal de Trévoux. C'eſt
» un nouveau bienfait, que je n'avois
» nul droit d'exiger, que je n'ai pas
» même eu la penſée de provoquer par
» une ſollicitation directe ni indirecte:
» en ſorte que je puis & je dois pro-
» teſter ici, pour votre honneur & pour
» le mien, que l'intérêt ſeul de la vérité
» vous a fait parler.

» Des maniéres ſi franches de votre
» part m'invitent à uſer de la même
» franchiſe, & à vous expoſer ingénu-
» ment ce que je penſe des critiques
» que vous avez faites de quelques-
» unes de mes notes. La plus impor-
» tante ſans difficulté eſt celle qui re-
» garde l'âge qu'avoit Annibal, lorſ-
» qu'Aſdrubal ſon beau-frere, qui
» commandoit les armées Carthagi-
» noiſes en Eſpagne, le fit venir au-
» près de lui. T. L. dit qu'Annibal
» alors avoit à peine atteint l'âge de
» puberté. *Hunc vix dum puberem Aſ-*
» *drubal litteris ad ſe arceſſierat.* J'ai
» prétendu dans ma note ſur ces pa-
» roles, qu'il étoit difficile de conci-
» lier ce que dit ici T. L. avec les da-
» tes qu'il nous fournit lui-même par
» rapport à l'âge d'Annibal, & que
» ſelon notre Auteur, Annibal devoit

» alors avoir 22 ans. Vous convenez, » Monsieur, que j'ai raison, si les trois » années, qu'Annibal servit sous les or- » dres de son beau-frere, sont les der- » niéres de la vie & du commandement » d'Asdrubal. Mais vous prétendez » que rien ne force d'admettre cette » supposition, & qu'il faut entendre » les trois premieres années du com- » mandement d'Asdrubal, auquel cas » Annibal n'auroit eu que 17 à 18 ans, » lorsqu'il fut mandé par son beau-fre- » re. Toute la difficulté roule donc sur » cet unique point, sçavoir, si les trois » années qu'Annibal passa en Espagne » sous le commandement de son beau » frere Asdrubal, sont les trois pre- » mieres, ou les trois dernieres du » commandement de ce Général Car- » thaginois. Si donc je prouve par » Tite-Live qu'il faut entendre les » trois dernieres, alors j'aurai gain de » cause, & il en résultera que T. L. » aura ici manqué d'attention, comme » il lui arrive assez souvent. Or, c'est » ce qui est au moins très-probable, » si l'on considére la maniere dont T. » L. raconte l'élection d'Annibal au » généralat après la mort de son beau- » frere. Le texte de notre Historien » suppose évidemment qu'il étoit alors

» ſur les lieux, c'eſt-à-dire, en Eſpa-
» gne. Il dit en termes formels que les
» ſoldats firent les premiers cette élec-
» tion, qui fut enſuite ratifiée par le
» peuple de Carthage; qu'Annibal auſ-
» ſi-tôt après la mort d'Aſdrubal fut
» inſtallé par l'armée dans le Prétoire,
» c'eſt-à-dire, dans la tente du Géné-
» ral. Voici les termes de T. L. *in*
» *Aſdrubalis locum haud dubia res fuit*,
» *quin prærogativam militarem, quâ ex-*
» *templo juvenis Annibal in prætorium de-*
» *latus, imperatorque ingenti omnium cla-*
» *more atque aſſenſu appellatus erat, fa-*
» *vor etiam plebis ſequeretur.* Il me pa-
» roît donc qu'on ne peut point dou-
» ter qu'Annibal ne fût en Eſpagne & à
» l'armée, lorſqu'arriva la mort d'Aſ-
» drubal. D'où il eſt très-naturel de
» conclure que les trois années qu'il a
» paſſées auprès d'Aſdrubal, ſont les
» trois dernieres du commandement,
» & de la vie de ſon beau-frere: d'au-
» tant plus que c'eſt immédiatement
» après les paroles que je viens de ci-
» ter, que T. L. fait mention de l'at-
» tention qu'avoit eue Aſdrubal de
» mander le jeune Annibal auprès de
» lui. *Hunc vix dum puberem Aſdrubal*
» *litteris ad ſe arceſſierat.* *

* Je répons que ce n'eſt là, qu'une lueur

Ajoutons que Tite-Live semble lier les trois années, qu'Annibal servit » sous son beau-frere, avec les premiers » exploits de son nouveau Généralat. » A la fin du n°. 4 après ces mots, » *biennio sub Asdrubale imperatore me-* » *ruit*, sans qu'il paroisse aucun inter- » valle, on trouve tout de suite : *cate-* » *rùm ex qua die dux est declaratus, ve-* » *lut Italia ei Provincia decreta, &c.* » S'il s'étoit écoulé un espace de cinq » ans entre ses trois années de service, » & son élévation au commandement, » s'il avoit fallu le faire venir de Car- » thage pour le mettre à la tête des » armées d'Espagne, peut-on penser » que T. L. n'en eût fait aucune men- » tion ? * Au contraire, combien la

de vrai-semblance, qui disparoit à la vûë de ces paroles de Tite-Live : *Hunc vix dum puberem &c.* De plus le Discours de Hannon, seroit alors ridiculement supposé, & en ce cas T. L. ne seroit pas un Historien distrait & négligent, mais un mauvais Romancier. C'est sur ce Discours de Hannon que je me fonde principalement.

* Il n'étoit pas nécessaire de le faire venir de Carthage. Je suppose avec vrai-semblance, qu'il demeura en Espagne durant les 8 années du Généralat de son beau-frere, & que comme la paix regnoit durant les 3 dernieres entre les Carthaginois & les Romains, il n'y fit rien, & y

» liaison est-elle simple & naturelle ;
» s'il fut élû Général immédiatement
» après les trois ans dont l'Historien
» vient de parler ?

» A cela, Monsieur, vous opposez
» deux objections. La premiere est ti-
» rée du passage même de T. L. *Hunc*
» *vix dum puberem Asdrubal litteris ad*
» *se arcessierat*, qui ne peut, dites-vous,
» recevoir un autre sens que celui que
» vous lui donnez. Mais ce passage,
» Monsieur, ne peut point, ce me sem-
» ble, m'être proposé en objection,
» puisque c'est précisément ce que j'at-
» taque. Non, sans doute, il ne peut
» point avoir d'autre sens, que celui
» dans lequel vous l'expliqués. Mais
» c'est précisément par-là, que je pré-
» tens prouver que T. L. lorsqu'il a
» employé cette expression, n'a pas
» assez pensé aux dates, qu'il avoit mar-
» quées lui même peu auparavant. *

» Votre seconde objection, Mon-
» sieur, roulez sur ce que d'une part, il
» est constant qu'Annibal pendant les

fut en quartier dans quelques places, ou auprès de son beau-frere.

* Quand on peut justifier un ancien Auteur, & sauver son texte, cela n'est-il pas mieux que de supposer de l'erreur ?

» trois années qu'il passa en Espagne » sous le commandement de son beau-» frere, s'y distingua par plusieurs ex-» ploits Militaires, & que de l'autre, » Asdrubal ne fit point la guerre con-» tre les Romains pendant les trois » dernieres années de son comman-» dement.

» Il est vrai, Monsieur : Asdrubal » ne fit point la guerre aux Romains » pendant les trois dernieres années » de son commandement, ajoutez » même, pendant tout le tems qu'il » fut à la tête des armées Carthaginoi-» ses. Mais il la fit contre differens » peuples d'Espagne : & c'est dans ces » guerres contre les Espagnols qu'An-» nibal signala sa valeur naissante ; & » donna les premieres preuves de son » génie sublime dans l'Art de la guer-» re. T. L. qui ne nous a point con-» servé le détail de ces guerres, nous » fait entendre pourtant en général, » qu'Asdrubal donna quelque exer-» cice aux armes Carthaginoises. *Is*, » dit-il *plura consilio quàm vi gerens*. » Ce qui suppose clairement qu'il em-» ploya donc en quelques occasions la » force : *Hospitiis regulorum magis*, » *quàm bello aut armis rem Cathaginien-* » *sem auxit*. Il fit donc la guerre ; il

» mania donc les armes, ainsi tout se
» concilie. Annibal a eu occasion de se
» signaler dans la guerre pendant les
» trois dernieres années de la vie de
» son beau-frere. * Il n'y a que l'ex-
» pression *vix dum puberem*, qu'il ne
» m'est possible de sauver.

» J'avouë, Monsieur, que pour
» mettre ma remarque dans un entié-
» re évidence, il eût été à propos que
» je l'eusse construite moins laconi-
» quement, & que je n'eusse pas sup-
» posé, mais prouvé, que les trois an-
» nées, qui font le sujet de la difficul-
» té entre vous & moi, sont les trois
» dernieres du commandement d'As-
» drubal.

» Ce reproche de trop de briéveté,

* Il me semble qu'il faudroit que M. C. pût prouver par d'autres Historiens qu'Asdrubal fit réellement la guerre au moins aux Espagnols, dans les 5 dernieres années de son commandement en Espagne. Les passages de T. L. qu'il cite ici, prouvent seulement qu'il lui falloit quelquefois employer la force contre des Seigneurs du Pays (*Regulos*) qui refusoient d'obéir à ses ordres. Est-ce là faire la guerre ; Cela auroit-il donné lieu à Annibal de se signaler, comme Tite-Live le dit ; *Princeps in prælium ibat, ultimus conserto prælio excedebat*, & le reste. La guerre d'Annibal contre les Espagnols ne commença qu'après la mort d'Asdrubal.

» tombe encore à plus juste titre sur les » notes dont j'ai accompagné le texte » de *Freinshemius* : j'en conviens. Mais » la prolixité en tout genre est une de » mes aversions. Elle ne me choque » plus fortement nulle part, que dans » un Commentaire sur Freinshemieus, » Auteur Moderne & moins intéres- » sant sans comparaison que T. L. Je » ne me suis pas proposé d'être sobre, » mais avare de notes. Par une suite » de cette disposition, j'aurai sans dou- » te en bien des occasions manqué à » donner des éclaircissemens, que plu- » sieurs Lecteurs souhaiteroient. Rien » n'est plus difficile à attrapper qu'un » juste milieu, qui satisfasse tout le » monde : La chose même est-elle » possible ; Dans cet embarras, jai » choisi de pécher par défaut, plûtôt » que par excès

» Des notes Géographiques me » paroissent aussi, je vous l'avouë, as- » sez peu nécessaires : & elles devien- » dront même, à mon sens totale- » ment inutiles, lorsque nous aurons » complet le grand Dictionnaire de M. » de la Martiniere *, Ouvrage qui ren-

* Un Lecteur est bien aise, en lisant un ancien Auteur, de trouver sous ses yeux des

» ferme tout ce que l'on peut souhai-
» ter sur tout ce qui est du ressort de
» la Géographie, & qui ne laisseroit
» presque à un Commentateur de Tite-
» Live, que le mérite de le copier ;
» surtout si l'on apporte aux Volumes
» qui restent à donner la même atten-
» tion avec laquelle ont été composés
» les premiers. Car il faut avoüer que
» les derniers qui ont paru, se sentent
» un peu de la précipitation avec la-
» quelle ils ont été compilés, & nous
» offrent en quelques endroits des re-
» cueils qui ne sont pas assez digerés.

» Me seroit-il permis, Monsieur,
» après avoir satisfait autant qu'il m'a
» été possible à tout ce qui me regar-
» doit dans votre Lettre, d'étendre mes
» remarques sur un passage de Cicé-
» ron, que je trouve traduit dans la
» même feüille, d'une maniere qui
» ne me paroît pas tout-à-fait exacte.
» Vous ne serez pas étonné qu'un
» homme de ma profession ait quel-
» que tendresse pour Ciceron. Je soup-

éclaircissemens, qui le dispensent d'avoir re-
cours à des Livres, que souvent il n'a point.
D'ailleurs ces Notes Géographiques auroient
tenu peu de place. M. C. pourroit, ce me sem-
ble, supléer à ce défaut à la fin du dernier
Volume.

» çonnerois même volontiers que je
» partage ce ſentiment avec vous ; &
» que vous n'êtes pas plus indifferent
» que moi à l'eſpéce de tort que l'on
» fait à un Auteur de ce mérite, en
» ne rendant pas fidélement ſa pen-
» ſée.

» Je trouve dans une Lettre qui
» vous a été adreſſée T. 8. p. 331. Ces
» paroles. *J'aime*, dit Ciceron, *que*
» *ſouvent l'Auditeur s'écrie, cela eſt bon* ;
» *cela eſt bien : mais je n'aime pas à en-*
» *tendre dire trop ſouvent, cela eſt beau.*
» Le fond de cette Doctrine n'eſt pas
» éloigné de la façon de penſer de Ci-
» ceron. Mais eſt-ce bien le ſens de
» ſes termes *Benè & præclarè, quam-*
» *vis nobis ſæpe dicatur* ; *bellè & feſtivè*,
» *nimium ſæpe nolo. Bellè*, ce me ſem-
» ble, ſignifie *joliment*, & étant joint
» avec *feſtivè*, le ſens en eſt encore
» déterminé d'une façon plus certaine.
» * Le *bellus homo* de Martial, n'eſt pas

* M. l'Abbé d'Eſtrées, Auteur de la Lettre que j'ai inſerée dans les Obſervations, dit qu'il a été trompé par la traduction qu'un Académicien a faite depuis peu de ce paſſage de Cicéron, dans un Diſcours imprimé, où il met le *bon* au-deſſus du *beau* dans les Ouvrages d'eſprit. Voyez le *Diſcours ſur l'Eloquence* (p. 28.) à la tête des Philippiques & Catili-

» *un bel homme*, mais *un joli homme*: un pe-
» tit-Maître, Cicéron doit donc se ren-
» dre ainsi: *J'aime que souvent l'Auditeur*
» *s'écrie voilà qui est bon, voilà qui est beau*.
» *Mais je n'aime pas à entendre trop*
» *souvent ; que cela est joli ! que cela est*
» *agréablement pensé !* Et ainsi nous
» trouverons dans ce passage la con-
» damnation de ce stile, contre le-
» quel vous protestez partout avec
» tant de force ; dont l'ingénieux &
» l'enjoüé fait tout le mérite, &
» qui par cet endroit là même s'écar-
» te presque en tout du beau naturel.
» J'ai l'honneur d'être avec une vive
» reconnoissance, Monsieur,

Votre très-humble &
trés-obéïssant Servi-
teur.

CREVIER.

naires traduites par M. l'Abbé d'Olivet, Seconde Edition, où il s'exprime ainsi, *J'aime*, *disoit Ciceron*, *que souvent l'Auditeur s'écrie*, cela est bien : *mais je n'aime pas à entendre dire trop souvent*, cela est beau. *Pourquoi ? parce que les grandes figures excitent dans l'ame de l'Auditeur un plaisir trop vif &c.* On voit par-là, que le *belle & festivè* de Ciceron lui a paru renfermer les *grandes figures*. C'est sur cette interprétation que son raisonnement est fondé. *Pourquoi ? parce que*, *&c.*

J'ajouterai ici à ce que j'ai dit dans la 119e. Lettre au sujet de l'Edition de M. l'Abbé Crevier, que l'envie m'ayant pris ces jours-ci, de confronter cette édition avec quelques autres de Hollande & d'ailleurs, j'y ai trouvé une grande quantité de différences dans le texte, soit par rapport aux ponctuations, soit par rapport aux inflexions des verbes & des noms ; ce qui forme souvent daus l'Edition de M. C. un autre sens, plus naturel & plus juste, conforme, comme je le présume, aux meilleurs Manuscrits & aux meilleures Editions. Puis-je me défendre, indépendament de la beauté de l'impression, & du mérite des notes, de préferer le nouveau Tite-Live de Paris, à tous les Tite-Lives du monde? Puisse-t'il être bien-tôt achevé, pour l'honneur de l'Université & de la Librairie de cette Ville, dont un Ouvrage de cette espéce accroîtra la gloire & celle de notre Philologie, chez tous les Sçavans des Pays étrangers, où cette partie de la belle Littérature est peut-être plus communément, mais moins heureusement, cultivée qu'en France.

La prétenduë Veuve, Comédie.

M. Descazeaux des Granges, a depuis peu fait imprimer à ses frais une

Comédie en 5 Actes & en Vers, intitulée : *La prétendue Veuve, ou l'Epoux Magicien*, traduite de l'Anglois de feu M. Adiſſon. * Je vous ai donné autrefois une idée de cette Piéce * *, que M. des Touches a traduite en Proſe, & fait imprimer chez Prault, avec quelques autres Comédies, qu'il n'a pas cru devoir expoſer ſur notre Théatre. M. Deſcazeaux, préſumant avec raiſon qu'une Comédie Angloiſe, que M. D. T. avoit jugée aſſez bonne pour la traduire en Proſe, méritoit au moins l'honneur d'être miſe en Vers par un jeune homme, a bien voulu ſe charger de cette entrepriſe, convaincu ſans doute de ſon talent pour la verſification, & de la connoiſſance qu'il a des regles & des fineſſes de notre langue. Il n'a point cherché d'autre protecteur pour ſon Ouvrage, que LE PUBLIC, à qui il l'a dédié. Après l'avoir humblement *Monſeigneuriſé*, il lui dit, que *Meſſieurs les Grands* ſont fort difficiles, & qu'ils ont quelquefois raiſon de l'être. » Il faut » débuter par des miracles, ajoute t'il, » & je ne ſuis qu'un petit Prophéte, & » qui pis eſt, Prophéte en mon Pays. » *En attendant que je ſois en état d'en-*

* A Paris, chez le Breton, Giſſey, &c.
* * Tome VI. Lettre 81.

» *lever hautement leur glorieuse pro-*
»*tection*, daignez être le Dieu tutelai-
»re de cet Ouvrage. » Vous voyez que M. Descazeaux ne confond point *les Grands* avec *le Public* : il en fait deux classes. Il continuë ainsi. » Je vous » le dedie, *Monseigneur*, & je fais bien, » je pense ; parce que tout juge austere » que vous êtes, vous n'avez jamais » condamné un Auteur *sans l'avoir lû.* » M. Descazeaux, avant de dédier son Ouvrage & de le publier, ignoroit, que c'est justement en ne lisant point un Livre que *le Public* le condamne. Mais y a-t'il en cela de l'équité ? Oüi. Les personnes éclairées, qui veulent les premiers lire un Livre, sont pour ainsi dire, des Commissaires qu'il nomme pour l'examiner : il se fie à leur raport, il adopte leur jugement ; & voilà le Livre jugé par le Public & souvent condamné, sans qu'on puisse dire qu'il l'ait lû. Quand le Public veut bien prendre la peine de lire un Ouvrage lui-même c'est que le premier jugement a été favorable. Deslors il l'approuve, au moins pour un tems. Car quelquefois il casse la Sentence des premiers juges, & souvent la sienne même. Alors le Livre est condamné à n'être plus lû. L'ignorance & la sottise des Auteurs

ne ſont ordinairement punies que par un profond oubli. Douce punition ! Quel coupable ne ſouhaiteroit pas que ſes fautes fuſſent ainſi punies ?

Je ne citerai ici aucun morceau de la Traduction de M. Deſcazeaux la difficulté du choix me réduit au ſilence, D'ailleurs les bornes de cette Lettre& la bienſéance ne permettent point des citations, encore moins des loüanges ou des critiques raiſonnées, par rapport à un Ouvrage, qui n'ayant point paru ſur le Théatre, n'a point été mis au creuſet.

Trait ſingulier des Mémoires de M. de la Colonie.

En vous rendant compte dans ma derniere Lettre des *Mémoires de M. de la Colonie*, j'ai oublié de faire mention d'un trait ſingulier. Après un combat ſanglant, un ſoldat de l'armée victorieuſe apperçoit un jeune Officier couvert de ſang, couché ſur le champ de bataille, & qui ſe plaignoit du mal qu'il ſouffroit. Ah ! Monſieur, dit ce ſoldat à ſon Officier, que cet homme ſouffre ! je voudrois finir ſa peine ? il me fend le cœur. Trouvez bon que je lui caſſe la tête. L'Officier s'y oppoſa & s'approcha du bleſſé pour le reconnoître. C'étoit ſon fils : il le fit tranſporter, & le jeune homme fut guéri de ſes bleſſures.

Histoire des Incas.

Jean Fred. Bernard, a publié depuis peu une fort belle édition de l'*Histoire des Incas Rois du Perou*, depuis le premier *Inca*, jusqu'à *Atahualpa* dernier *Inca*, traduite de l'Espagnol de l'Inca *Garcilasso de la Vega*. On a joint à cette Edition l'*Histoire de la Conquête de la Floride*, par le même Auteur, avec des figures dessignées par feu B. Picart le Romain. 2. *vol. in* 4°. Cette belle Edition se trouve à Paris, chez Montalant Quai des Augustins.

Bibliothéque de feu Madame de Veruë.

Le Catalogue de la Bibliothéque de feu Madame de Veruë se débite chez Gabr. Martin. Il est curieux par le nombreux assemblage de Romans de toute espéce.

Je suis, &c.

Ce 22 Juin. 1737.

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXVII.

Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle de Languedoc.

J'Ai toujours été frappé, Monsieur, de l'extrême difference qui se trouve entre un simple Littérateur, & un homme d'esprit qui cultive l'étude de l'Antiquité. L'un n'est occupé que de charger sa mémoire de faits & de dates : il copie indifféremment tout ce qui s'offre à ses yeux; il ne sçait ni raisonner, ni faire usage de son érudition mal digérée. L'autre, guidé par une raison éclairée, sçait rendre utile tout ce qu'il a lû ; il expose avec clarté des faits choisis avec discernement, & les orne de réflexions judicieuses. Il voyage dans le Pays de l'Antiquité en Observateur Philosophe. Sçavoir creuser, comparer, méditer, est un talent dont la nature est assez avare.

Pourroit-on le méconnoître ce talent dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire Naturelle de la Province de Languedoc*, * publiés depuis peu par M. Astruc, dont la sagacité & les lumieres sont si connuës. Il observe d'abord dans une Préface bien écrite, que les Etrangers ont donné quelques Histoires Naturelles de leur Pays, supérieurs en ce point aux François, qui à cet égard n'ont pas eu le même zéle pour leur patrie. Cependant quel projet plus utile à l'Etat, & plus propre à augmenter les richesses de la Physique Il ne s'agit pas simplement de l'énumération des eaux minérales, des plantes rares, des mines & des minéraux, des fontaines intermittentes & périodiques, & d'autres curiosités Physiques. Le point capital est d'examiner la qualité du terroir, la disposition des lieux, la température du climat, &c. & de faire servir ces connoissances à augmenter la quantité des denrées que le Pays produit déja, & à y en faire venir de nouvelles par le secours de l'Art. Alexandre le Grand fournit à Aristote toutes les commodités nécessaires pour travailler à l'Histoire des animaux, &

* Chez Cavelier. 1737. *in* 4.

il le récompenſa en Roi. Selon M. A: cet Ouvrage, tel que nous l'avons aujourd'hui, étoit bien digne des libéralités de ce Prince. » L'Hiſtoire natu» relle de la France, ajoute-t'il, mé» riteroit à plus juſte titre celles de » ſon ſouverain, parce qu'elle n'abou» tiroit pas à contenter une curioſité » aſſez vaine, mais qu'elle ſerviroit à » procurer la grandeur de l'Etat & le » bonheur des ſujets, en augmentant » dans le Royaume les richeſſes réel» les, qui ne conſiſtent que dans les » ſeules productions de la terre. » Le tems & l'expérience n'ont point donné ſur cette matiere toutes les inſtructions néceſſaires. Comment imaginer la perfection de l'agriculture, quand on conſidére le peu de lumieres de ceux qui l'exercent » Les païſans, dit M. » A. incapables de reflexion ne ſont » que de ſerviles imitateurs de ceux » qui les ont précédés. Ils ne ſe con» duiſent que par l'exemple ; ils ne » ſçavent de leur Art, que ce qu'on » en ſçavoit il y a mille ans ; & par » conſéquent ils ne retirent d'autres » profits de leurs travaux, que ceux » qu'on en retiroit dès ce tems-là. » Il faudroit d'abord que cette utile Phyſique fût cultivée par des Philoſophes,

qui transmettroient leurs expériences aux païsans. Malheureusement il s'en trouve peu qui veüillent sacrifier la gloire des découvertes brillantes & curieuses, à la solidité des observations, qui produiroient des richesses réelles.

M. A. soutient qu'il n'y a presque point de Province, où il ne fût aisé de les augmenter : & pour le prouver il cite le Languedoc, Province qui passe pour une des mieux cultivées du Royaume, & dont les habitans sont nombreux, diligens, adroits, industrieux. Il avoüe d'abord que les articles du bled & de la laine y sont portés à peu-près au plus haut point où ils puissent aller. Mais on pourroit augmenter la recolte du vin & la rendre plus utile, en convertissant les vins en eaux-de-vie, dont le débit est sûr dans les Pays du Nord ; & pour diminuer la dépense du bois, il conseille de se servir du charbon de pierre, commun dans la Province. La recolte de l'huile d'olive pourroit-être aussi augmentée ; mais pour cela il faudroit proposer des encouragemens, d'autant plus nécessaires que le profit des plantations d'oliviers est reservé à la seconde génération. Il seroit encore facile d'y faire beaucoup plus de soye, de desse-

cher des étangs, de ſemer du ris dans les endroits les plus fertiles de ces étangs deſſechez, de planter du coton, de faire une plus grande quantité de ſels, & de tirer plus d'avantage de la pêche de certains poiſſons, de pluſieurs mines de jayet, de cuivre, de plomb & de fer, & ſur tout de celles, qui ſont dans les Cévennes & dans le Gevaudan, où on laiſſe dépérir desforêts entieres ſans en faire aucun uſage. Les anciens Auteurs ont beaucoup parlé de l'or qui ſe trouve dans ces mêmes montagnes; il paroît par les travaux qui reſtent qu'on y a beaucoup travaillé autrefois; & ce qui en fournit une preuve encore plus certaine, c'eſt que les rivieres, qui coulent des Pyrénées & des Cévennes, charrient des paillettes d'or. M. A. ſoupçonne avec raiſon, que ce ſont des mines *égarées*, c'eſt-à-dire, des mines où il n'y a que quelques morceaux de métal épars & ſans ſuite. Ainſi il ne conſeille pas de faire de nouvelles tentatives. Il fait voir qu'on pourroit tirer un plus grand profit de pluſieurs productions naturelles, & il entre à ce ſujet dans quelques détails qu'il faut voir dans l'Ouvrage même Il. joint à tout cela différentes reflexions qui prouvent incon-

testablement la facilité d'augmenter les véritables richesses du Languedoc. » Ce sont là, poursuit-il, des objets » dignes d'être traités dans l'Histoire » Naturelle de cette Province. C'est » de ces objets aussi que je me serois » surtout occupé, si j'avois composé » cette Histoire, comme j'en avois » formé le projet, & comme j'en avois » été chargé par les Etats de Langue- » doc. Mais ce projet & cette commis- » sion s'évanoüirent bien-tôt, & je fus » obligé d'abandonner des travaux, » qui ne pouvoient être qu'utiles, » pour m'attacher à des travaux utiles » & récompensés. » C'est une véritable perte pour le public & en particulier pour le Languedoc, qu'un Ouvrage aussi utile & aussi intéressant n'ait pas été continué par un Auteur si capable de le porter à sa perfection. Ce projet a pourtant donné naissance à cet Ouvrage, dont M. A. avoit lû une partie dans la société Royale des Sciences de Montpellier. » J'ai hésité long- » tems, dit-il, à le rendre public, » parce qu'il me sembloit qu'il ne con- » venoit pas à une personne attachée » à l'exercice d'une profession très-sé- » rieuse & très-pénible, de paroître » s'occuper de recherches de pure Phy-

» ſique ou de Littérature.» Vous voyez combien M. A. eſt peu diſpoſé à imiter ces Médecins qui au lieu de s'appliquer à leur profeſſion, ſont Philologues, Hiſtoriens, Poëtes, Médailliſtes, Architectes, &c. » Mais enfin, » ajoute-t'il, l'amour de la patrie l'a » emporté ſur ce ſcrupule, & je me » ſuis laiſſé perſuader que mes occu- » pations préſentes ne m'interdiſoient » point la publication d'un Ouvrage, » compoſé depuis long-tems » Comme les Mémoires, dont il a formé ce Recuëil, appartiennent à la *Géographie*, à la *Phyſique*, & à la *Littérature*, il a ſuivi cet ordre dans la diſtribution de cet Ouvrage, & il l'a diviſé en trois Parties.

Dans la premiere, on trouve d'abord une deſcription générale de la Province de Languedoc; & à ce ſujet l'Auteur remarque que les differens Pays renfermés dans cette Province n'ont commencé à porter le nom de *Languedoc*, qu'ils ont aujourd'hui, qu'après l'extinction de la Maiſon des Comtes de Toulouſe, & la réunion à la Couronne des Etats qu'ils avoient poſſedez, c'eſt-à-dire, au plûtôt ſous le fils ou le petit fils de Saint Loüis. On partagea alors les Provinces du

Royaume déja unies immédiatement à la Couronne, en *langue Françoise*, *langue Forte*, *langue d'Oil* ou *Oui*, & *langue d'Oc* suivant qu'on y parloit François ou Gascon, & qu'on y répondoit par *Oil*, c'est-à-dire, *Oui*, ou par *Oc*. La Langue d'*Oil* continua de ressortir au Parlement de Paris, & l'on attribua au Parlement qui fut créé à Toulouse, toute la langue d'*Oc*, c'est-à-dire tout le Pays qui appartenoit à la France, entre la Dordogne, l'Océan, les Pyrénées, la mer Méditerranée & le Rhône. Ce ne fut qu'en 1460, qu'on en démembra les Sénéchaussées de Bordeaux, ou de Guienne, & celle des Landes, de l'Agenois & du Bazadois, qui furent attribuées au Parlement établi à Bordeaux.

Pendant quelque tems, les différentes Provinces de la langued'Oc tinrent en commun des Assemblées ou *Etats*. Mais bientôt cette association ne subsista qu'entre les Pays compris aujourd'hui dans le Languedoc, qui sont depuis long-tems les seuls qui composent les Etats de cette Province. Cette réduction a donné lieu au changement du nom Général de ces pays, & au lieu de la *Langue d'Oc*, on s'est accoutumé depuis long-tems à dire le *Lan-*

guedoc, pour signifier, *le Pays de la Langue d'Oc*, par une espéce d'Ellipse assez commune dans la Langue Françoise.

De cette dénomination de *Langue d'Oc*, donnée à la Province de Languedoc, sont venus les noms de *Provincia Occitana* & d'*Occitania*, qu'on commença de donner à cette Province dans les Actes & les Diplomes Latins du XIII. & du XIV. siécles ; noms que l'ignorance de la vraie étimologie, a voulu changer en *Provincia Auscitana* ou *Auscitania*, comme s'ils avoient été dérivés du nom des habitans du Diocése d'Ausch. C'est avec moins de raison encore que d'autres ont crû que le nom François de *Languedoc*, venoit des mots Tudesques *Land Goth* c'est-à-dire, *Terre* ou *pays des Goths*, ou des mots François *Langue Goth*, c'est-à-dire, *Langue des Goths*, puisque ce nom ne lui a été imposé que plus de six cens ans après leur entiere destruction en ce pays, & dans un tems où la Langue Tudesque y étoit aussi parfaitement ignorée qu'elle l'est à présent.

Il y a encore une difficulté sur le nom de *sinus Leonis* donné à la partie de la mer Méditerrannée, qui borne le

bas Languedoc au midi. Ce nom n'eſt pas fort ancien, & on ne peut le faire remonter au-delà du XIV.ſiécle. M. A. rapporte les différentes interprétations données à cette étenduë de mer, & il penſe avec Guillaume de Nangis & avec le torrent des Géographes modernes, qu'elle a été ainſi nommée, parce qu'elle eſt toujours agitée & qu'elle imite la fureur des Lions. Mais il proſcrit avec raiſon l'opinion populaire fondée ſur le nom François, & adoptée par les Bollandiſtes, qui ont tiré cette nomination de la Ville de Lyon. Mais outre que cette Ville, dit le docte critique, en eſt à près de cent lieües, il eſt d'ailleurs viſible qu'on auroit appellé ce Golfe dans ce cas *Sinus Lugdunenſis* & non pas *Sinus Leonis.*

L'objet principal de cette premiere partie eſt l'ancienne Géographie des pays compris dans le Languedoc, comparée à la Géographie moderne. Pour ne rien omettre il examine par ordre tous les Géographes & Auteurs anciens, qui ont parlé de cette Province, tant Grecs que Latins, tels que Strabon, Pomponius Mela, Pline, Ptolomée, Feſtus Avienus, les Itineraires d'Antonin, de Bordeaux, ou de Jéruſalem, Etienne de Byſance, Mar-

tianus Capella, l'Anonymede Raven-ne, Théodulfe Evêque d'Orléans, & Benjamin de Tudéle. Il fait connoître ces Ecrivains, & les principales éditions des Ouvrages dont il s'agit : il rapporte le texte de chacun de ces Auteurs, les traduit en notre langue, & quand il paroît en avoir besoin, il l'éclaircit par des notes. ». J'aurois pû, » dit l'Auteur dans la Préface, me » contenter de faire sur chaque lieu de » Languedoc, une espéce d'extrait de » ce qu'on trouve dans ces Auteurs. » Cette méthode auroit été plus cour- » te, & moins ennuieuse : mais elle » auroit été moins instructive aussi ; » & n'auroit pas eu l'avantage de faire » voir à l'œil les changemens qui » sont arrivez successivement dans l'é- » tat de ces pays. D'ailleurs ce que » j'avois à dire sur les Tables de Peutin- » ger & sur les Itineraires d'Antonin » & de Bourdeaux, m'assujetissoit à » cette méthode, & l'uniformité de » l'Ouvrage ne me permettoit pas » d'en suivre une autre pour le reste. »

L'assujetissement à cette methode a fait naître des éclaircissemens curieux sur la position de plusieurs lieux mal désignez dans les Anciens Auteurs, & dont il n'y a souvent qu'un seul Auteur

qui fasse mention. La connoissance de l'état présent des lieux, qui dans de pareilles recherches est d'un si grand avantage, a guidé M. A. Ainsi l'on peut adopter sans scrupule ses remarques. » Si les gens de Lettres, dit-il, vou- » loient examiner chacun le pays qui » leur est connu sur ces mêmes prin- » cipes, & avec la même exactitude, » on parviendroit enfin, en rassem- » blant leurs découvertes, à compo- » ser une Notice des Gaules, beaucoup » plus exacte que celle que M. de Va- » lois nous a donnée » J'ajoute que c'est la seule maniere de réussir dans une pareille entreprise. Un Sçavant peut dans son cabinet corriger plusieurs erreurs échapées à M. de Valois : mais faute d'avoir examiné les lieux, & consulté les traditions du pays, il ne viendra point à bout de porter un pareil Ouvrage à un certain dégré de perfection.

A ce détail Géographique M. A. a joint la Description des *Voies Romaines*, qui traversoient le Languedoc en différens sens. Il s'est principalement attaché à décrire la Partie d'une des voies, depuis *Ugernum*, aujourd'hui Beaucaire, jusqu'à *Sostatio*, ou Castelnau près de Montpellier, qui subsiste presqu'en entier, où l'on trouve en-

core plusieurs pierres milliaires en place, & dont la plûpart de celles qui manquent sont dans les villages voisins. Cet examen a engagé l'Auteur à fixer la véritable longueur des anciens milles, & par une suite inévitable, celle des pas & des pieds Romains ; à marquer l'ordre observé par les Romains dans la suite numérique des milliaires d'une ville à l'autre, du moins celui qu'ils avoient gardé dans le Languedoc ; & enfin à rapporter la plus grande partie des Inscriptions milliaires qu'on trouve encore dans le bas Languedoc. Vous jugez bien qu'il est impossible de suivre M. A. dans tous ces détails, presque infinis. Il regne partout un bon goût d'érudition, & une critique sçavante, judicieuse & modeste, je ne me propose aujourd'hui que de tracer le plan général de la premiere partie de cet important Ouvrage, & d'y joindre quelques morceaux pour justifier le jugement que j'en ai porté. Je vous entretiendrai une autrefois, des deux autres parties.

Pomponius Mela donne à Narbonne l'épithete de *Martius* ; selon quelques-uns, c'est parce que les vétérans de la légion nommée *Martia* y furent envoyez pour augmenter l'état de l'an-

cienne colonie qui y avoit été établie, Mais d'autres critiques plus célébres prétendent que ce nom avoit été imposé à Narbonne, dès le tems de la premiere colonie qui y fut conduite l'an de Rome 636 par Lucius Crassus parce que cette colonie dut son établissement à Q. Marcius Rex, tandis qu'il étoit Proconsul dans les Gaules. M. A. adopte cette seconde opinion & soutient que la premiere est fausse, parce qu'on n'a aucune preuve que les vétérans de la légion *Martia*, formée sous l'Empire d'Auguste, ayent été envoyez à Narbonne, & qu'en supposant un fait aussi incertain, Narbonne n'auroit commencé à porter le titre de *Martius* que sous ce Prince ; fait annéanti par Cicéron qui le lui donnoit déja dès l'an de Rome 681 dans l'Oraison qu'il fit pour défendre contre les Volces Man. Fonteius, qui avoit été Proconsul des Gaules avant Jule-César. On oppose contre la seconde opinion la différence de l'ortographe. L'Epithéte de Narbonne s'écrit par un T. (*Martius*) au lieu que le nom du Proconsul Romain, qui y envoya la premiere colonie, sécrit par un C. (*Marcius.*) Mais cette différence est chimérique ; & il n'est pas nécessaire, comme le veut

Lambin, d'écrire par un C. l'épithete de Narbonne. La fameuse inscription de cette Ville, qui contient la Dédicace d'un Autel en l'honneur d'Auguste, prouve le contraire. M. Astruc est pourtant persuadé que le nom de la famille *Martia* a souvent été écrit par un T, & que c'est même ainsi qu'on devoit l'écrire, puisqu'elle prétendoit descendre d'*Ancus Martius*, quatriéme Roi de Rome, dont le nom a toujours été écrit par un *T. à Marte.*

Mais ce qui tranche toute difficulté, est que cette opinion est fondée sur un fait incontestable, & sur l'usage certain de donner aux Villes, où l'on établissoit une Colonie Romaine, les noms de ceux qui l'y établissoient. C'est ainsi que la même Ville de Narbonne prit dans la suite le nom de *Julia Paterna*, à cause que la seconde Colonie, composée par des Soldats Vétérans de la dixiéme Légion, que Claude Tibere Neron y mena, y fut établie par l'ordre de *Jule* Cesar, *pere* adoptif d'Auguste.

Vous sçavez combien la science étymologique est incertaine: les Sçavans sont en possession de la rendre merveilleuse, en invoquant les Langues les moins connuës. Suivant Adrien de Va-

lois, le nom de *Rhodanus* (*le Rhone*) a été imposé à ce Fleuve par les Marseillois, à cause de sa rapidité, parce que Ῥοδανὸς signifie en Grec *rapide*, à ce qu'il prétend. M. Astruc avertit dans une note que ce nom n'est point Grec, & que Valois a cru pouvoir le dériver du verbe Grec ῥέω *fluo*. Bochart tire ce nom du mot Arabe *Rhadini*, qui signifie *jaune*, & il en conclud qu'il avoit été donné à ce Fleuve, parce que les Gaulois qui habitoient sur ses bords, avoient les cheveux *jaunes*, c'est-à-dire, blonds. » Mais pourquoi, dit M. Astruc, chercher dans le Grec & dans » l'Arabe l'étimologie du nom d'une » Riviere des Gaules. N'est-il pas plus » naturel de dériver ce nom de *Rhodanus*, qui a servi de tout tems à dési» gner un Fleuve très-rapide, du vieux » mot Celtique *Rhedeg*, qui est encore » en usage parmi les Gallois, & qui y » signifie *couler avec rapidité.* »

M. Astruc seme dans ses notes des traits extrêmement curieux. A l'occasion de Viviers, il cite un passage de Pline, où il est parlé d'une espéce de vigne, dont la fleur ne duroit qu'un jour, & qui par cette raison étoit moins exposée à être gelée, ce qui avoit en-

gagé toute la Gaule Narbonnoise, à en faire des Plans. Le sçavant Critique auroit bien dû nous apprendre si cette espéce de vigne subsiste encore. Il me semble qu'on pourroit soupçonner Pline d'avoir débité une fable, supposé que cette vigne n'existe plus. Benjamin de Tudele en parlant de l'Académie des Juifs établie à Lunel dans le XII siécle, observe qu'ils avoient des fonds pour l'entretien des pauvres Ecoliers qui s'appliquoient à l'étude de la Loi. » Ce » qui ressemble, ajoute M. Astruc, » aux Bourses établies parmi les Chré- » tiens dans la plûpart des Universités. » Peut-être même est-ce à l'exemple » des Juifs qu'on doit la fondation de » ce grand nombre de Bourses ; du » moins est-il bien certain que l'établis- » ment en est posterieur au tems dont » parle ici Benjamin ? »

La plûpart des Remarques sur la partie de l'Itineraire du Rabin Benjamin de Tudele, qui regarde le Languedoc, M. Astruc fait gloire de les tenir de feu son Pere, Avocat au Parlement de Toulouse. » C'est avec plaisir, ajoute-t'il, » que je rappelle le souvenir d'une per- » sonne qui me fut si chere, & dont la » mémoire me sera toujours en vénéra-

» tion. La qualité de fils ne ſçauroit
» m'empêcher de lui rendre juſtice, en
» marquant que la connoiſſance des
» Langues étoit la moindre partie de
» ſon ſçavoir, & que ſon ſçavoir étoit
» infiniment au-deſſous de ſa probité &
» de ſa vertu. » Il y a une correction fort heureuſe dans le texte de ce Juif, qui a été un écüeil pour tous ſes Interpretes. Benjamin dit qu'il trouva à Saint Gilles un Juif appellé Rabbi Abba-Mari, qui étoit Intendant d'un Gouverneur de Damon; ce qui ne forme aucun ſens. En traduiſant le mot Hebreu *Hashilton* par Prince, & en liſant *Ramon* au lieu de *Damon*, le texte devient intelligible: & l'on voit que ce Juif Abba-Mari étoit à Saint Gilles Intendant du prince *Ramon*; c'eſt-à-dire de Raimon V Comte de Toulouſe. On ne doit pas être ſurpris que ce Prince ſoit appellé *Ramon*, c'eſt ainſi qu'on parloit alors en Languedoc, & c'eſt ainſi qu'on y parle même encore. Benjamin qui y avoit voyagé, ſuit dans ſa relation le langage du Pays, & dans le même endroit il donne au Rhône le nom de *Rhodé* ou *Rhoſé*, ainſi qu'on l'appelle aujourd'hui en Languedoc. Il n'eſt point étonnant non plus, ſelon

M. Aſtruc, que Raimon V ſe ſervît d'un Juif pour Intendant. *Les Juifs* étoient les ſeuls *Financiers* de ce tems-là ; & ils avoient preſque partout les Fermes ou la Régie des revenus des Princes. Le Pape Alexandre III lui-même n'avoit-il pas pour Intendant un Juif appellé *Jehiel*, au rapport de Benjamin? Puiſque l'occaſion ſe preſente de parler des Juifs, j'ajoute même que dans ce tems-là la plûpart des Médecins des Princes étoient Juifs. Huarte dans ſon *Examen des eſprits* recherche pourquoi les Juifs excellent dans la Médecine, & rapporte leur habileté à la vertu de la manne que leurs ancêtres mangerent dans le deſert.

Un des points que M. Aſtruc a le plus curieuſement examinés, eſt l'origine du nom de *Septimanie*, donné au bas Languedoc, qui demeura au pouvoir des Gots dans le V ſiécle. Les Bénédictins, qui ſont les derniers qui ayent traité cette matiere, rapportent ſur ce ſujet cinq differentes opinions. 1°. Celle de Bernard Guidonis Evêque de Lodeve en 1324, qui a prétendu que le nom de Septimanie venoit de la montagne de Sette, *Mons Settius*. 2°. celle de Jerome Surita, ſuivie par les Peres

Sirmond & Hardoüin, qui l'ont dérivé du nom de *Bitterræ Septimanorum*. 3°. Celle de Catel, qui s'étoit persuadé que le lieu de Saint Gilles s'appelloit *Septimania*. 4°. Celle de Joseph Scaliger, de M. de Marca & du P. Pagi, qui ont soutenu que ce nom avoit été employé pour signifier les sept Provinces qui tenoient leurs Assemblées à Arles. Enfin celle du P. le Cointe & de M. de Valois, qui ont prétendu que ce nom avoit été donné au Pays que les Goths occupoient dans le Languedoc, à cause des sept Cités ou Villes Episcopales qu'il renfermoit. Les sçavans Benedictins refutent solidement ces opinions, & prétendent que le nom de Septimanie désigna d'abord les Provinces des Gaules, que Constance ceda aux Goths en 419 au nom de l'Empereur Honorius, c'est-à-dire, l'Aquitaine seconde & le Toulousain. Ce nom fut imposé à ces Pays, à ce qu'ils croyent, parce qu'ils renfermoient sept Villes ou Cités Episcopales. La coutume, selon eux, de donner ce nom aux Pays occupés par les Goths, le fit affecter ensuite à la partie maritime de la Gaule Narbonnoise, qui fait aujourd'hui le bas Languedoc, où la domination des

Goths ſe trouva long-tems réduite, & où elle ſe maintint juſqu'à l'invaſion des Sarraſins. M. Aſtruc fait voir par des autorités & par des raiſons, que cette opinion eſt fondée ſur des ſuppoſitions peu vrai-ſemblables. Il propoſe enſuite la ſienne & après avoir établi quelques faits hiſtoriques qui ſont inconteſtables, il ſoutient que les Goths ont impoſé eux-mêmes le nom de *Septimanie* au Pays qui l'a porté, & qu'ainſi il en faut chercher l'étymologie dans la Langue Tudeſque, qui étoit la Langue naturelle des Goths. » On ſçait, » dit M. Aſtruc, que dans cette Lan» gue *Man* ſignifioit Homme & *See* la » Mer ; peut-être même que les Goths » prononçoient *Sete* dans leur idiome » particulier. Ainſi *Seemans* ou *Setemans*, » aura ſignifié dans la Langue Gothique » les *Habitans de la côte & des Païs mari-* » *times*. De ce nom les Habitans des » Gaules qui parloient latin auront fait » *Setemani*, *Setimani* ; & même *Septi-* » *mani*, pour ſe rapprocher de plus en » plus d'un mot uſité en latin, & au» ront par conſéquent donné aux Pays » maritimes de Languedoc occupés par » les Goths, le nom de *Setimania* ou *Septimania* » Le ſçavant Auteur ap-

puye ces variations & le fond de ſon opinion par des raiſons & par des autorités, qui fraperont toutes les perſonnes ſenſées. Il n'y a qu'une objection ſolide contre ce ſentiment, c'eſt que Sidoine Apollinaire qui a employé le premier ce nom de Septimanie, l'a employé en 473 dans un tems ou les Gots n'étoient pas encore maîtres du bas Languedoc, & qu'ainſi ce nom a été originairement employé à déſigner un Pays très-different du bas Languedoc, & fort éloigné de la Mer Mediterranée, & qu'ainſi il ne ſçauroit ſignifier un *Pays maritime*. La queſtion ſe réduit donc à ce point de fait : Si les Goths s'étoient emparés du bas Languedoc avant l'année 473, datte de la Lettre de Sidoine Appollinaire. M. Aſtruc prouve par des témoignages inconteſtables que dans ce tems-là les Goths étoient maîtres du bas Languedoc.

M. Aſtruc s'eſt fort étendu ſur la Géographie de l'Anonyme de Ravenne, qui vivoit dans le milieu du VII ſiécle. C'eſt une compilation mal digérée, tirée en partie de l'Itinéraire d'Antonin & des Tables de Peutinger. Cependant elle a été imprimée plu-

ſieurs fois, & même avec des variantes. Mais *cet Auteur*, dit M. Aſtruc, *méritoit-il tant de ſoins?* Après en avoir porté un jugement peu avantageux, il s'étend fort au long pour l'expliquer, & pour marquer ſes larcins. A la fin de cet article il ajoute qu'*il eſt à ſouhaiter qu'on procure une nouvelle édition de l'Anonyme.* Il en trace le plan, qui donne une haute idée du goût du Critique. Mais pour me ſervir de ſes termes, *cet Auteur merite t'il tant de ſoins?*

Je laiſſe à d'autres celui de faire connoître toutes les nouvelles découvertes de l'Auteur. Il y en a un plus grand nombre, que dans les plus ſçavantes Diſſertations modernes. Il ne faut pas en être ſurpris; les compilateurs de ces ſortes d'Ouvrages ne ſont aſſez ſouvent que de ſteriles écos : ils traitent des ſujets uſés, ſur leſquels il n'y a rien de nouveau à propoſer. Pour M. Aſtruc, il a lû avec ſoin tout ce qui appartient à la Géographie ancienne & moderne du Languedoc; il l'a diſcuté, il l'a rectifié, & a ſçu faire naître ſur un terrain ingrat des fruits inconnus à ceux qui l'avoient cultivé avant lui. Le Marquis Maffei eſt critiqué en quelques endroits; & il réſulte

des remarques de M. Aſtruc que ce docte Italien n'eſt pas infaillible, même lorſqu'il s'agit d'inſcriptions anciennes. Il a avancé, par exemple, que les Pierres milliaires de l'Empereur Claude n'avoient aucune note numérale. Effectivement, dit M. Aſtruc, on n'y en trouve point ordinairement; mais une inſcription qu'il rapporte, prouve qu'il n'en faut pas faire une regle générale. Cette premiere partie ſera extrêmement utile aux Géographes, pour tracer une deſcription exacte de la Province de Languedoc. Le reſte de ce bel Ouvrage me fournira de quoi vous entretenir encore dans la ſuite.

Je ſuis, &c.

Ce 29 Juin. 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXVIII.

SI pour pouvoir expliquer les opérations des Bêtes, il étoit nécessaire, Monsieur, d'admettre la chimere des *Formes substancielles* de la vieille Philosophie, ou de dire que la matiere est capable de connoissance & de sentiment, j'avoüe que, dans cette supposition, j'aimerois encore mieux embrasser le systême des Bêtes Automates; mais s'il n'est pas difficile de soutenir un autre sentiment, admis aujourd'hui par le plus grand nombre des bons Philosophes, & si ce sentiment est également conforme à la raison, à une espéce de revélation naturelle, & même à la Religion, peut-on supporter un systême, qui heurte le sens de tous les hommes, & que ceux même

Traité de l'Ame des Bêtes.

qui le font valoir, ne regardent que comme une ingénieuse hypothése, que comme un jeu d'esprit. De ce nombre est sans doute M. l'Abbé Machi, Auteur d'un nouvel Ouvrage intitulé : *Traité de l'Ame des Bêtes avec des Refléxions physiques & morales.* *

Je ne m'arrêterai point à ce qu'il dit, pour établir son hypothése, ou plûtôt celle que Descartes a empruntée du fameux Livre de Pereira, Médecin espagnol, intitulé : *Antoniana Margarita.* Ces ingénieuses subtilitez sont si connuës de tous ceux qui sont un peu initiez dans le Cartésianisme, que je craindrois de vous ennuier, si je les rappellois ici. Dans le Livre dont il s'agit, elles sont en leur place. Mais je ne puis me défendre de vous faire part de plusieurs *Réfléxions* dont cette matiere a donné occasion à l'Auteur d'orner son Ouvrage, qui par cet endroit principalement, fait connoître qu'après avoir sçû cueillir les plus belles fleurs de la Philosophie, il sçait encore les assembler & les assortir.

M. l'Abbé M. suppose d'abord avec raison que Dieu a établi une Loi, par

* A Paris, chez le Mercier, ruë, S. Jacque 1737. *in* 12.

laquelle l'ame de l'homme doit aimer son corps. L'ame donc ne recherche rien, selon lui, que ce qui est avantageux au corps, & ne désire jamais rien qui lui soit contraire. D'où vient donc l'homme se livre-t'il souvent à des excès, qui causent la destruction de son corps ? C'est que l'ame est alors entraînée par l'empire qu'elle a souffert que le corps prît sur elle contre la volonté du Créateur. Si elle prend du plaisir dans quelque excès, ce plaisir n'est point l'effet de l'impression que cet excès fait sur les parties essentielles, mais du mouvement qu'il met dans d'autres parties ; mouvement inutile & nuisible même à la conservation du corps. La mauvaise disposition des organes & du tempérament, & surtout les habitudes vicieuses, sont les causes de ce dérangement, & font que l'ame prend un plaisir dont elle pourroit & devroit s'abstenir. D'un autre côté, » Dieu a voulu, dit l'Auteur, que » pour la conservation du corps, » l'ame agît dépendamment du corps » auquel elle est jointe, & conformément à sa disposition & à son tempérament : De sorte que le corps & » le tempérament sont à l'ame ce » qu'un instrument & sa disposition

» ſont à un Ouvrier. » De-là il conclut que toutes les differences, que l'on remarque dans les hommes, viennent des differens tempéramens de leurs corps, & nullement de leur ame, qui eſt ſemblable dans tous les hommes. L'Auteur appelle tempérament *le mélange du chaud & du ſec, du froid & de l'humide* : or il y a une infinité de combinaiſons & de dégrez dans ces qualités. Pourquoi un homme eſt-il vindicatif & cruel ; C'eſt qu'il y a, dit-il, dans ſon corps beaucoup de bile, qui venant à être agitée & à s'enflamer par l'impreſſion de certains objets, met le corps dans un état violent, & produit des mouvemens qui lui ſont contraires ; or comme l'ame aime ſon corps, ſelon la Loi du Créateur, elle cherche à appaiſer ces mouvemens de colere qui lui font de la peine : & parce que ces mouvemens ſe calment naturellement par des mouvemens de vengeance & de cruauté, c'eſt ce qui rend l'homme vindicatif & cruel. On peut, ajoute-t'il, dire la même choſe des autres paſſions.

Mais ne s'enſuit-il pas de ce raiſonnement, que l'ame en calmant ainſi les mouvemens de ſon corps, obéït à la Loi du Créateur ; conclusion, qui

ébranle le principe? On pourroit répondre cependant, que l'ame pouvant par un autre moyen, c'est-à-dire, en usant de sa raison, calmer ses passions, c'est alors à la Loi de notre raison que Dieu veut que nous obéïssions, Loi dont il est aussi l'Auteur; telle est la maniere dont nous devons aimer notre corps, & reprimer les mouvemens nuisibles à sa conservation. Dieu veut que nous aimions notre corps, sans blesser la raison & sans violer ses préceptes. L'Auteur établit en ce même endroit que c'est du tempérament que viennent les vertus naturelles & tous les vices; que le tempérament *chaud & sec* cause les actions d'*incontinence & de colere*; & que le tempérament *froid & humide* produit *la paresse, le chagrin & la stupidité*; d'où il conclut plaisamment qu'on pourroit dire que ce seroit plûtôt aux médecins à regler la Morale, qu'aux Prédicateurs & aux Confesseurs. Feu M. Hecquet a dit la même chose. N'êtes vous pas surpris que dans les Ecoles de Médecine, on n'ait point encore soutenu de théses sur ce sujet? Quoi de plus capable d'augmenter *la splendeur de l'Art*!

Notre Philosophe, qui est Théologien, après avoir hazardé cette pen-

ſée, ajoute judicieuſement ces mots fort néceſſaires : » il ne faut pas croire » que les vertus que l'on acquiert par » les remedes des Médecins, qui ſont » purement naturels, ſoient méritoi» res devant Dieu, à moins que ce ne » ſoit par un mouvement de la Grace, » que l'on ait pris ces remedes. » Voici encore un autre correctif auſſi important. » Il ne faut pas qu'une per» ſonne qui naturellement n'aime pas » le vin, mette cette ſobriété au nom» bre des vertus Chrétiennes. Une per» ſonne exténuée par un longue ma» ladie, par la fréquente réitération » des ſaignées & des remédes, qui ne » reſſent peut-être pas le moindre mou» vement déréglé, ſe tromperoit de » croire que ſa continence lui fût mé» ritoire : il ne doit pas attendre que » Dieu lui tienne compte des débau» ches dont il ſe ſera abſtenu. » Perſonne n'a jamais eu de doutes ſur cet Article ; mais il me ſemble qu'on en pourroit avoir ſur le prétendu mérite que certaines perſonnes ont aux yeux du monde. Toutes leurs vertus ſont dans leur complexion ; leur raiſon n'y a aucune part. Enfin l'Auteur explique la tranſmiſſion du péché originel, par le trouble que ce péché a mis dans l'é-

quilibre du froid & du chaud, du sec & de l'humide, qui étoit dans le premier homme avant sa chute. Nous avons tous contracté cette funeste disposition du corps d'Adam. L'Auteur, en expliquant ainsi le péché originel, se borne au Physique, sans toucher au Moral, qui est autre chose, comme il en doit convenir.

Pour prouver combien l'ame dépend du corps, il me semble que l'Auteur entre dans un détail superflu, & fait trop d'efforts pour démontrer ce que personne ne s'avisera jamais de lui contester. Il a raison d'établir &de tacher de prouver que toutes les ames des hommes sont égales, quoique l'Auteur de l'*Essai Philosophique*, dont je parlerai à la fin de cet Article n'en convienne pas. Mais qui est-ce qui peut ignorer que la difference qu'il y a entre un homme sçavant & un homme ignorant, vient uniquement du corps & nullement de l'ame, & qu'il s'*imprime des traces dans le cerveau à l'occasion des choses que l'on apprend.* Si l'on pouvoit disputer sur ce point, ce ne pourroit être qu'*à l'occasion* de cette façon particuliere, dont l'Auteur exprime une vérité si connuë : il soupçonne néanmoins p. 69. que cette *explication* pour-

ra *sembler extraordinaire.* C'est pour cela qu'il a cru nécessaire de prouver en détail, que les qualités & les ornemens de l'esprit viennent de la disposition des fibres, de la qualité des traces du cerveau, & du mouvement des esprits animaux. Notre Philosophe ne néglige pas même les plus petites conséquences des grandes vérités qu'il établit, & il donne sur cela de fort bons conseils. » C'est encore, dit-il, du » défaut de ces esprits qu'il arrive » qu'après une longue application à » l'étude, on ne peut plus étudier; » parce que s'étant *dissipé* une grande » quantité d'esprits, il n'en reste plus » assez, pour imprimer les traces des » choses qu'on étudie : alors il faut » manger ou dormir, afin de refaire » des esprits. « Il pourroit arriver néanmoins que cette *dissipation* ne paroîtroit pas réelle aux yeux d'un autre Physicien qui aimeroit mieux attribuer au grand mouvement des esprits, & à l'ébranlement trop violent, trop continu des fibres, l'état où se trouve alors celui qui a étudié trop long-tems. En ce cas ce n'est point *la dissipation des esprits* qui a épuisé, mais la trop grande abondance qui s'est portée à la tête. Ce Physicien pourroit

encore chicanner notre Philoſophe ſur la maniere dont il veut expliquer (p. 72), le ſommeil & les rêves. (» Il s'é-» leve, dit-il de l'eſtomac pendant » que ſe fait la coction & fermenta-» tion des alimens; une vapeur qui monte vers le cerveau, où trouvant une matiere humide & froide elle s'y » condenſe, & de là ſe répand comme » un nuage par tout le corps, & en-» veloppe les eſprits animaux, qui » ſont diſtribués dans les nerfs . . . . » S'il ſe trouve dans le corps (ajoute-» t'il plus bas) une trop grande hu-» midité, les eſprits impriment dans le » cerveau des caractères conformes à » cette qualité : c'eſt de-là qu'on rêve » quelquesfois qu'on nâge, ou qu'on » eſt ſubmergé. S'il ſe rencontre une » abondance de bile, on rêve de diſ-» putes, de batailles, de ſang, &c. s'il » arrive que cette bile ſoit noire & re-» cuite, ces eſprits impriment des ca-» ractères propres à former des idées » triſtes : alors on rêve de maladies, » de mort, de ſépultures, &c.

Quoique tout cela, & cent autres détails de ce genre, ſoient médiocrement néceſſaires dans un Traité ſur l'ame des Bêtes, on peut dire cependant que ces choſes n'y ſont pas abſolu ment

étrangeres. L'Auteur à la fin de son Livre essaye de faire voir, que si les Bêtes ont une ame, & sont capables de connoissance, il s'ensuit qu'elles l'emportent sur nous pour les sciences, & qu'elles possedent par infusion les plus difficiles, telles que la Géométrie, la Physique, la Médecine. On sentira aisément que l'Auteur n'a cherché qu'à égayer son sujet, & qu'à amuser ses Lecteurs. Il paroît lui-même si peu persuadé de l'opinion qui sembloit devoir être le principal objet de son Ouvrage, qu'après avoir établi fort au long plusieurs principes généraux, admis de tout le monde, il n'en tire qu'un fort petit nombre de conséquences, en faveur de l'opinion dont il s'agit, & finit en avoüant ingénuëment qu'il ne prétend point que ce qu'il avance soit indubitablement vrai.

Il a paru en 1728 à Amsterdam chez Fr. Changuion, un excellent Livre *in* 12, intitulé : *Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes*, où l'on traite de son existence & de sa nature, & où il y a diverses Reflexions sur la nature de la liberté, sur celle de nos sensations, sur l'union de l'ame & du corps, sur l'immortalité de l'ame, &c. & où l'on refute diverses objections d'un *esprit*

hardi, chicaneur, subtil, artificieux, né pour broüiller tout dans les sciences, c'est-à-dire, de Bayle. On y prouve que l'ame des Bêtes doit être une substance qui pense, mais une substance, qui par la volonté du Créateur, suivant les lumieres de la raison & de la Réligion, périt avec le corps; ame très-bornée dans ses opérations, déterminée invinciblement par les objets, & incapable de délibération & de liberté. Voilà le systême que la nature enseigne à tous les hommes, & le seul que le bon sens puisse adopter. Celui des Bêtes Automates est la plus insigne extravagance de l'esprit humain, si on le soutient autrement que comme une ingénieuse hypothése. Les argumens du P. Mallebranche pour prouver sérieusement que les bêtes sont des machines, sont bien foibles: ils ne feront jamais d'impression sur un esprit sensé. Si les Bêtes pensent, dit-il, & si elles sont capables de sentiment, voilà des créatures malheureuses sans l'avoir mérité; il faudroit donc qu'elles fussent immortelles pour être dédommagées des peines qu'elles souffrent en ce monde, car la justice de Dieu y est intéressée. Mais si ces créatures sont quelquesfois malheureuses, ne sont

elles pas dédommagées en ce monde par les plaisirs des sens, qu'elles goûtent peut-être mieux que nous? L'un va pour l'autre. C'est leur nature & leur état, & il est inutile de leur chercher d'autre dédommagement : il ne s'ensuit donc pas qu'elles sont immortelles. M. Boulier Auteur de cet *Essai Philosophique*, dont les Journaux ont fait de grands éloges, en a donné depuis une 2e. Edition plus ample.

Lettre de M. Daval.

M. Daval, Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris, fils d'un célébre Médecin du même nom, ayant proposé au Public par une Affiche, un cours de matiere Médicale, où il promettoit d'expliquer la maniere d'agir des Médicamens simples, qui sont tirés des animaux, des plantes & des minéraux, & ensuite de les démontrer en sa Maison, Cloître de S. Jean en Gréve; il a commencé ce Cours le 4 Mai de cette année, & a continué les Mercredis & Dimanches suivans à 3 heures après midi. Ce travail si loüable lui a attiré la critique de ses Confreres; & dans une assemblée de la Faculté *quelques Docteurs se sont élevés & ont fort déclamé contre ce cours de matiere médicale.* M. Daval vient d'en por-

ter sa plainte à M. BOURDELIN aujourd'hui Doyen de la même Faculté, par une Lettre qu'il lui adresse & qui est imprimée. » Il est vrai lui dit-il, » que mon âge ne peut pas donner de » grands préjugés en ma faveur, mais » une premiere jeunesse cultivée par » un pere qui s'est acquis l'estime & la » considération de ses Confreres, qui » y a joint celle du Public dans un dé» gré éminent, devoit au moins for» mer quelques doutes. Est-il surpre» nant qu'après les soins qu'il a pris de » mes études, qu'après m'avoir nour» ri, dès le berceau, des vrais princi» pes de notre Art, je puisse à 30 ans » m'efforcer à mettre au jour les con» noissances qu'il m'a données, & que » j'ai cultivées depuis par un travail » continuel? » Il fait voir ensuite que le préjugé de quelques-uns de ses Confreres à son égard vient uniquement de la *timidité*, qui lui a souvent *étouffé la voix* dans sa Licence. On a effectivement remarqué plus d'une fois qu'avec fort peu d'esprit & beaucoup de hardiesse, on peut briller sur les bancs, en Théologie comme en Médecine; tandis qu'un esprit juste & délicat y paroît quelquefois un esprit foible & tardif. Le succès en ces occasions dé-

pend bien plus de la légerté de la langue, & d'un impudent babil, que de la précision & de la justesse des idées. » Cette facheuse timidité, ajoute M. » Daval, tire son origine d'une *éduca-* » *tion trop privée qui m'a rendu farouche*, » & de plusieurs maladies terribles, » que j'ai eues dans ma tendre jeunes- » se. » Ajoutez que rien n'est plus capable de rendre un homme habile, que l'exercice d'enseigner. Ainsi dans ce sens, l'entreprise de M. Daval est toujours digne de loüange. C'est ce qu'il fait sentir modestement à la fin de sa Lettre.

Lettre sur la Vie de Gassendi.

La *Lettre Critique & Historique*, adressée *à l'Auteur de la vie de Gassendi*, & qui paroît depuis quelque tems chez Jean Fr. Hérissant, est une Piéce nécessaire à tous ceux qui ont la *Vie de Gassendi*, écrite nouvellement par le P. Bougerel. On lui fait connoître honnêtement plusieurs fautes qui lui sont échapées, & on supplée à plusieurs omissions considérables de son Livre. Cette Lettre, qui renferme des faits Littéraires assez curieux, est digne d'un Sçavant, mais d'un Sçavant judicieux & poli. Nous ajouterons ici aux remarques contenues dans cette

Lettre deux Obſervations nouvelles ſur l'Ouvrage du P. B. qui, comme nous l'eſpérons, nous en ſçaura gré. Il dit que Gaſſendi *a donné le nom d'aurore Boreale* au Phénoméne ſi connu depuis quelques années, & ſi bien éclairci par le célébre *Traité phyſique & Hiſtorique* de M. de Mairan. Cependant Gaſſendi dit formellement le contraire dans ſes *Notes ſur Diogene Laërce.* De plus le P. B. prétend que Gaſſendi & Peireſc avoient formé le projet de faire graver le plan de la Lune, mais que ce projet *n'a point été exécuté.* M. de Mairan a néanmoins deux Exemplaires de ce Plan.

L'Academie de Muſique, a interrompu les repréſentations du *Triomphe de l'Harmonie*, Ballet, dont les paroles ſont de l'Auteur de la *Tragédie de Didon*, & la Muſique de M. Grenet. Le plaiſir, que ce Ballet a fait à un grand nombre de perſonnes de bon goût, donnoit l'eſpérance d'une plus longue durée ſur le Théatre. Les deux derniers Actes, & ſurtout le troiſiéme avoient de vraies beautés, par rapport au recitatif, aux airs, aux chœurs, aux Fêtes, aux danſes, aux décorations.

Ballet du Triomphe de l'Harmonie.

Quant aux paroles, il regnoit par tout une verſification élégante, & en pluſieurs endroits de la bonne Poëſie. Quoi de plus noble & de plus vif, par exemple, que ce morceau du troiſiéme Acte, qui a frappé tout le monde.

Niobé répond à ma flamme :
Je goûte un ſort digne des Dieux.
Naiſſez doux tranſports de mon ame, &c.

Ballet des Amours des Dieux.

Malgré le mérite de la verſification & de la muſique de ce Ballet, les Directeurs de l'Académie, par des motifs, dont ils connoiſſent la ſolidité mieux que perſonne, ont jugé à propos de lui ſubſtituer le *Ballet des Dieux*, dont les paroles ingénieuſes ſont de M. Fuzelier, & la Muſique agréable de M. Mouret. Ce ballet avoit déja paru avec ſuccès en 1727, & il joüit aujourd'hui de l'honneur d'être remis au Théatre. Le ſujet eſt tiré des Métamorphoſes d'Ovide dans ſes quatre parties. Vous ſçavez qu'Ovide, qui eſt l'Oracle de nos Poëtes Lyriques, a coutume de leur fournir autant de matiere galante, que Grévius ou Gronovius de traits d'érudition à nos Sçavans Modernes. Auſſi M. Fuzelier a-

t'il jugé à propos de rendre hommage dans ſon Prologue à cet Ancien Poëte, qui eſt comme le Dieu tutélaire du Théatre de l'Opéra.

Le ſujet de la premiere entrée de ce Ballet héroïque eſt *Neptune & amymone*; & celui de la ſeconde eſt *Jupiter*, *Niobé*, & *Caliſto*. Il y a quelque reſſemblance entre ces deux entrées. Dans la premiere Amymone preſſée par un Faune, implore Neptune. Ce Dieu vient à ſon ſecours, met le Faune en fuite, & déclare ſon amour: la nymphe n'eſt point cruelle, & couronne l'amour de Neptune. Dans la ſeconde entrée, *Niobé*, pour ſe ſouſtraire à la violence de l'amour de *Phorcas*, a recours à Jupiter. *Phorcas* eſt puni : *Jupiter* amoureux de *Niobé* obtient d'elle un tendre aveu. Il y a cependant de la variété dans la maniere dont ces deux ſujets ſont maniés. Dans la premiere entrée Amymone dit à Neptune :

Quand mon cœur éperdu vous adreſſoit ſa plainte,
Ce n'étoit pas le Dieu qu'imploroient tous mes vœux
Vous venez de punir une ardeur qui m'offenſe :

De votre empreſſement que mon cœur eſt
charmé ?
Ah ! qu'il eſt doux de devoir ſa défenſe,
Au ſecours d'un Amant aimé !

Dans la ſeconde, Niobé invoque Jupiter & lui, dit :

Jupiter, armez-vous, tonnez, mettez en
poudre
De cruels ennemis de la Terre & des Cieux.

Le ſujet de la troiſiéme entrée, eſt *Apollon & Coronis*. Il arrive dans celle-ci tout le contraire de ce que l'on a vû dans les deux premieres. Coronis amante d'Iphis brave l'amour d'Apollon, qui ſe venge en tuant l'un & l'autre. Les regrets du Dieu forment à la fin un beau monologue.

Coronis, vous mourez.... O deſtin trop
cruel !
Coronis, vous mourez .... & je ſuis immortel !
Forcé de vivre, hélas ! par une Loi ſuprême,
Que rien ne peut changer,
Quel déſeſpoir extrême !
C'eſt par moi que je perds le cher objet que
j'aime.
J'ai pû cauſer ſa mort, je ne puis la venger, &c.

Arianne & Bacchus, eſt le ſujet de la 4ᵉ. entrée. Ariane abandonnée par Théſée, trouve dans Bacchus un glorieux & tendre conſolateur. Ariane, avant de rendre les armes à Bacchus, déplore ainſi la perte de ſon premier Amant.

Amour, je n'écoutois que ton ordre ſuprême,
Tu me diſois, hélas! dans ces tendres momens :
Fuis, Ariane, fuis, je te conduis moi-même,
Accompagne un Héros, qu'engagent ſes ſermens.
Qu'importe, quels climats habitent les Amans;
La Patrie eſt toujours où l'on voit ce qu'on aime.

Le divertiſſement de cette quatriéme Partie du Ballet eſt orné de chanſons à boire, chantées par une Bacchante, & par Ariane elle-même.

» La maniere, dont Meſſieurs les » Journaliſtes de Trévoux ont parlé » du premier Volume de mon Edi- » tion de Tite-Live, exige de moi » deux choſes (dit M. Crevier dans

Réponſe de M. Crevier aux J. de T.

» une Lettre qu'il vient de faire imprimer) Je leur dois des remercimens pour les éloges qu'ils ont libéralement accordés à mon travail, & de plus, pour les remarques critiques, par lesquelles il prétendent m'éclairer sur mes fautes..... Leurs Eloges me sont d'autant plus précieux qu'assurément ils ne sont pas mandiés. . . . . . Je n'ai pas lieu de craindre que l'amitié pour l'Auteur leur ait fait illusion en faveur de l'Ouvrage. . . . . Tout ce que je puis souhaiter de plus avantageux (ajoute - t'il) c'est qu'on ne trouve à réprendre dans ma Préface & dans mon Commentaire que ce que Messieurs les J. de T. . . y ont repris.

M. C. après avoir passé condamnation sur quelques expressions d'une Latinité suspecte, qui lui ont échapé, & avoir surtout condamné l'Epithete de *Divus* appliquée à un Saint, justifie quelques autres termes avec succès, ou du moins il les excuse avec modestie ; & à l'égard de l'expression *claritati servire*, dont je vous ai parlé, il fait voir très - clairement que les Journalistes se sont trompés.

Puis Il ajoute : » il leur étoit ſans « comparaiſon plus aiſé, ſur une dou- »zaine de remarques critiques, d'évi- » ter d'en hazarder au moins la moi- » tié de fauſſes & de mal fondées, » qu'à moi, dans un écrit de quel- » qu'étenduë, de me précautionner » contre quatre ou cinq petites inad- » vertences, qui ne regardent que » des mots, auſquels un uſage, vé- » ritablement vicieux, nous a néan- » moins accoûtumés. »

M. C. fait voir enſuite le peu de juſteſſe qu'on remarque dans une *Ironie* de ſon Cenſeur. Cette ironie, qui eſt viſible, ſe trouve jointe immédiatement aux témoignages d'une eſtime ſerieuſe & réelle ; il ſemble donc que ces politeſſes perſonnelles ſont également ironiques : en ce cas, que penſer de cette façon d'écrire ?

» Je finis (continuë M. C.) en » leur renouvellant mes très-hum- » bles actions de graces. Mais un ſer- » vice auſſi conſidérable que celui » qu'ils ont prétendu me rendre, mé- » rite mieux que de ſimples remerci- » mens. Il demande une reconnoiſſan- » ce effective ; & heureuſement Meſ- » ſieurs les Journaliſtes de Trévoux » me mettent en main de quoi m'ac-

» quitter de ce devoir, au moins si je
» m'en rapporte au jugement de plu-
» sieurs personnes d'esprit & de méri-
» te, qui pensent qu'il y a lieu de ren-
» dre ici avis pour avis, & même un
» avis intéressant pour des Observa-
» tions de peu de valeur. Ces person-
» nes donc sont un peu étonnées que
» dans un Ouvrage de quelque im-
» portance, Messieurs les Journalistes
» de Trévoux se soient amusés à re-
» lever des bagatelles, & que lais-
» sant tant de matieres traitées ou in-
» diquées dans ma Préface, & dans
» mes notes, ils se soient appésantis
» sur des minuties de Grammaire. On
» ose même regarder ce ton demi-
» railleur, sur lequel ils ont monté
» leur censure, & certain petit air de
» malignité, qui se manifeste en plus
» d'un endroit, comme des vices di-
» rectement contraires au devoir d'un
» Journaliste, qui s'érigeant à lui-mê-
» me un Tribunal, sans mission ni ca-
» ractere, doit adoucir par une mo-
» destie parfaite, dans l'exercice de
» son emploi, ce qu'il paroît y avoir
» de présomptueux dans la profession
» même; qui redevable aux Auteurs
» & des loüanges & des critiques, doit
» se porter à loüer de toute l'effusion

» du cœur, & ne critiquer que par né-
» cessité, avec reserve, & avec une
» sorte de répugnance ; qui enfin obli-
» gé par la premiere Loi de son Etat
» à une exacte & entiere impartialité
» ne peut éviter lui-même la Censu-
» re, s'il ne se montre autant éloi-
» gné de livrer sa plume à une jalou-
» se antipathie contre ceux qu'il n'aime
» pas, qu'à une flatterie aveugle en-
» vers ses Confreres & ses amis. Voi-
» là ce qu'ont pensé bien des per-
» sonnes, dont le jugement est d'un
» grand poids. Mais pour moi je me
» soûmets avec joye à la Loi, que
» Messieurs les Journalistes de Tré-
» voux veulent bien préscrire aux Au-
» teurs, dans le même Article auquel
» je réponds actuellement & je suis
» très-disposé à leur *sçavoir gré du*
» *moyen*, qu'il ont prétendu me *four-*
» *nir de me corriger & de me perfec-*
» *tionner.* »

Cette Lettre est imprimée avec Privilége du Roi, & approuvée par M. *Danchet* qui dit fort sensément dans son Approbation, que *le Public verra avec plaisir un Auteur, qui se soûmet sans peine aux critiques où il reconnoît le vrai, & qui répond avec poli-*

tesse, aux objections qu'il croit mal fondées.

Avis pour une Edition.

Don André Gonzales de Barcia, du Conseil & de la Grand'Chambre de Castille, donne avis au Public qu'il se dispose à mettre sous presse une édition en six *vol. in fol.* de *Nicolai Antonii Bibliotheca Hispanica*, publiée ci-devant aussi en 2. tomes *fol.* Ayant déja reçû beaucoup de secours des Sçavans d'Italie, de Catalogne, de Portugal, & autres endroits de l'Espagne, il lui reste à prier ceux de Flandres, des Païs-Bas, de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne, de Suede & de Dannemarc, de vouloir l'aider de leurs découvertes; il auront la bonté de lui addresser leurs manuscrits à Madrid, ou au Sieur Montalant Libraire à Paris, par les voitures Publiques, & non par la Poste: il aura une attention infinie de leur en marquer sa reconnoissance.

Je suis, &c.

Ce 6 Juillet 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXIX.

LA diverſité des matieres contenuës dans la ſeconde partie des Mémoires de M. Aſtruc, pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle de Languedoc, m'oblige, Monſieur, de vous les indiquer avec toute la briéveté poſſible, dans la vûë d'exciter plûtôt votre curioſité que de la ſatisfaire. Dans cette partie, qui renferme des Mémoires de Phyſique, l'Auteur traite d'abord de la Fontaine de *Conteſtorbe* (près de *Belleſtat* dans le Diocéſe de *Mirepoix*) dont le cours eſt ſujet à des variations périodiques. Il diviſe ces ſortes de Fontaines en *intermittentes* & en *intercalaires*; les premieres ſont celles dont l'écoulement ceſſe & revient plufieurs fois le jour : dans es autres l'écoulement, ſans ceſſer

Suite de l'Hiſtoire naturelle de Languedoc.

jamais entierement, augmente & diminue plusieurs fois dans les 24 heures, par des retours réglés. Les exemples de ces deux sortes de Fontaines périodiques ne sont pas rares, & c'est à l'une des deux qu'il faut rapporter la Fontaine de *Fontestorbe*. M. Astruc regarde comme chimériques celles qu'on appelle Fontaines *à flux & à reflux*, & il soutient qu'elles peuvent facilement se réduire aux fontaines simplement périodiques. Quoiqu'il se propose principalement d'être Physicien dans cette seconde partie, il y a joint des recherches de Littérature, qui ornent ses observations physiques.

Adrien de Valois a cru que la Fontaine dont il s'agit, est la même que celle d'*Orge* dont Pline a parlé, qu'il a placée dans la Province Narbonnoise, & dans laquelle il dit qu'il croissoit de l'herbe, dont les bœufs étoient si avides, qu'ils enfonçoient la tête dans l'eau pour y atteindre. Frappé de cette conjecture, il a prétendu que cette Fontaine s'appelloit *Font-astorgue* ou *Font-estorgue*, & il vouloit même qu'on ortographiât ainsi ce nom *Fontast-Orgue* ou *Fontest-Orgue*, pour le rendre plus approchant de celui de la Fontaine de Pline. Valois cite pour garant de ce

qu'il avance certaines Cartes de Geographie que M. Astruc ne connoît point, assurant que ces noms sont inconnus dans le Pays où cette Fontaine porte constamment celui de Fontestorbe. Notre sçavant Auteur remarque aussi que c'est une double méprise ; qu'il ne croît point d'herbe, & qu'il n'a pû jamais en croître dans la source de Fontestorbe, qui est de roche vive ; que la Fontaine *orge* n'est autre chose que la fameuse Fontaine de Vaucluse dans le Comtat, à laquelle la description que Pline fait, convient parfaitement : opinion adoptée par plusieurs Sçavans. La Riviere que cette Fontaine forme, s'appelle encore *Sorgue* ; il y a apparence que quelque Copiste aura oublié dans le texte de Pline l'S du commencement du mot *Sorge* à cause de la rencontre de l'S, par où finit le mot *Fons*, qui précede. Le P. Kircher a cru que la Fontaine de Fontestorbe s'appelloit ainsi, parce qu'elle couloit du pied d'une montagne nommée *Estorbe* ; conjecture aussi fausse que celle d'Adrien Valois. C'est dans la Langue du Païs qu'il faut chercher l'étymologie de ce nom qui en Languedocien signifie *Fontaine troublée* ou *interrompuë*, ce qui convient à une Fontaine, dont le cours

eſt ordinairement interrompu vingt-quatre fois par jour. Le Poëte du Bartas eſt le premier qui dans ſa *Semaine* ait parlé de la Fontaine de Fonteſtorbe avec quelque exactitude. D'autres Sçavans cités par M. Aſtruc en ont auſſi fait mention ; mais la deſcription de du Bartas eſt plus étenduë & plus circonſtanciée.

M. Aſtruc ſe défiant avec raiſon d'une deſcription poëtique, pria en 1705 un Médecin de ſes amis établi près de Belleſtat, d'examiner cette Fontaine, & de lui marquer le précis de ſes obſervations, que l'Auteur a inſeré dans ſon Livre. On trouve d'abord une deſcription exacte de la Fontaine, qui n'eſt intermittente que dans la ſechereſſe & c'eſt ordinairement pendant les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre. Les pluyes dérangent quelquefois ce phénomene. Dix-huit obſervations en donnent une idée exacte. M. Aſtruc développe fort bien le mécaniſme de cette Fontaine, en ſuppoſant deux baſſins, l'un ſupérieur & l'autre inférieur, qui communiquent enſemble, non par un canal direct, mais par un tuiau recourbé à peu près en ſiphon. Mais, en eſprit ſupérieur qui mépriſe la charlatanerie, il déclare que cette idée ne lui

appartientpas, & qu'il n'y a rien de lui que le détail des faits particuliers qui regardent cette Fontaine, & l'application de la cause générale à ces faits. Mais ce détail doit être lû dans l'Ouvrage, où par le secours d'une planche, il est rendu fort intelligible.

En 1707 ce Mémoire fut lû dans la Société Royale des Sciences de Montpellier, & inséré dans ses Registres. Le P. Planque de l'Oratoire a donné depuis une Dissertation sur la même matiere, imprimée à Toulouse en 1731 sous le titre d'*Observations sur la Fontaine de Fonstest-Orbe accompagnées de l'explication de tout ce qu'elle a de remarquable.* La conformité du sujet l'exposa à se voir accusé dans une Lettre anonime, d'avoir copié le Mémoire de M. Astruc, qui l'absout pourtant de ce plagiat, parce qu'en effet les observations sont differentes. Cependant le P. Planque fut si sensible à cette accusation, qu'ayant trouvé le secret d'avoir la copie du Mémoire de M. Astruc, qui étoit entre les mains du Secretaire de l'Academie de Montpellier, il la fit imprimer, avec le nom de l'Auteur, & à son insçu. » Je laisse au Public à juger, dit » M. Astruc, si le P. Planque a pris » cette peine pour se disculper d'une

» accusation frivole, ou pour s'assurer
» l'honneur d'avoir découvert le Mé-
» canisme de la Fontaine de Fonteſtor-
» be; mais s'il a eu ce dernier dessein
» en vûë, il auroit dû juger qu'il pre-
» noit une peine inutile, puisque j'a-
» vois averti vingt-cinq ans avant qu'il
» écrivit, que cette explication n'étoit
» pas nouvelle. On la trouve par tout.»
Il cite en effet divers Auteurs qui l'ont donnée. Le premier est Heron d'Alexandrie, qui a vêcu environ 120 ans avant le commencement de l'Ere Chrétienne. M. Astruc a imprimé les observations du P. Planque, qui, comme j'ai déja dit, ne sont pas tout-à-fait les mêmes; mais l'explication est entierement semblable. Dans le fond la Dissertation du sçavant Médecin rend inutile la seconde. C'est par le même mécanisme qu'il explique les vriations périodiques de la Fontaine de Fonsanche dans le Diocése de Nîmes, sur laquelle il a fait lui-même des observations curieuses. Il considere ensuite cette Fontaine comme Fontaine minérale, & en décrit la nature & les propriétés.

Les bains de Balaruc près de Montpellier ont excité l'attention singuliere de l'Auteur. Il examine d'abord leur origine, & prétend que le titre del'E-

glise Paroissiale, *Sancta Maria de aquis*; ne forme pas une preuve d'antiquité, non plus que les masures d'un vieux batiment, qui est un peu au-dessus des bains, & qu'on appelle ordinairement les *vieux bains*; parce que cette derniere tradition est incertaine, & que l'étang de Taur sur lequel cette Eglise a été bâtie, a suffi pour lui donner le nom qu'elle porte.

Le premier monument certain est l'acte d'inféodation du lieu où sont les bains, faite en 1529 par le Chapitre de Montpellier aux auteurs de ceux qui les possedent aujourd'hui. Ce n'étoit alors qu'une marre d'eau chaude au milieu d'un champ inculte, & qui servoit à laver les lessives des Païsans des environs; ce qui fit appeller cette marre, *las Bugados*, c'est-à-dire, les Lessives. Guillaume de la Chaume Seigneur de Poussan, village éloigné d'environ une lieüe de Balaruc, fut le premier qui se servit de ces eaux en 1569 pour un mal à la cuisse, par le conseil, ou plûtôt par la tolerance de Guillaume Rondelet, Professeur & Chancelier de la Faculté de Montpellier. Le Médecin Dortoman, qui raporte ce fait, a décrit l'état où étoient ces bains en 1579, tems où il écrivoit. M. Astruc a fait graver le Plan

que Dortoman en a donné, afin qu'on puisse le comparer avec le Plan moderne, qui est précedé d'une explication fort exacte. C'est dommage que le docte Médecin n'ait pas eu le loisir de faire l'analyse des eaux de Balaruc; il renvoye ses Lecteurs à celle que M. Duclos en a faite par évaporation, dans ses *Observations sur les Eaux Minérales*, & à celle que Messieurs Regis & Deidier en firent par distilation en *1699*, telle qu'on la trouve dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de cette année. M. Astruc souhaite que pour décomposer les eaux de Balaruc, on se serve des deux nouvelles méthodes, dont on est redevable à M. Bolduc. Il les décrit, & y joint diverses expériences qu'il a faites, pour découvrir les propriétés de ces bains. Parmi ces expériences, il y en a deux qui semblent décider un point important, sur la cause qui produit la chaleur des eaux Thermales. On l'attribuë communément au feu souterrain qui agit sur ces eaux; mais outre qu'il seroit très difficile de prouver l'existence de ce feu, M. Astruc conjecture heureusement, qu'il faut attribuer la chaleur des eaux Thermales à une fermentation qui s'excite en elles-mêmes, par le mélange des prin-

cipes qui les composent. A l'égard de la nature de ces principes, M. Astruc sent la difficulté de l'expliquer, & il ne s'engage point dans cette question. Il décrit ensuite la maniere dont les Médecins employent les eaux de Balaruc.

Parmi les singularités naturelles qui sont dans les environs de ces Bains, M. A. a compris la maniere dont on pêche les moules & autres coquillages fortement attachez à un rocher qui s'éleve au milieu de l'étang de Taur, vis-à-vis des bains de Balaruc. Les Pêcheurs, pour les arracher, se servent d'un cercle de fer médiocrement tranchant, & emmenché d'une longue perche, avec quoi, raclant la roche, ils font tomber les coquillages dans une poche, qui est étenduë au tour du cercle. Quoique l'eau soit fort claire, cependant il n'est pas si aisé, pour les raisons exposées par M. A. de voir les endroits où sont les coquillages, & surtout les plus gros. » Il s'agit donc de remé-» dier à cet inconvenient, dit-il, & » l'expérience a appris aux Pêcheurs » un moyen sûr, que la Physique seule » n'auroit peut-être point trouvé. C'est » de verser une goutte d'huile sur l'en-» droit où l'on veut voir. Cette goutte

» d'huile agitée par le mouvement de » l'eau, s'étend avec une viteſſe ſur» prenante, & en s'étendant, rabbat & » applanit par ſon mouvement hori» ſontal les ondulations, qui ren» doient la ſurface de l'étang inégale, » & pour ainſi dire crépée, & qui par» là empêchoient de diſtinguer les » objets » Les Pêcheurs profitent de ce moment pour racler les endroits où ils voyent les coquillages.

Cette pratique ſert à expliquer un paſſage de Pline aſſez difficile, où cet Auteur, après avoir dit qu'on rend la mer tranquille avec de l'huile, ajoute que les plongeurs en mettent dans la bouche, pour en répandre dans la mer, afin d'y voir. M. Aſtruc obſerve dans une note, que ce Naturaliſte ſemble avoir compris comment l'huile rendoit la mer plus tranſparente lorſqu'il ajoute, *quoniam mitigat naturam aſperam maris*; car cela, dit le Sçavant Médecin, ſemble ſignifier que c'eſt parce qu'elle adoucit les inégalités de la ſurface de la mer; interprétation, qui, à dire vrai, me paroît un peu forcée. Dans la vûë de contribuer à découvrir la cauſe de la chaleur des eaux Thermales, M. A. a jugé à propos d'inſerer ſes obſervations ſur les Bains de

Tœplitz enBohême, où il fut envoyé en 1729. par le Roi de Pologne Auguste II. pour examiner si elles convenoient à l'incommodité du Prince Fréderic son petit fils, aujourd'hui Prince Royal de Pologne. Mais il est impossible d'exposer ici tous ces détails.

J'en dis autant du Chapitre qui regarde la culture & la préparation du *Pastel* ou *Guesde*, plante qui croît dans le Lauraguez, & qui fait non-seulement un bleu beau & *assuré*, c'est-à-dire, qui ne peut être altéré par les acides, ni par les alkalis, mais qui sert encore pour plusieurs autres couleurs. L'usage de cette drogue continue de tomber de jour en jour, & l'Indigo qu'on aporte des Indes, ou de l'Amérique, a pris sa place. » La préférence donnée à l'In» digo, dit M. A. quoique plus rare & » plus cher, semble marquer qu'il » mérite d'être préferé. Mais cette » marque est souvent fausse. Nous n'é» gligeons notre sauge, & nous re» cherchons le thé de la Chine : & les » Chinois au contraire troquent vo» lontiers deux livres de leur Thé, » pour une livre de notre Sauge. Nous » faisons peu de cas de nos vases de ter» re & de cristal, au lieu que nous » regardons les porcelaines comme

» quelque chose de précieux : cependant les Chinois échangent sans peine leurs porcelaines contre nos vases de cryftal & de verre. Je ne déciderai point qui des deux à tort. Mais il faut qu'il y ait de la prévention. Cet exemple suffit pour conclure, que la préférence qu'on donne à ce qui vient de loin, n'est pas toujours une marque sûre que cela le mérite, & ne doit point du moins exclure le droit d'examiner. Ce droit est d'ailleurs trop précieux à un Physicien pour le négliger. » M. A. en a usé, & il communique le resultat de ses refléxions, qui ont abouti à découvrir, qu'en préparant le Pastel de la même maniere qu'on prépare l'indigo, on donneroit aux couleurs faites avec le Pastel autant d'éclat & de vivacité, sans rien diminuer de l'excellence & de l'*assurance*, qui rendent particulierement recommandables les couleurs où le pastel entre. Il assure qu'il a fait en petit des épreuves qui ont réussi ; non-seulement dans la préparation de la poudre de Pastel, mais aussi dans l'usage de cette poudre pour la teinture. Il laisse aux personnes préposées au bien public le soin de faire faire des épreuves en grand, & d'exciter par des en-

couragemens, ſi elles réuſſiſſent, l'induſtrie de ceux qui cultivent le Paſtel. Catel nous apprend que tous les ans on en voituroit de Toulouſe à Bordeaux, pour un million cinq cens mille livres. Mais un Philoſophe, tel que l'Auteur de l'*Eſſai politique ſur le Commerce*, objecteroit peut-être qu'il eſt encore plus avantageux de faciliter à nos colonies le débit de l'Indigo, & de ne rien faire qui puiſſe y préjudicier.

M. A. obſerve qu'on fait des Pelotes avec de la pâte du paſtel : elles s'apellent *coques* ou *coquaignes*, & le paſtel ainſi apprêté, *paſtel en coquaigne*. » C'eſt » de-là, ajoûte-t'il, qu'eſt venu l'u- » ſage de dire *Pays de Coquaigne* ou *co-* » *caigne*, pour dire un Pays riche, » parce que le Pays où croît le paſtel, » s'enrichiſſoit autrefois par le com- » merce de cette drogue. » Voilà une origine de *Cocagne*, qui n'avoit pas été encore indiquée, & qui paroît fort vrai-ſemblable. Le long Commentateur des Oeuvres de Deſpréaux, qui a rapporté deux autres explications ne manquera pas d'en orner ſes ſcholies. M. A. s'eſt arrêté à décrire la maniere de tailler, dans le terroir de la Ville de Sauve, le *Micacoulier*, d'y

faire croître des branches fourchuës ; & de préparer ces branches en fourches, dont on se sert principalement dans les pays, où l'on fait fouler les gerbes de bled au pieds des chevaux ou des bœufs, pour enlever les pailles. Quoique ce sujet ne paroisse pas intéressant, il est traité d'une maniere agréable.

Les recherches sur les vents particuliers de Languedoc, la description de leurs directions, l'explication des causes qui produisent ces vents, & d'un vent particulier qui sort du creux d'une montagne près de *Blaud*, Village du Diocèse de Mirepoix, le détail de tous les vents semblables, dont parlent divers Auteurs anciens & Modernes, enfin les réfléxions sur une mine de plomb dans le Diocèse d'Alais, sont autant de morceaux qui donnent une juste idée de la Littérature, & de la Physique de M. A. Mais les bornes où je suis obligé de me renfermer, ne me permettent pas d'exposer tant de points differens.

Une matiere curieuse & susceptible d'analyse, est ce qui concerne les changemens arrivés aux côtes de Languedoc & de Roussillon, par les atterrissemens qui s'y sont faits. M. A. di-

vife l'étenduë de ces côtes en deux parties, l'une *Occidentale* depuis le cap de Creux jufqu'à Narbonne, & même jufqu'à Agde, & l'autre *Orientale*, depuis Agde, jufqu'au Rhône, Il prouve que dans la premiere, il n'eft prefque point arrivé de changement ; mais il n'en eft pas de même de la feconde. Il eft conftant par l'autorité des Anciens Géographes, par l'infpection des lieux, & par le témoignage de l'Hiftoire, qu'il s'y eft fait de grands atterriffemens, & que la mer s'eft beaucoup retirée. Tout ce détail confifte principalement dans des recherches, qui ont fait naître une efpéce de parallele de la pofition ancienne & moderne de quelques lieux de Languedoc, où la réalité de ces atterriffemens frappe les yeux les moins clairvoyans. Sans toucher tous ces détails, je n'indiquerai que quelques faits Hiftoriques. Notre-Dame des Ports, *Sancta Maria de Portu*, étoit un Port fur l'étang de Mauguio en 898, quand Arnufte Archevêque de Narbonne y tint le Concile de fa Province ; aujourd'hui elle en eft éloignée de plus d'une demi-lieuë. La Ville d'Aimargues, en latin *Armafanica*, qui felon une chartre rapportée par le P. Mabillon, étoit fur le

bord de la mer au commencement du neuviéme ſiécle en eſt maintenant à trois lieuës. Sous l'Empire de Charlemagne, il n'y avoit qu'une Tour à l'endroit où eſt aujourd'hui la Ville d'Aiguemortes : il s'y forma dans la ſuite un Village avec un Port, ce qui détermina Saint Loüis à le fermer de murailles. C'eſt-là où ce Prince s'embarqua en 1248 & en 1269 : c'étoit alors le meilleur Port de la Méditerranée. Aujourd'hui Aiguemortes eſt éloigné de la mer de près d'une lieuë. Quoique ces faits prouvent évidemment la réalité de ces atterriſſemens, cependant il eſt une autre preuve, qui a frappé plus vivement M. A. C'eſt que tous les noms des lieux, qui ſont ſur la route de Nimes à Beziers, ſont celtiques, & que les noms de tous les lieux compris dans l'étenduë du Pays qui eſt au midi, ſont tous Latins. Il conjecture de-là, que cette derniere étenduë de Pays étoit autrefois couverte par la mer, & qu'elle n'eſt devenuë habitable que depuis la domination des Romains. Car quelle autre raiſon, ajoute M. A. pourroit-on imaginer, qui eût empêché les Gaulois d'habiter le Pays le plus fertile du bas Languedoc ; La conjecture eſt heureuſe ; mais j'oſe dire

qu'elle ne fait pas sur mon esprit une impression aussi forte, que les faits Historiques, & que la differente position des mêmes lieux par rapport à la mer. Quoiqu'il soit difficile d'expliquer autrement cette distinction des noms Celtiques & Latins, cependant il reste toujours dans l'esprit un doute fondé sur une raison aujourd'hui inconnuë, qui a pû donner lieu à cette différence. Car enfin, bien que nous ne puissions pas déterminer ce qui auroit empêché les Gaulois d'habiter un Pays, il ne s'ensuit pas qu'il ait été couvert par la mer. L'un n'est pas la conséquence nécessaire de l'autre; au lieu que l'autorité des Géographes, les lieux examinés par des yeux aussi pénétrans que ceux de M. Astruc, enfin les témoignages Historiques, prouvent invinciblement la réalité de ces atterrissemens.

Leur cause selon M. A. n'est pas difficile à trouver » C'est le Rhône même qui entre dans la mer Méditerranée, au milieu de ces atterrissemens, qui les a produits. Ce fleuve » porte dans la mer les eaux de près du » tiers du Royaume. Il doit donc y » porter aussi beaucoup de limon, de » sable, & de terre, que ses eaux enlevent, en détruisant par la rapidité

« de leur cours les lieux par où elles » passent, surtout quand elles débor- » dent. Ce limon & ces sables rejettés » par les vagues de la mer, & par le » vent du midi, s'attachent peu à peu » sur les côtes, & y produisent insensi- » blement ces accroissemens, qui les » ont déja si fort étenduës, & qui » continuent de les étendre de jour en » jour. » M. A. remarque que de tout tems le Rhône a produit de pareils atterrissemens à son embouchure, & que les autres grands fleuves en ont aussi produit; ce qui est justifié par divers exemples. Mais ce qu'il y a de remarquable, est que le Rhône ne forme pas ces atterrissemens dans la Provence, qui se trouve à la même distance. M. A. attribuë cette difference au courant qui régne sur les côtes de Provence & de Langnedoc.

L'Auteur termine la seconde partie de son Livre par la description de diverses fontaines périodiques, dont il est parlé dans divers Auteurs anciens & modernes. Comme un autre Plutarque; il seme par tout l'érudition. Il semble avoir hérité du génie & de la sagacité de Pline, plus exact peut-être & plus judicieux que cet ancien Naturaliste.

Il paroît un Roman, intitulé : *Philotecte, ou Voyage instructif & amusant, avec des Réflexions Politiques, Militaires & Morales.* Chez de Poilly 1737. *in*-12. Le but principal de l'Auteur a été d'égayer la morale, dont la sombre tristesse l'avoit, dit-il, rebuté dans sa jeunesse ; de caractériser d'une maniere amusante les *sept causes capitales de notre réprobations*, & d'en faire voir toute la laideur, tant par les principes de la Réligion, que par ceux de la raison : ce sont ses propres termes. Il a joint à la peinture de chaque vice une idée de son contraire, afin qu'en évitant l'un, on pût être attiré par l'autre. Pour cela il fait voyager un Prince idolâtre nommé Philotecte, accompagné d'un *Mentor Chrétien* nommé Adraste, qui débite tout ce qu'il a sçu de Morale, de Politique, d'Histoire Sacrée, Grecque, & Romaine, & cela dans la vûë de convertir, avec le secours de la *Minerve Divine*, c'est-à-dire, de la grace, le Prince Philotecte, qui reçoit le Batême à Constantinople où se terminent ses voyages. C'est-là qu'il épouse la Princesse Constantine, fille du Grand Constantin, avec toutes les cérémonies qu'on pra-

Philotecte ou Voyage instructif & amusant.

tique aujourd'hui ; l'Auteur ne s'est pas assujetti à observer ce que les Peintres appellent *il Costume* ; on y trouve même des feux d'artifice.

» Mes réflexions sur la vertu, dit-il » dans sa Préface, ne m'ont coûté aucune » peine ; le regne de notre incomparable » Monarque, les vertus » de notre Auguste Reine, & la conduite » de nos Ministres, m'ont fourni » les matieres les plus solides de cette » instruction ; ceci soit dit sans flatterie, » je n'ai fait que copier les originaux » que j'avois devant les yeux. » Il s'arrête à justifier le mariage de Constantine, qui, selon l'Histoire, voüa sa virginité à Dieu. Mais puisque de son propre aveu, il a créé des hommes & forgé des Provinces, il a bien pû altérer un fait historique. L'apologie qu'il fait de son Romain, est plus curieuse. » Il pourra paroître absurde, dit-il, que je parle de la vertu Chrétienne » en stile romanesque ; mais elle est si » belle & si utile à l'homme, qu'il doit » importer peu de quelle maniere on » en inspire le goût. S'il m'étoit permis » de citer ici des exemples de cette façon » de moraliser, j'en trouverois plusieurs » dans l'antiquité, & j'en pourrois » citer parmi nos plus illustres Mo-

» dernes, dont je craindrois de profa-
» ner les noms, en les plaçant à la tête
» d'un Ouvrage si éloigné du mérite
» des leurs. » Quoiqu'il se soit principalement proposé de tracer l'idée d'un Prince, qui veut regner suivant les maximes de la Religion & de l'équité, cependant *il y fait rencontrer des principes* pour tous les états en général, à cause des avantages qui en reviennent au Prince, & aux Sujets. Cette morale est pure & digne d'un homme d'honneur. Mais on a tant écrit sur ces matieres, qu'il ne reste presque plus à glaner; & tout ce que peut faire de mieux un bon esprit, est de choisir certains points qui n'ayent pas été encore bien approfondis, ou de donner un nouveau jour à ce qu'on a déja pensé. Car rien n'est plus inutile & plus insupportable que de se jetter dans des discussions, dont tout l'effet est d'obscurcir les idées les plus claires.

A l'occasion d'Alexandre le Grand, qui avoit la folie de tirer son origine de Jupiter Hammon, Adraste fait cette réflexion. » Quelle aveuglement!
» L'homme ne doit-il pas se contenter
« de se voir dans un rang, qui le met au
» dessus de ses semblables? Et une fa-
« mille *courante* de vertus en vertus, par

» une ſucceſſion bien ſuivie, a-t'elle
» beſoin d'emprunter ſon auteur dans
« l'imagination creuſe de nos Poëtes,
» & dans l'adulation du vulgaire qui y
» a donné croyance ; » Il peint ainſi
les femmes du monde plongées dans
l'oiſiveté. » La femme naturellement
» foible eſt renfermée en elle-même
» pendant le jour, appliquée toute en-
» tiere *à ſervir le corps*, elle néglige
» toutes les cultures de l'eſprit ; la con-
» trainte où elle ſe trouve, la privation
» de toute ſociété, lui font imaginer
» des plaiſirs infinis ; plus le joug eſt
» dur, plus elle a envie de le ſécoüer ;
» la journée eſt employée à relever les
» charmes dont la nature l'a pourvûë,
» & la nuit ces mêmes charmes for-
» ment le triſte aſſemblage du ſacrifice
» que l'on fait à la proſtitution. » Cette
morale doit bien faire de l'honneur à
un Officier de Guerre. Les Réflexions
Militaires, répanduës dans ſon Livre,
font voir le goût & le zele qu'il a pour
ſa Profeſſion.

Avis ſur les Lettres de Madame de Sévigné.

L'Editeur des Lettres de Madame de
Sévigné m'a prié de faire mention ici
d'une mépriſe qui eſt à la note de la
page 180 du Tome V, & dont il s'eſt
apperçu trop tard pour y pouvoir re-

médier autrement : c'est au sujet de Mademoiselle de Pomponne, qui se nommoit *Emmanuelle*. Elle étoit l'aînée de tous les enfans de M. de Pomponne, & c'est en 1686 qu'elle est morte. Il ne s'agissoit donc point en 1680 de Madame la Marquise de Torci (dont le nom est Catherine-Felicité) qui n'étoit pas encore née en ce tems-là, & qui est constamment la Cadette de toute la famille.

Histoire du Japon.

Il paroit depuis plus d'un an un Ouvrage considérable, dont je ne vous ai point encore entretenu, parce qu'il n'y a que fort peu de tems qu'il est entré dans mon cabinet. C'est l'*Histoire & Description générale du Japon*, contenant tout ce qu'on a pû apprendre de la nature & des productions du Pays, du caractere & des coutumes des habitans, du gouvernement & du commerce ; & des révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Réligion ; avec l'examen de tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, & *les Fastes Chronologiques de la découverte du nouveau monde*. Cet Ouvrage, enrichi de figures en taille douce, & en deux tomes *in* 4°. est fort bien imprimé. L'Auteur est le P. de CHARLEVOIX, Jésuite,

l'homme de l'Europe le plus verſé dans tout ce qui regarde l'Hiſtoire des Indes Occidentales & Orientales, & qui par ſon *Hiſtoire de Saint Domingue*, a fait connoître également ſa ſagacité & ſon impartialité. Je lirai & examinerai inceſſamment l'*Hiſtoire du Japon*, pour vous en rendre un compte fidéle, & en porter un jugement équitable.

J'ai auſſi à vous entretenir des *Obſervations Chinoiſes* de M. Fourmont l'aîné, Ouvrage qui peut paſſer pour une eſpéce de prodige, & qui fait bien de l'honneur à notre Nation, à l'Auteur, & même à l'Imprimeur.

Je ſuis, &c.

Ce 7 Juillet 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXX.

JE vous annonce aujourd'hui, Monſieur, la *Vie de S. Thomas d'Aquin*, par le P. Touron, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique. * L'Auteur a raſſemblé avec ſoin tous les faits épars dans divers Hiſtoriens. Mais le récit de quelques-uns, qu'il ſuppoſe vrais, fait douter s'il s'eſt toujours autant propoſé d'inſtruire les gens de Lettres, que d'édifier les perſonnes pieuſes. Il ne me convient point d'entrer ici dans de pareils détails; ce ſont d'ailleurs des Articles peu importans. Vie de S. Thomas d'Aquin.

Vous ſçavez que le P. Serri, célébre Profeſſeur de l'Univerſité de Padoüe, a fait un traité exprès, pour

* Chez Giſſey. 1737. *in*-4.

prouver que S. Thomas a été Bénédictin au Mont-Caſſin ; l'Hiſtorien Moderne détruit cette prétention, & démontre qu'il n'a jamais porté l'habit de S. Benoît, ni fait les vœux de ſon Ordre. Pluſieurs Sçavans ont encore crû fauſſement, que S. Thomas avoit étudié ſous Alexandre de Halès Cordelier ; mais le Docteur Angelique ne commença ſes études à Paris, que trois mois après la mort de ce fameux Scholaſtique.

On attribuë communément à Saint Thomas l'Office que l'Egliſe chante le jour de la Fête-Dieu ; mais Wading Annaliſte des Cordeliers, ſoutient que la Proſe *Lauda Sion* a été compoſée par S. Bonaventure, & il appuye ſon opinion par l'autorité de deux Cordeliers du ſeiziéme ſiécle, auſquels le P. Touron oppoſe des Auteurs contemporains, qui attribuënt à S. Thomas toutes les parties de cet Office. Les Bollandiſtes avoient d'abord ſoutenu que cet Office avoit été compoſé par Jean, Clerc de Liége ; mais ils retracterent dans la ſuite cette opinion, & adjugerent l'Office entier à S. Thomas ; cette opinion a été défenduë avec vigueur par le P. Aléxandre. M. Dupin prenant un milieu, a prétendu

que le Saint Docteur a inseré une partie de l'Office du Saint-Sacrement, composé par Jean de Liége, dans celui qui lui a été attribué. Le P. Touron réfute avec succès M. Dupin, & lui reproche d'avoir cité les Bollandistes, comme contraires à l'opinion commune, quoiqu'ils l'ayent formellement embrassée dans leur retractation.

Quelque mérite qu'ait l'Ouvrage du P. Touron, on auroit souhaité qu'il eût bien voulu l'embellir encore par l'exposition de l'état des sciences du tems de S. Thomas, & par le parallele de la Théologie & de la Philosophie de ces tems-là avec la moderne. On y eût vû le progrès du raisonnement, & de la justesse d'esprit, & les révolutions de l'Ecole. Ces éclaircissemens auroient tourné à la gloire du Docteur Angelique, qui pour la Méthode étoit le Descartes de son siécle. J'ose appliquer ici à Saint Thomas, ce que M. de la Motte a dit d'Homere : ç'eût été un très-grand génie dans quelque siécle qu'il eût vêçu. S'il s'est adonné à la Philosophie Péripatéticienne, c'est qu'alors on ne connoissoit rien de meilleur. Je sçai que M. Huet dans ses Pensées Diverses,

imprimées ſous le titre de *Huetiana*, lui a conteſté la Méthode Philoſophique, qu'il fait conſiſter dans la diviſion, & la définition ; méthode qui ſelon ce Sçavant. ne ſe trouve point dans la Somme Théologique du Saint Docteur. Mais cette opinion eſt un faux paradoxe ; & comme le dit le moderne Hiſtorien, il ne faut que des yeux pour ſe convaincre du contraire. Quand on conſidere qu'il eſt l'inventeur de ce bel ordre qui régne dans cet Ouvrage, peut-on lui diſputer l'eſprit Philoſophique ! On ne peut nier qu'il ne fût très-ſçavant pour ce tems-là. Il avoit lû tous les Ouvrages d'Ariſtote & une infinité d'autres Livres. C'étoit beaucoup pour le treiziéme ſiécle. Mais à l'exemple des autres Scholaſtiques, il ne s'appliqua point à chercher l'ancienne diſcipline de l'Egliſe ; tous ſuppoſoient que cette diſcipline avoit toujours été la même que celle de leur tems. Lorſqu'ils avoient un point dogmatique à traiter, ils ne s'inſtruiſoient gueres de la Tradition ailleurs que dans le Maître des Sentences. C'eſt une remarque que fait le P. le Brun, pag. 63. de ſa Réponſe à un Jéſuite. La diſette des Livres étoit en partie cauſe de cette ſtérilité. Voilà ce qu'on penſe com-

munément des Scolastiques du treiziéme siécle. Le P. Touron porte un jugement bien différent de Saint Thomas. » S'il est vrai, dit-il, que la Théologie positive consiste proprement dans » la science de l'Ecriture & de la Tra» dition, dans la connoissance de l'His» toire Sainte & de celle de l'Eglise, » dans l'usage enfin de tout ce qui peut » servir à expliquer, ou à défendre les » Dogmes Catholiques par la révéla» tion, par les écrits & les sentimens » des Anciens, & par les autres prin» cipes, qu'on ne prouve pas, & qu'on » suppose comme le fondement de la » Foi; il faut de nécessité ou reconnoî» tre que S. Thomas n'est pas moins » en cela que dans tout le reste, le » Prince des Théologiens, ou avoüer » qu'on n'a jamais lû ses Commentai» res sur l'Ecriture. » On prétend néanmoins que S. Thomas étoit si peu instruit de la Discipline Ecclésiastique, qu'il paroît avoir ignoré l'heure à laquelle on mangeoit anciennement les jours de jeûne. On ne voit pas non plus qu'il ait connu les changemens arrivés dans la maniere d'administrer les Sacremens. Il ne faut pas en être surpris ; ce n'est qu'au seiziéme & dixseptiéme siécle, qu'on a étudié l'An-

tiquité, & que le régne de la saine critique s'est établi.

Notre Historien cependant peint fort bien la Théologie du treiziéme siécle. » On s'accoutuma, dit-il, à » substituer à l'autorité de la parole » de Dieu, les subtilités de la Philo- » sophie, & la vanité des raisonne- » mens, que l'esprit de l'homme en- » fantoit tous les jours. De-là, le par- » tage des Théologiens, sur des points » qui ne pouvoient être indifférens à » la Réligion : de ce partage nâquirent » les disputes, qui se multiplierent à » l'infini. Le fruit de ces disputes ne » fut pas toujours l'éclaircissement des » matieres, mais plus souvent l'em- » barras & l'incertitude : La confusion » augmentoit avec le nombre des Li- » vres : on ne trouvoit qu'obscurité » par tout ; & par tout on devoit crain- » dre l'erreur. Quel labirinte pour » ceux qui vouloient entrer dans la » carriére des Sciences ! » C'est à Saint Thomas que l'Historien donne la gloi- re d'avoir par ses lumieres dissipé ces ténébres dans sa Somme Théologique, Ouvrage qui lui a été disputé par le fameux Launoy, mais sur un fonde- ment très-frivole : ce qui n'est pas étonnant. Car à mésure que ce Doc-

teur avançoit en âge (comme je l'ai remarqué dans sa vie, d'après le P. Echard, son goût pour un certain pyrthonisme Littéraire devenoit plus vif & plus fort. Il n'estimoit pas beaucoup S. Thomas, & il prétendoit que de dix conséquences qu'il tiroit, il y en avoit neuf qui étoient fausses. Il a encore soutenu que le Saint Docteur ne sçavoit pas le Grec. Mais en ce point il a été plus heureux, car quoique dise le P. Touron, S. Thomas ne sçavoit point cette Langue, & je doute que de son tems il y eût un seul homme qui la sçût passablement. J'ai eu occasion d'examiner ce fait dans la seconde Partie de la *Vie de M. de Launoy*, & puisqu'elle s'offre encore, cette occasion, je rappellerai en peu de mots ce que j'ai écrit la dessus. A peine ce fameux critique eût il reproché à S. Thomas l'ignorance de la Langue Grecque, que le P. Guyard Jacobin entreprit de prouver qu'il l'avoit sçuë parfaitement : mais il fut foudroyé par le P. Nicolai son Confrere, qui démontra l'impéritie de S. Thomas en ce genre. Entre plusieurs preuves qu'il apporta, je ne citerai que celle ci. Selon le Docteur Angélique, les Arts méchaniques sont ainsi appellez *quia mœchari faciunt intel-*

lectum. Un homme qui auroit sçu quelques mots de cette Langue, auroit-il donné une pareille étymologie, & auroit-il ignoré que ce mot vient de μηχανὴ? J'ai crû d'abord que S. Thomas s'étoit servi d'une Traduction Latine d'Aristote, faite d'après la Traduction Arabe? mais ayant consulté par hazard l'*Histoire de l'Université d'Oxford*, Ouvrage très-curieux, j'ai découvert qu'un Jacobin Flamand, nommé Guillaume de Morebek, Evêque de Corinthe, traduisoit, à la sollicitation de S. Thomas, la Philosophie d'Aristote. Il paroît aussi que S. Augustin n'a gueres sçû que les premiers élemens de cette Langue.

Le P. Touron nous représente Saint Thomas appliqué à lire les exemplaires des Ouvrages des Peres Latins, que que S. Loüis Roi de France avoit fait transcrire, & dont il laissa par Testament une partie aux FF. Prêcheurs, une autre aux Cordeliers, & le reste aux Moines de Royaumont. Le Pere Hardoüin, ridiculement prevenu de la supposition de tous les Ecrivains Ecclésiastiques, s'est inscrit en faux contre ce Testament, sous prétexte qu'alors ceux qui y sont citez, n'existoient pas encore. Infatué de son systê-

me absurde, il avoit soin d'ébranler tous les monumens qui y étoient oposez.

Parmi les choses extraordinaires, dont l'Historien tache de garantir la vérité, il ny en a point qu'il ait plus à cœur, que l'approbation de la Doctrine de S. Thomas par Jesus-Christ même en différens pays, mais principalement à Paris & à Naples. Dans cette derniere Ville l'image de Jesus-Christ forma ces paroles : *Bene scripsisti de me Thoma, &c.* M. de Launoy a prétendu qu'on n'a commencé d'attribuer cette vision à Saint Thomas, qu'après l'an 1387, c'est-à-dire, un peu plus d'un siécle après sa mort. Le P. Touron tache de renverser cette époque, en citant Guillaume de Tocco & Bernard Guidonis, Religieux de l'Ordre de S. Dominique, qui parlent de cette vision plus de soixante ans auparavant. Mais je ne sçai si ce fameux critique auroit ajouté foi à ces témoins.

On m'a prié d'insérer ici la Lettre suivante. La Vie de Gassendi a donné naissance à cet Ecrit qui contient des détails assez curieux.

LETTRE

De M. D***, ſur le différent qu'eurent GALILÉ'E & le Pere SCHEINER, au ſujet des taches du Soleil.

J'Ai lû avec beaucoup de plaiſir, Monſieur, *la Vie de Gaſſendi*, que j'ai l'honneur de vous renvoyer. Cette Vie donne une idée avantageuſe des talens, des mœurs, des connoiſſances de cet illuſtre Philoſophe. Il y a cependant des traits qui ne lui font point honneur ; par exemple, la foibleſſe qu'il eût de céder pour 8000 livres l'Agence du Clergé, à laquelle il avoit été nommé par la Province Eccléſiaſtique d'Embrun. Il devoit ſoutenir ſon droit, ou y renoncer noblement.

Je ne ſçaurois auſſi approuver la crédule complaiſance que temoigna Gaſſendi pour le Comte d'Alais, Gouverneur de Provence, & l'explication peu ſenſée qu'il donna du prétendu ſpectre qui avoit effrayé ce Comte, d'ailleurs homme d'eſprit. En vérité, un Philoſophe devoit ſe reſpecter d'avantage, & ne point riſquer une explication, ſans s'être auparavant aſ-

fûré du fait. Car quel ridicule n'eſt-ce point, de chercher la cauſe de ce qui ne fut jamais, & de s'imaginer puérilement l'avoir trouvée ? Sur cela, je citerai volontiers la refléxion ſuivante, tirée de l'Hiſtoire dés Oracles. » Je » ne ſuis pas ſi convaincu de notre » ignorance, par les choſes qui ſont, » & dont la raiſon nous eſt inconnuë, » que par celles qui ne ſont point, » & dont nous trouvons la raiſon. » Plutarque avoit dit quelque choſe de ſemblable dans l'Ouvrage qui a pour Titre : *Du Démon ou de l'Eſprit familier de Socrate.*

Mais je laiſſe ces diſcuſſions critiques, de peur que vous ne m'accuſiez de vouloir ternir la réputation de Gaſſendi ; & je viens à un Article de ſa Vie, qui me paroît avoir piqué votre curioſité. C'eſt le récit de l'empriſonnement de Galilée, & des mauvais traitemens que lui fit eſſuyer le redoutable Tribunal de l'Inquiſition. Comme ce récit eſt tronqué dans la nouvelle Vie de Gaſſendi, je crois, Monſieur, vous faire plaiſir en le rétabliſſant dans toutes ſes circonſtances. Vous y verrez avec quelle lenteur ſe perfectionnent les Sciences exactes, & com-

bien il est encore surprenant qu'elles se perfectionnent.

En 1611 le Pere Christophe *Scheiner* Jésuite, observa le premier à Ingoldstadt les taches du Soleil dans le mois de Mai. Il fit sur le champ part de cette observation au Pere Théodore Busée son Provincial, qui lui répondit séchement, qu'il avoit lû deux fois tous les Ouvrages d'Aristote, & qu'il n'y avoit rien trouvé sur ces prétenduës taches du Soleil; qu'apparemment c'étoit une vaine imagination, qui lui avoit passé par l'esprit, & qui peut-être même provenoit de quelque rayes ou de quelques souflures qui ternissoient les verres de son telescope; que par conséquent il l'invitoit à supprimer cette observation, comme inutile, & encore plus comme opposée à la Doctrine d'Aristote.

Cependant le P. Busée se trouvant peu après avec Marc *Welser*, Sénateur d'Augsbourg, lui parla de l'observation de Scheiner, mais avec une sorte de dédain. *Welser*, quoiqu'il ne se piquât point d'Astronomie, reçût avidement la confidence qu'on lui faisoit; & quelque tems après, il publia un écrit sous ce titre, *Appelles*

post tabulam, dans lequel il annonçoit le nouveau phénomene des taches du Soleil. Les Sçavans en furent d'autant plus surpris, que Welser passoit pour un Jurisconsulte & un critique éclairé, & nullement pour un Astronôme & un Observateur habile. On s'étonnoit comment une pareille découverte s'étoit présentée à un homme, qui ne connoissoit presque le ciel que de vûë, & comment elle avoit échappé à tant d'autres Astronômes, qui l'étudioient soigneusement. Il y en avoit un cependant nommé Jean Fabricius, qui paroissoit avoir eu quelque connoissance de ces fameuses taches du soleil, & qui en avoit parlé dans un Ouvrage imprimé à Wirtemberg avant l'année 1611.

Quoiqu'il en soit, le Pere Scheiner souffrit impatiemment l'*Apelles post tabulam*, & se déclara l'Auteur de la découverte que s'attribuoit Welser. Lui de son côté, assez riche de ses propres Ouvrages, ne contesta point, & badina même sur la petite supercherie qu'il avoit faite à Scheiner. Alors parût sa *Rosa Ursina*, Ouvrage très-curieux, singulier même, & où parmi beaucoup d'autres observations,

il donnoit toute la Théorie des taches du ſoleil.

Il ſembloit que l'aventure malheureuſe de Welſer auroit dû faire taire tous les contradicteurs du Jéſuite Aſtronôme. Mais ayant paſſé vers ce tems-là en Italie, Scheiner y en trouva un, qui n'eut pour lui aucuns égards. C'étoit le fameux Galilée, homme d'un génie rare & inventif, mais qui non content d'avoir fait beaucoup de découvertes dans les Sciences exactes, ſurtout dans l'Aſtronomie & les Méchaniques, s'attribuoit encore volontiers celles d'autrui. Galilée ſe vantoit hautement d'avoir le premier obſervé les taches du Soleil, tant à Padouë, qu'à Veniſe, & d'y en avoir parlé en 1610. à pluſieurs perſonnes, que cependant il ne nommoit point. *Fù il primo ſcopritore*, diſoit il de lui même ſous un nom emprunté, *& Oſſervatore delle Machie Solari, ſi come di tutte l'altre novità celeſti; è queſta ſcoper s'egli l'anno.* 1610 *&c.* Scheiner, qui ſe voyoit encore plus vivement attaqué en Italie qu'en Allemagne, ne put ſe contenir, & en appella à tous les Tribunaux Litteraires. Mais Galilée, qui fit alors paroître ſes quatre Dialogues

dove nemi congressi di quattro giornate si discorre sopra i due massimi sistemi del mondo Tolemaico è Copernicano, traita le Jésuite avec le dernier mépris, & parla même de lui comme d'un visionnaire, qui supposoit des expériences & des observations pour les ajuster ensuite à ses idées. *Quest'huomo*, dit-il, *si và di mano in mano figurando le cose, quali bisognerebbe ch'elle fussero per servire al suo proposito, è non và accomodando i suoi propositi di mano in mano alle cose, quali elle sono.*

Scheiner piqué jusqu'au vif crut ne pouvoir mieux se vanger de Galilée, qu'en dénonçant à l'Inquisition ses quatres Dialogues, où sous prétexte de proposer *le ragioni filosofiche è naturali tanto per l'una, quanto per l'altra parte*, on voit aisément qu'il donne au sistême de Copernic, la préférence sur celui de Ptolomée. C'est ainsi, qu'Aristarque se vengea autrefois de Cléanthe de Samos, & l'accusa d'impiété & de sacrilége envers les Dieux, d'*autant que cet homme tâchant à sauver les apparences, supposoit que le Soleil demeuroit immobile, & que c'étoit la terre qui se mouvoit par le cercle oblique du Zodiaque, tournant à l'entour de son aixieu.* Vous sçavez, Monsieur; que

ce paſſage eſt tiré de Plutarque, & que les dernieres paroles que j'ai citées, ſont de l'ancienne traduction d'Amyot.

Le reſte du procès qu'eût Galilée à l'Inquiſition, me ſemble très-bien expliqué dans la nouvelle Vie de Gaſſendi. On y voit à quelles rigueurs & à quelles humiliations fût livré cet illuſtre Philoſophe.

Je ne crois pas Monſieur, qu'aucun Aſtronôme ſoit dorénavant expoſé à un pareil procès, ni que les plus ſevéres Inquiſiteurs oſaſſent l'attaquer ſur le ſiſtême de Copernic. Ce ſiſtême eſt aujourd'hui généralement reçû, & l'on ne doit plus lui donner le titre incertain d'Hypotheſe. Il renferme le Soleil, comme le centre commun, ou le foyer de tout le ſiſtême : il contient de plus ſix Planetes du premier ordre, avec dix autres du ſecond qui les accompagnent, & environ vingt & une Cométes connuës. Il pourroit cependant arriver qu'il y eût un plus grand nombre & de Planetes & de Cométes dans notre ſiſtême, quoique non encore obſervées juſqu'ici, ou du moins non encore calculées. A l'égard des taches du Soleil, on a découvert par leur

moyen que cet aſtre tourne ſur ſon centre, en vingt ſept jours & quelques heures. Il eſt vrai qu'elles s'évanoüiſſent quelquefois, mais elle reparoiſſent enſuite.

Si pourtant quelqu'un oſoit contredire ce que je viens d'avancer, je le renverrois aux deux paſſages ſuivans. L'un eſt de Kepler, qui dans ſon Abrégé du ſiſtême de Copernic aſsûre que les plus habiles Philoſophes & les Aſtronômes les plus éclairés ſuivent tous aujourd'hui ce ſiſtême. » La glace eſt » rompuë, ajoute-t'il, nous avons de » notre côté les meilleures & les plus » ſures expériences. Pour ceux qui » penſent autrement, ou c'eſt une vai» ne ſuperſtition qui les lie, ou ils » craignent les ménaces & les attaques » des Cléanthes Modernes. »

L'autre paſſage eſt de M. Hughens, célébre Mathématicien, & ſi connu par ſon *Coſmothéoros.* Donnez-moi, dit-il, un Aſtronôme qui ait quelque génie, & qui ne ſoit point ſubjugué par l'autorité, il ne pourra s'empêcher de mettre la terre au nombre des Planetes, & de la faire circuler autour du Soleil. Ce n'eſt plus là une ſuppoſition, c'eſt le plan

réel & effectif de la nature.

Je suis, Monsieur très-fidélement, à vous & de tout mon cœur.

La Mascarade du Parnasse, Comédie.

M. Pesselier, jeune homme déja connu par quelques Vers imprimés, & dont la sagesse fait honneur à la Poësie, à laquelle elle le préserve de se livrer trop, vient de publier une Comédie en un Acte, & en Vers, intitulée *la Mascarade du Parnasse*, précedée d'un Prologue, & suivie d'un divertissement. A Paris, chez Prault Pere, 1737. *in*-8. Je remarquerai en passant, que tout ce qui sort de la presse de cet Imprimeur, est ordinairement bien exécuté. La Piéce dont il s'agit, élégamment imprimée sur de beau papier, me donne lieu de faire cette remarque. L'impression du *Sabinus* de M. Richer est néanmoins encore plus belle. Je ne parlerai point du *Rabelais*, & de quelques-autres Livres, que cet Imprimeurs a publiés. On attend avec impatience le *Corneille*, au quel il travaille actuellement sous la direction de M. Jolly, dont les soins nous ont déja procuré un *Racine* si correct, imprimé chez le même Prault.

La Comédie de M. Pesselier, n'ayant

point paru ſur le Théatre, » Pluſieurs » Piéces, dit-il, dans ſa Préface, ont » été applaudies dans un grand nombre » de repréſentations, qui ont néan- » moins échoué à la lecture. Pourquoi » ny en auroit-t'il pas, qui, ſans être » repréſentées, puſſent ſe faire lire » avec plaiſir ; » Il aſſure enſuite que ſa Comédie a plû à des perſonnes éclairées, & qu'elle a même mérité les ſuffrages des Acteurs auſquels il l'avoit deſtinée. Un d'eux (le Sieur Romagneſi (*y a trouvé*, dit-il, *beaucoup d'eſprit, une verſification légere, & des plus aiſées, un ſujet ingénieuſement imaginé, des Vers marquez au bon coin, &c.* M. P. n'eſt point la dupe de ce compliment & s'il le rapporte, ce n'eſt point pour imiter ces Auteurs, qui ſe prévalent des moindres ſuffrages : ils ne manquent jamais au plus médiocre ; mais il ſe croit obligé *dans les circonſtances où il eſt, de faire voir, que, ſans les raiſons particulieres qui ont empêché ſa Piéce de paroître ſur la Scéne, elle y eût été reçûë avec plaiſir par ceux qui devoient la repréſenter.*

Le ſujet de la Piéce eſt une Fête qu'Apollon donne à Hébé ſur le Parnaſſe. Pluſieurs Muſes s'aviſent de ſe déguiſer pour cette Fête. Euterpe,

Déesse de l'Eglogue, paroît magnifiquement parée, & y parle avec un ton affecté & des airs précieux, ce qui fait que Thalie lui dit :

Qu'est-elle devenuë
Cette aimable simplicité,
Qui décoroit votre beauté ?
Je m'en souviens encor : le matin un eau claire
Vous tenoit lieu, dans l'art de plaire,
De mouches, de parfums, de carmin, & de fard :
Vous ignoriez alors les mensonges de l'Art.
Aujourd'hui tout en vous outrage la Nature ;

Thalie elle-même, ayant dérobé les habits de Melpomene, la Déesse de la Tragédie, paroît en masque à la Fête d'Apollon, & déclame des Vers touchans qui font pleurer. Mais bientôt on lui arrache le mouchoir tragique, qui lui couvroit le visage, & on la reconnoît. L'Amour, qui est de la Fête, vient raconter d'autres *Mascarades* ; il dit que la Sçavante Métaphysique est en habit de *Paysan* ; que la dolente Elégie est habillée en Musique :

Melpoméne sur des échasses,
Unissant l'emphase aux douleurs,
Sur un ton ampoulé déplore ses malheurs

Tandis qu'un peu plus loin la Molesse & les
Graces,
Voulant associer Epicure & Platon,
Badinent sur un nouveau ton,
Dont elles seront bien-tôt lasses.

Apollon après avoir vû toutes ces métamorphoses, prononce un Arrêt ironique, auquel on ne s'attend point.

Vû les Pastorales écrites
Par nos amés Bergers, Virgile & Théocrite,
Et sur les plaintes de Cypris;
Disons que la Muse champêtre
Gardera tout le fard, dont elle a fait l'essai,
Et se défera sans délai
Des moutons qu'elle menoit paître.
Par notre même jugement,
Sur les plaintes de l'*enjoument*,
Et vû de la même maniere
Les incomparables écrits
De Plaute, Terence, & Moliere,
Au Temple de Mémoire en lettres d'or transcrits,
Disons que la Muse Thalie,
Qui par son utile folie
Amusoit autrefois le Public enchanté,
De sa place déchuë, & perdant tous ses charmes,
Bornera son utilité
A faire répandre des larmes.
Condamnons tout mortel, à la voir empressé,
Aux frais de l'Arrêt prononcé.

Cause célebre.

On plaide actuellement une Cause à la Grand'Chambre, au sujet des prétentions de M. le Duc de Richelieu, contre quelques possesseurs de maisons situées autour du Palais Royal, dans lesquelles il prétend avoir droit de rentrer, sur le fondement que ces maisons faisoient partie des biens compris dans la substitution graduelle & masculine faite par le Cardinal de Richelieu.

Me. Cochin a ouvert la Scéne. Pour établir le droit que le Duc de Richelieu prétend avoir de rentrer dans ces biens que son pere avoit aliénés, sous prétexte de libérer & de liquider la substitution, il a fait voir 1° Que les biens & maisons dont il est question, avoient été aliénés sans cause. 2°. Qu'ils avoient été vendus à vil prix. 3°. Que la substitution n'avoit pas profité du prix de ces aliénations. 4°. Que les formalités nécessaires pour ces sortes d'aliénations n'avoient pas été observées.

Le Vendredi 28 du mois dernier, Me. Simon, jeune Avocat, qui se distingue depuis quelque tems au Barreau, plaida pour M. Chubéré, Conseiller Honoraire au Parlement, & autres propriétaires desdites Maisons, si-

tuées autour du Palais Royal, & combattit les trois premiers moyens de Maître Cochin. La justesse d'esprit, jointe aux graces naturelles & à l'heureux talent de ce jeune Orateur, lui mérita les applaudissemens de tout l'Auditoire. La fin de son playdoyer fut remise au Jeudi suivant 4 de ce mois. L'Assemblée fut ce jour-là encore plus nombreuse. Me. Simon; après avoir resumé en peu de mots tout ce qu'il avoit déja dit, entreprit de refuter le quatriéme moyen de Me. Cochin, & plaida avec tant d'esprit d'agrément & d'éloquence pour détruire la prétention du Duc de Richelieu, que ce Seigneur, qui se connoît en mérite, ne put s'empêcher de lui en faire compliment.

Me. Normand, qui avoit quitté la plaidoirie depuis deux ans, parla ensuite pour M. le Duc d'Orléans intervenant dans cette Cause. Il ne fit qu'établir les moyens de son intervention, & après avoir dit que ceux de M. le Duc de Richelieu venoient d'être si puissamment combattus par l'Avocat des Sieurs Chubéré & Consorts, qu'il n'étoit pas possible d'y rien ajouter, il supplia la Cour de vouloir bien lui accorder une

replique, lorſque tous les Avocats auroient parlé.

Maître Aubry ſe leva enſuite & parla pour les Propriétaires des maiſons ſituées autour du Palais Royal, autres que ceux que M. de Richelieu avoit aſſignés en déguerpiſſement, & que ces derniers avoient appellés à leur ſecours, pour s'entr'aider réciproquement des Titres & Piéces juſtificatives que les uns & les autres pouvoient avoir. Après avoir établi les qualités de ſes Parties & les moyens de ſon intervention, il fit, comme M^e^. le Normand, l'éloge du jeune & brillant Avocat, & demanda pareillement à la Cour qu'il lui fût permis de repliquer, quand les autres Avocats auroient parlé. On croit que ſon miniſtere ſera peu utile dans cette Cauſe. On attend avec impatience le Jugement de cette grande affaire, qui attire l'attention de tout le Public.

Je ſuis, &c.

Ce 13 Juillet 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXXI.

Discours sur l'Harmonie.

LE *Discours sur l'Harmonie*, attribué à un homme de beaucoup d'esprit, & fort connu par ses Vers, est, Monsieur, si l'on en croit l'Avertissement, la Traduction fidele d'un Discours Latin, faite par l'Auteur même de ce Discours, prononcé apparemment lorsqu'il enseignoit la Rhétorique. En le lisant, on ne s'apperçoit néanmoins qu'en fort peu d'endroits que l'Auteur ait d'abord pensé en Latin. Il y a de la justesse dans cet Ouvrage éloquent, & l'Orateur y suit toutes les régles de l'art oratoire dans l'invention & dans la disposition de ses preuves. Mais il se livre en même tems à un feu poëtique qui régne par tout ; sa Piéce ressembleroit à un Ode en prose, s'il y avoit moins d'ordre & moins d'étenduë dans ses idées, & si son enthousiasme n'étoit pas, pour ainsi dire, dans la *forme probante.* Enfin je n'ai jamais vû un Ouvrage si singulier, & où il y eût tant de logique & de sagesse, joint à tant d'impétuosité & de sail-

lies. Style pompeux & figuré, toujours élégant ; images tantôt sublimes, tantôt riantes : rien de commun, rien de foible, rien de négligé dans le stile : une Poësie continuelle jointe à un raisonnement exact : Voilà ce qui caractérise ce Discours, dont la beauté ne laisse pas d'être aussi ennuyeuse qu'admirable ; parce que que l'objet, à force de paroître grand & merveilleux, devient presque chimerique, & assez peu interessant. D'ailleurs cet alliage de méthode Oratoire & de fougue Lyrique a je ne sçai quoi d'étrange, qui blesse l'imagination du Lecteur : l'excès du brillant, temperé de nulles ombres, l'éblouït & le fatigue. On diroit que l'Auteur se seroit proposé, dans la plus grande partie de son Ouvrage, d'encherir sur l'enflure de Balzac, qui en comparaison ne paroît monté que sur de médiocres échasses. Après tout, il convenoit qu'un Discours sur l'*Harmonie* fût singuliérement harmonieux. Cette idée a sans doute donné le ton à l'Orateur, & lui a mis à la main la trompette & la lyre, en montant dans la Tribune.

Quoiqu'il en soit, je crois que cet ingénieux Discours, mérite que je vous en trace le plan, & que je me pare moi-même aujourd'hui de quelques *précieux lambeaux* d'une déclamation si extraordinairement belle. *

Après un exorde court, judicieux & simple, l'Orateur partage ainsi son Discours : » La noblesse de l'harmonie, l'uti- » lité de l'harmonie ; ce sont sous ces deux

* Elle se trouve à Paris chez Jac. Nic. le Clerc, grande Salle du Palais, à la Prudence.

» idées que je vais réunir & ranger tous » ses attributs & toutes ses graces. Déclamations emphatiques, métaphores ampoulées, fastueuses hyperboles, dispa» roissez : Soyez les beautés & les Dieux du » Pedantisme. » L'Orateur n'a pas toujours été obéi dans ce Discours, & les *Dieux du Pedantisme* se sont quelquefois moqués de la semonce.

La noblesse d'un art est fondée sur l'antiquité de son origine, sur sa puissance marquée, sur la veneration des peuples : trois points qui forment la subdivision de cette 1e Partie.

Premiere Partie.

On remarque d'abord qu'il régne chez les Historiens des Sciences & des Arts un défaut, qui leur est commun avec les Historiens des Peuples & des Empires. Les uns & les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont souvent cherché dans la Fable l'origine de ce qu'ils célébroient. L'Orateur ajoûte, qu'autorisé par les exemples, il pourroit ou tirer un voile misterieux sur le berceau de l'Harmonie naissante, ou leur prêter une descendance fabuleuse. Mais il prétend avec raison que la Musique existoit bien avant que les Dieux de la Fable fussent nés. » Consultons, dit-il, les archives du » monde, ces fastes vainqueurs de l'oubli, » témoins de tous les tems, & contempo» rains de tous les arts : que nous diront-ils? » Que la Musique compte autant de siécles » de durée, que l'Univers même; ils nous » apprendront que l'aimable compagne du » premier Mortel fut l'inventrice des pre» miers sons mesurés ; que dès qu'elle eût » entendu les gracieux accens des oiseaux, » devenuë leur rivale, *elle essaya son gozier*;

» que bientôt elle y trouva une fléxibilité » qu'elle ignoroit, & des graces plus tou» chantes que celles des oiseaux mêmes; » qu'enfin s'appliquant chaque jour à cher» cher dans sa voix des mouvemens plus le» gers & des cadences plus tendres, ins» truite *par les Amours déja nés avec elle*, » bientôt elle se fit un art du chant, présent » des Cieux, par lequel, après sa disgrace, » elle sçut souvent adoucir & charmer les » peines de son Epoux, exilé du *divin Eli-* » *zée.* »

Il fait voir ensuite que les instrumens de Musique, inventés par Jubal pour accompagner la voix, supposent qu'on chantoit longtems auparavant. » Dans ces premiers tems » où l'on ignoroit encore l'art d'écrire & de » peindre la voix, les Peuples ne conser» voient leurs chroniques, que dans des » vers que l'on chantoit fréquemment pour » en perpétuer le souvenir; par le secours » de cette tradition ils rapelloient leur ori» gine, les exploits de leurs Conquerans, les » préceptes de leurs arts, les loüanges de » leurs Dieux, leur morale, leur Mytholo» gie, leur Religion....

L'Orateur prétend que la Musique ancienne étoit beaucoup plus parfaite que la nôtre, parce qu'elle produisoit des effets prodigieux, que nous ne voyons point que la nôtre produise. Cette puissance de la Musique est une seconde preuve de sa noblesse: » Sans que je parle, Messieurs, déja cette » puissance est assez prouvée: tout l'empire » de la nature est l'empire de l'harmonie; » tout ce qui respire, tout ce qui est né « sensible, subit sa loi; s'il est quelqu'un

» qui l'ose contester, il est sans entrailles; il » est né sans doute dans l'absence des graces » & sous un Astre sinistre, au sein des ro- »chers impitoyables, & parmi les animaux » farouches. Que dis-je? les rochers même » & les plus farouches animaux sont sensi- »bles à de touchans accords, & tiennent » plus de l'humanité que ce cœur infléxible. » A la voix de l'harmonie, cette Reine ai- » mable de l'air, les êtres les plus insensibles » sont animés, les êtres les plus tristes sont » égayés, les êtres les plus féroces sont at- » tendris; par tout où elle passe, la nature » s'embellit, le ciel se pare, les fleurs s'é- » panoüissent: elle entre dans une solitude » vaste, muette & désolée; bientôt par elle » tout se réveille, l'affreux silence s'enfuit, » tout vit, tout entend, tout prend une » voix pour applaudir; sommets des colli- » nes, ruisseaux, vallons, antres des bois, » tout répond à l'envi; l'air par ses doux » frémissemens, l'onde par son murmure, les » oiseaux par leur ramage, les feüillages » même par leur agitation harmonieuse, les » zéphirs en prolongent le plaisir d'échos en » échos, de rives en rives; Amphion » touche la lyre, les montagnes s'animent, » les pierres vivent, les marbres respirent, » les rochers marchent, des tours s'élevent, » une ville vient d'éclore; je vois Thebes. »

Vous venez d'admirer l'emphatique, voici du lyrique: » Sur quel nouveau spectacle » mes yeux sont-ils transportés? O crime! » d'avares Nochers vont précipiter dans les » eaux un favori de Polymnie: cruels arrê- » tez! ah du moins avant sa chute, qu'il lui » soit permis de prendre encore une fois

» ſa lyre! Il la touche : à ſes accents Amphi-
» trite ſe calme , les Aquilons s'envolent ,
» les monſtres des mers s'élevent au deſſus
des flots temperés & ſe raſſemblent au-
» tour du vaiſſeau barbare. Arion en eſt
» précipité , un Dauphin le reçoit , le porte
» au ſein des vertes ondes , & le rend aux
» rives Leſbiennes. C'eſt peu ; l'empire de
» la Terre & celui du Trident , ne ſuffiſent
» point à la puiſſante Harmonie ; elle va
» porter ſes conquêtes hors du monde mê-
» me , & ſur des plages inconnuës au Dieu
» du jour. Euridice n'eſt plus : tendre époux
» & toujours amant , le Chantre de la Tra-
» ce oſe quitter les régions de la lumiere ; à
» la lueur du flambeau de l'Amour , il perce
» les profonds deſerts du cahos ; vivant il
» deſcend chez les morts ; ſa lyre triom-
» phante va lui frayer des chemins que ni
» l'or , ni les armes , ni la beauté n'ouvrirent
» jamais à des êtres animés ? il marche en
» intrépide ; déja il a pénetré aux brûlantes
» rives du Phlégéton. Il paſſe : à ſa ſuite
» la troupe aîlée des Amours traverſe l'on-
» de noire. Orphée chante ; à ſes tendres ac-
» cords l'éternelle nuit perd ſon horreur ;
» l'éternel ſilence a ceſſé ; l'éternel ſom-
» meil eſt interrompu ; la mort retarde ſes
» fureurs ; un peuple d'ombres voltige au-
» tour du fils de Calliope ; les tourmens du
» Tartare ſont ſuſpendus ; Porphirion , Siſi-
» phe , Ixion , Tantale , éprouvent les plus
» doux momens ; Tiſiphone eſt déſarmée ;
» la Parque eſt oiſive , Megere eſt attendrie :
» le Monarque des Mânes lui-même , tyran
» juſqu'alors inexorable , s'étonne de ſe
» trouver ſenſible ; trois fois il réſiſte , trois
» fois il eſt fléchi. »

La Musique a des droits sur le sentiment de tous les hommes, & même de ceux qui semblent être réduits au seul instinct, tels que les Enfans, les Païsans, & les Sauvages : » Interrogeons la nature dans les om- » bres de l'enfance. Je vois un berceau ; un » foible enfant y pleure, une mere allarmée » le menace, tonne, éclate ; il redouble ses » plaintes. Elle chante, il est calmé. Déja » il a interrompu ses cris, pour entendre des » sons plus mesurés ; il les imite même, » il y répond par un murmure inarticulé : » tel le jeune oiseau sous l'aile de sa mere » apprend d'elle son ramage, il étudie ses » airs, il les répéte ; & dès avant son pre- » mier essor, il se prépare aux concerts des » bois. Interrogeons la nature dans l'igno- » rance des campagnes. Je vois un peuple » grossier, stupide, aveugle : qu'on lui dé- » veloppe les richesses de la Poësie, les » graces de l'éloquence, les charmes de la » Peinture, l'industrie de la navigation, » les beautés de l'Architecture : privé de » goût & de lumieres, il entend sans com- » prendre ; il voit sans admirer, il reste » insensible ; il ignore ces plaisirs : mais » que parmi ce même peuple de beaux » airs se fassent entendre, il se reveille, il de- » vient attentif, il est émû ; le sentiment se » déclare ; je reconnois l'humanité..... » Les Hurons impitoyables, les cruels Ma- » cassars, les Caribes sanguinaires, les » Cannibales inhumains, ont leur Musique, » leurs chants de paix, de guerre, de triom- » phe. Avant de commencer les festins ho- » micides, dans lesquels ils dévorent les » captifs que la victoire leur a soumis,

» pleins d'une farouche allegresse, ils forment » des danses ensanglantées autour des victi- » mes dont ils vont être les tombeaux : je » dis plus, ils chantent eux-mêmes leur pro- » pre trépas : du milieu des supplices, du » sein des feux lents qui les entourent, ces » héros barbares rappellent leurs anciens » triomphes dans leurs chansons funebres, » & consolés par ce doux souvenir, ils ex- » pirent dans le sein de l'harmonie, & lui » consacrent leur dernier soupir.

La Musique exerce même son pouvoir sur les animaux. » Sortons de la nature rai- » sonnable ; interrogeons les animaux, in- » terrogeons les peuples aîlés des airs, le peu- » ple muet des ondes, le peuple fugitif des » forêts & des rochers ; tous se montrent » sensibles à l'harmonie. L'Aurore ouvre les » portes du jour, la nature s'éveille ; déja » les oiseaux ranimés annoncent la lumiere, » & saluent le Soleil naissant par leurs con- » certs amoureux ; rivaux pleins d'une vive » émulation, ils se cherchent, ils s'atta- » quent, ils se répondent, ils se combattent ; » leurs chansons commencent avec le jour, » & ne finissent qu'avec lui : je me trompe, » elles ne finissent pas même ; ils les prolon- » gent d'un Soleil à l'autre. Solitaire Philo- » mele, Sirene des bois, quand la sombre » nuit vient imposer silence à la nature, elle » te laisse le droit de chanter encore, & de » charmer ta tendre mélancolie ; l'écho » veille avec toi ; avec lui tu t'entretiens » de tes anciens malheurs ; tes airs, tes har- » monieux soupirs, portés au loin, diminuent » l'horreur du vaste silence ; pour t'entendre » exhaler ta peine, la sœur du soleil absent

» promene plus lentement dans les plaines » de l'air son char argenté ; elle s'abaisse, » elle semble se fixer sur ton bocage, & la » Déesse du matin te retrouve encore dans » la plainte & dans les veilles amoureuses: »

En troisiéme lieu l'Harmonie, ou la Musique, a été l'objet de la veneration de tous les tems, de toutes les contrées. L'Orateur déploye ici toute la pompe de son éloquence poëtique; les traits d'érudition qu'il met en œuvre naissent de son sujet. Je suis néanmoins obligé de les omettre, & je crois devoir leur préferer le morceau suivant, qui fera plaisir à tous les *Harmoniphiles*. » On » évite un Sophiste, on néglige un Géomé» tre, on fuit un Critique, on sifle un Chi» miste, à peine remarque-t'on un Grammai» rien; on aime au contraire, on recher» che un éleve de l'Harmonie; il est le ci» toyen de toutes les contrées, l'homme de » toutes les heures, l'égal de tous les hom» mes de goût & de sentiment : le monde » entier est sa patrie : de-là vient encore que » le souvenir des Musiciens illustres des sié» cles superieurs est beaucoup plus aimable » & plus précieux à l'esprit & à l'humanité, » que le souvenir des Conquérans les plus » renommés; faux Heros, Tyrans réels, les » Conquerans étoient nés pour la perte du » monde; les Musiciens illustres pour son » honneur: les uns avides de funerailles, » ont porté les larmes, la discorde, la mort; » les autres toujours bienfaisans, toujours » applaudis ont porté par tout la paix, la » concorde, le plaisir: la terre consternée « s'est tuë devant ceux-ci; par ceux-là la » terre rassurée a retenti des sons pacifiques;

» les Conquerans couronnés de sanglans lau-
» riers sont sortis de la vie souvent par une
» fin précoce, toujours chargés de la haine
» des peuples indignés, perdus sans être
» pleurés ; les Musiciens fameux, couron-
» nés de myrthe & de roses, & paisible-
» ment expirés, ont emporté chez les
» morts les regrets des nations. Oüi, le
» nom d'un tendre Orphée sera toujours plus
» chérement gardé au Temple de Memoire,
» que le nom d'un fougueux Alexandre. »

Seconde Partie.

Dans la seconde Partie du Discours, l'Orateur fait voir que l'Harmonie étant *utile aux mœurs qu'elle purifie*, est *utile à la République politique*, & qu'étant *utile* aussi *aux doctes arts qu'elle embellit*, elle est *utile conséquemment à la république Littéraire.* Que de grands traits s'offrent encore ici ! je ne sçai que choisir. 1°. Après avoir exposé avec une magnifique solidité les vûës politiques des Sages de l'Antiquité dans l'institution des chants publics, & avoir fait voir dans la pratique de l'Harmonie une éloquence persuasive, & une Philosophie efficace, il s'adresse ainsi à l'Harmonie même & lui dit poëtiquement : » Ton but se-
» roit-il donc changé, heroïque Harmonie,
» pourquoi ne pourrois-tu plus sur les
» mœurs, ce que tu pouvois autrefois sur
» elles ; mais ce doute t'est injurieux ;
» dans la licence même de nos jours tu gar-
» des encore tes droits souverains, tu viens
» répandre encore tes clartés ; tu sçais ins-
» truire & toucher ; ici, tu célébres les ver-
» tus tranquilles du citoyen, là les vertus
» éclatantes du héros ; ici tu chantes l'inno-
» cence couronnée, là le crime foudroyé ;

» ici tu viens réveiller l'oisive indolence » des Grands, endormis sur les roses, jusque dans les bras de la molle volupté, » tu viens leur apprendre des verités qu'ils » n'aiment point à lire; l'amour de tes agrémens leur fait regagner ce que le dégoût » de la lecture leur fait perdre d'instructions: » ici tu attires l'impie dans les Temples » saints; oüi, l'impie même: son oreille » fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrans; là, » tantôt par tes foudroyans accords, troublant les airs effrayés, tu frapes, tu intimides, tu consternes le profanateur; tu » lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flâme à la main, » porté sur les aîles des tempêtes, précédé » des tonerres exterminans, & suivi par » l'Ange de la mort. Dans tes sons menaçans, l'impie croit entendre la marche » formidable de son Juge, le bruit de son » char de feu, la chûte des torrens enflamés, l'horreur du noir abîme, l'arrêt irrévocable. Tantôt par des symphonies plus » douces & plus consolantes, tu suspens » son effroi, tu lui rends la confiance, tu lui » peins dans un nuage de fleurs le Dieu de » la clémence prêt à pardonner, si l'impie » sçait gémir, & la cendre sur la tête éteindre dans ses larmes le feu de l'éternelle » vengeance. En dis-je trop, Messieurs? » n'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentimens que l'Harmonie sçait produire dans les sanctuaires, » & ce pouvoir qu'elle a sur les esprits & » sur les mœurs?

L'Orateur éléve ensuite la Musique sur les

ruines de tous les autres arts. Ce morceau est un peu hyperbolique. » Ne fléchissons » point le genoüil devant ces vaines idoles, » qui peut-être ne doivent avoir des au- » tels que chez la prévention crédule, & » le superstitieux vulgaire. Répondez donc, » vous, leurs adorateurs scrupuleux ; ren- » dez compte de votre culte, parlez : que » sert aux mœurs la profane éloquence ; » Enchanteresse des sens, elle excite *un bruit* » *brillant*, dont l'oreille est flattée, mais que » le vent emporte bientôt, & dont rien ne » va jusqu'au cœur ; semblable à ces feux » legers, à ces flammes volantes & do- » ciles, que l'art industrieux detruit dans » les airs ; feux qui dans un même instant » naissent, brillent & s'évanoüissent ; scien- » ce spécieuse & trop stérile, qui donne à » la République de plus opiniâtres parleurs, » sans lui donner de meilleurs citoyens ? » Que servent aux mœurs tous ces arts, » que nous devons à l'oisiveté des Prêtres » de l'Egypte, l'exacte Géometrie, l'auda- » cieuse Astronomie, la profonde Algébre ? » Tandis que l'esprit s'ensevelit dans des » calculs, ou s'égare dans les cieux, ou » s'abîme dans les sombres méditations, » qu'en revient-il aux vertus ? Sciences trop » indifférentes, qui donnent tout à la spé- » culation, peu au sentiment, rien à l'hom- » me. Que sert aux mœurs l'étude de la » Grammaire & des Langues, ou plutôt la » science des Syllabes ? Tandis qu'elle plon- » ge la mémoire dans un cahos de paroles, » le cœur oisif reste dans un vuide hon- » teux ; Science superficielle, & beaucoup » trop puérile, qui nous apprend à nommer

» ſes vertus, ſans nous apprendre à les ac-
» quérir. Que ſert aux mœurs l'étude van-
» tée de l'Hiſtoire ? Que nous conſerve-
» t'elle ? Le dénombrement des erreurs de
» tous les tems, la liſte des malheurs illuſ-
» tres, des crimes heureux, des paſſions
» traveſties en vertus ; honteuſes archives,
» triſtes monumens de l'humaine folie. Là
» que trouvons-nous ? Les caprices des
» Peuples, les fautes des Rois, les ré-
» volutions, les décadences, l'empire anti-
» que de l'opinion & de l'interêt, le régne
» du hazard, le long tableau de toutes les
» miſeres de nos ayeux, tableau funeſte,
» ſcene déplorable, que le voile de l'éter-
» nel oubli devroit plutôt dérober à jamais
» aux regards de la poſterité : Science de
» l'Hiſtoire, Science ſouvent déſolante,
» qui préſente plus de coupables exemples
» à fuir, que de vertueux modeles à ſuivre.
» Enfin que ſert aux mœurs ce petit talent
» de Theſes & de Sophiſmes, qui ſe donne
» le nom de Philoſophie ; chimeres ſuran-
» nées, ſyſtêmes vagues, captieuſes fadai-
» ſes, erreurs plus ou moins heureuſes ;
» guerre de raiſonnement, où la raiſon eſt
» neutre ; labyrinthe où la verité s'égare
» ſans ſe retrouver ; voilà tout l'art : Scien-
» ce futile & mépriſée, ou plutôt Igno-
» rance traveſtie, qui s'adore & s'encenſe
» elle-même, & perd à diſputer le tems de
» penſer & de ſentir. »

Même préference, quelques pages après, & mêmes invectives contre les Sciences ; l'Erudition n'eſt pas mieux traitée que la Philoſophie. Souvenez-vous de certains vers publiés avec ſuccès : ce ſont à peu

près les mêmes idées. » Pénétrons d'abord » dans ces réduits ténébreux, dont les » ennuis gardent l'entrée, dans ces an- » tres inaccessibles aux ris, où régne loin » du jour, & dans le silence, l'immobile & » morne Sçavoir. Là j'apperçois des hommes » atrabilaires, hagards, intraitables; des » fronts ridés, chargés d'épais nuages, cou- » verts d'un deüil éternel; des Misantropes » rêveurs, malheureux par choix, folles » victimes des veilles cruelles, martyrs » d'un systême inutile au bonheur, viellis » dans un cahos de rêveries, broüillés pour » toujours avec les Graces. Des Ecrivans gla- » cés & pesans, foibles échos de l'antiquité, » ensevelis dans un amas confus de notions » vagues, mais privés du vrai goût, né- » cessairement incapables des délicatesses de » l'esprit, des feux du génie, des finesses » de l'art. Que je les tire de ces lugubres » tanieres, pour les transporter un moment » dans le commerce de la vie, & dans les » devoirs du Citoyen; déconcertés, inter- » dits, distraits, presqu'absens, ils tom- » bent à chaque pas; à chaque instant ils » choquent les bienséances, ils manquent » les égards, ils blessent les convenances, » bientôt enfin ennuyeux & ennuyez, in- » capables d'un doux commerce, ils fuyent, » ils retournent aux obscurs Lycophrons, » & aux mélancoliques Saumaises; déja ils » sont rentrés dans la poussiere grecque & » latine, leur unique élément; semblables » à ces oiseaux nocturnes & funebres, qui » vivent ensevelis loin de la lumiere & loin » du commerce des autres oiseaux: voilà » sans doute des Citoyens bien utiles à la

» République, à la patrie, à leur siécle.
» Par leur utilité jugez de celle des Sciences qu'ils adorent : Grand Dieu ! quelle société uniroit l'Univers, si tous les hommes étoient des Sçavans ? Une vie pareille n'est-elle point une espece de néant ? Mais fuyons ces routes ténébreuses, sous lesquelles nous nous sommes trop long-tems arrêtés : entrons maintenant sous ces Portiques gracieux, sous ces Berceaux de verdure, où par de charmantes voix l'Harmonie nous appelle : ici tout enchante les regards : je n'y vois que des fronts ouverts à l'allegresse, que des yeux rians & sinceres ; que des esprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la Poësie & de la Fable ; que de vrais Citoyens aimables & aimés, officieux & reconnoissans, unis & heureux ; là regnent dans les doux loisirs la simpathie, l'amitié, les amours ; là le premier mérite est d'être aimable, la premiere science est d'être heureux, & les talens ne sont rien, s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur. »

2°. L'Harmonie est utile à la République Litteraire » Dans l'ordre des tems, la Poësie la premiere s'offre à mes regards. Les vers naquirent du chant : d'abord la voix forma des sons, la réfléxion y joignit ensuite des paroles arrangées, & mesura des vers aux modulations naturelles du gozier. Nulle Poësie pour lors sans Musique, & si depuis la Poësie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité, des convenances marquées, des traits parlans, qui la

» font reconnoître pour la fille de l'Harmonie. »

Melpomene & Thalie doivent la naissance de leur art à l'Harmonie. Des Chansons consacrées au Dieu de l'Automne firent éclore la Tragédie. L'art de la riante Thalie ne pouvoit autrefois se passer des Flûtes Tyriennes, dit l'Auteur, & sans elle le célébre Roscius ne joüa jamais. Si je me fixois sur des preuves spécieuses, ajoûte-t'il, ne pourrois-je pas dire avec Quintilien, que l'art de l'Eloquence parfaite n'est donné à aucun Orateur, s'il ignore la musique ; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre, cette gracieuse Euphonie mere de la persuasion, ce mélange de sons divers & nerveux, ces chûtes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expression, cette décence de mouvemens, ces tours pathétiques & pénétrans, qui éveillent l'esprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlevent le consentement & le suffrage ; enfin ce talent de l'insinuation, ce tout ensemble qui fait des Démosthenes & des Patrus. »

La peinture & l'éloge de l'Opera viennent ici fort naturellement. » Mais tandis que je parle, quel subit enchantement transporte mon genie, & plonge mes sens dans une délicieuse ivresse ! Je marche sur les rives de la Seine : est-ce le Palais des Fées ou le temple de Venus qui s'ouvre à mes yeux ? Une Puissance Magique a décoré cette Scene pompeuse ; mais

» quel nouveau plaisir interrompt déja celui
» de mes yeux, & tient mon oreille captive ?
» Quelle symphonie ravissante vient de com-
» mencer ! Que de mains sçavantes & legéres
» prennent un effor unanime! A ces brillantes
» consonances, je reconnois le Temple de
» l'Harmonie. Ici rassemblés, les Génies de
» tous les Arts s'empressent à parer leur
» aimable Souveraine; à ses ordres tout se
» produit à l'instant, ruisseaux & torrens,
» déserts & bergeries, hamaux & palais,
» trônes & tombeaux, les Cieux & les En-
» fers : à la voix de la Déesse tout se rend
» ici; les vents obéissent, les Eumenides pa-
» roissent, les ombres sont évoquées, tous
» les Génies, tous les Dieux sont ses minis-
» tres. Cependant, quels douloureux ac-
» cens viennent pénétrer mon ame ? O dou-
» leur ! ô tendresse ! là c'est la généreuse Al-
» ceste prête à descendre au noir rivage ;
» c'est Alcyone plus éplorée ; elle redeman-
» de son cher Ceyx aux ondes cruelles : ici
» c'est le triste Atis coupable malgré lui ;
» il pleure l'infortunée Sangaride : c'est Ar-
» mide abandonnée ; elle rappelle un Heros
» fugitif, encore aimé, quoiqu'infidéle. Ce
» sont les illustres malheureux de tous les
» âges, qui repassent les funebres bords pour
» demander nos larmes ; ils chantent, je
» sens leurs peines ; ils soupirent, je suis at-
» tendri. Raison critique, vraisemblance se-
» vere, en vain vous soulevez-vous contre
» mon plaisir : en vain me prouvez-vous
» qu'il n'est point dans la nature que les He-
» ros métamorphosés en Amphions, & que
» les Heroïnes transformées en Sirenes,
» viennent chanter leurs infortunes, chan-

» ter leur mort même, languir, tomber, ex-
» pirer en chantant ; j'en conviendrai : mais
» si mon plaisir est sûr, malgré les ré-
» gles violées, si mes sens en sont plus dé-
» licieusement flattés ; si ce qui manque
» à la justesse est remplacé par le sentiment,
» je n'entend plus la voix de la réflexion ;
» l'esprit dit ce qui devroit plaire, le cœur
» décide toujours mieux en sentant ce qui
» plaît. » Ce n'est pas là, ce me semble, de
l'éloquence poëtique & écoliere.

Si l'on en croit notre brillant Orateur, il y a sur la Scene chantante plus de fidelité aux convenances que sur les Théatres tragiques, où l'on prête aux Heros pour langage une Poësie déclamée. » L'Harmo-
» nie, dit-il, ne sçut elle pas toûjours,
» beaucoup mieux que la simple déclama-
» tion, imiter les vrais sons de la plainte,
» les vrais tons des passions, les profonds
» soupirs, les tendres langueurs, les gémis-
» semens entrecoupés, les inflexions pathé-
» tiques, toute l'énergie du cœur ? »

L'Orateur peint ensuite les Ballets de cette maniere, en s'adressant à l'Harmonie.
» Mais je vois Terpsichore, ta fille chérie,
» s'avancer à ta suite d'un pas leger : diri-
» gez par tes soins, ses jeux allégoriques
» sont une poësie muette ; ses attitudes une
» peinture vivante & mobile, une image
» fidele des sentimens & des passions ; ri-
» vale de l'Histoire même, elle raconte aux
» yeux les faits heroïques ; elle exprime
» aux regards le génie des nations ; tous
» les caracteres sont peints dans ses pas. Ici
» dans ses pas précipités, inégaux, égarés,

» je reconnois la colere, l'indignation, le » desespoir ; là dans ses mouvemens interrompus & négligés, je vois la mollesse, la » volupté, la langueur : ici dans la finesse » de ses balancemens, dans la justesse de » son équilibre, dans le choc de ses pas » brillans, je distingue l'enjoüement des graces & la légereté des plaisirs. Là dans un » Dedale de sauts agiles & retentissans, je » reconnois l'allegresse rustique & les danses de l'Automne. Enfin la Danse elle-même, qui au premier coup d'œil ne paroît » qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons, » Ainsi autrefois les sages Citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfans l'horreur de » l'intempérance, faisoient danser à leurs » yeux des esclaves enyvrés. »

La Musique Italienne & Françoise ont ici chacune leur éloge. » Non le Printems n'a » point plus de fleurs que l'Harmonie a » de façons de charmer & d'instruire. Mais » cédez, Muses étrangeres ; jamais les échos » d'Albion, ni les autres d'Hercinie, ni les » rives de l'Ebre & du Tage ne repeterent » des accords si parfaits, que ceux dont nos » contrées retentissent depuis dix lustres : si » l'Ausonie nous offre une rivale, sans la » proscrire tristement, sans la préferer follement, fuyant tout extrême, enrichissons-nous de ses beautés ! Que l'Harmonie du » Tibre & de l'Eridan enchante la Seine, » qu'elle joigne ses symphonies charmantes » à notre chant : & si pour le sublime de » l'art nous écoutons quelquefois ses leçons ; que pour le gracieux de la nature, » elle consulte souvent l'Harmonie de nos

» bords ? celle-ci toujours simple, toujours » vraïe, ne trouve point la beauté où regne » l'affectation, ni la tendresse où regne » l'art. »

Les Pastorales & les Cantates ne sont point oubliées, & l'Orateur peint ces deux genres avec beaucoup de grace & de noblesse. Il ne reste plus à célébrer que les Chansons détachées, dont l'Orateur parle de cette maniere : « Vous prévenez, Messieurs, ce qui me reste à dire ; déja sans » doute vous songez à ces Chansons fines, élé» gantes & fleuries, l'ornement le plus dé» cidé de notre Poësie, à ces airs ingénieux » dictés par les Graces, notés par les Lam» berts & les Mourets, images délicates, » dans lesquelles se peint mieux qu'ailleurs » la superiorité du goût François, & ce gé» nie vif, ami d'un badinage gracieux, en» nemi de tout ce qui porte l'air du tra» vail. C'est ici que l'Harmonie fait paroître » avec plus d'avantage la légereté & les » agrémens d'une voix brillante ; soit qu'elle » lui donne à chanter les triomphes des He» ros de Bacchus, ou leur Mausolée ; soit » qu'elle lui fasse exprimer & imiter dans » des tons variés les changemens du Dieu » d'Idalie ; qui tantôt Zéphir badin se ca» che dans les fleurs, tantôt moucheron » leger voltige autour de la tonne, ou se met » à la nage sur une liqueur vermeille, tan» tôt papillon folâtre, à peine arrivé où le » Printems l'appelle, s'envole & ne re» vient pas ; soit qu'elle lui apprenne à ex» primer ou les soupirs d'une Tourterelle » solitaire & peu consolée, ou le bourdon-

» nement enchanteur d'une jeune Abeille ; » ou les erreurs d'un zephir volage, ou les » regrets d'une rose abandonnée & flétrie » de douleur, ou la marche bruyante d'un » torrent impétueux, qui bondit, écume, » & n'est déja plus, ou la chûte & les cas- » cades d'un ruisseau naissant, & le mur- » mure agréablement sourd de son onde er- » rante, ou la cruelle langueur d'un doux » sommeil : soit enfin qu'après avoir fait » nager la voix sur le sein des vastes mers, » ou l'avoir fait descendre au centre des » profonds enfers, l'Harmonie la trans- » porte sur l'aîle des aigles rapides, au- » dessus du tonnerre, des tourbillons, des » feux étincelans, des plaines liquides, des » vents enchaînés, & du jour changé en » nuit. »

Ici l'Orateur exprime toute sa sensibilité pour une belle voix : » Voix charmante, » voix toujours chere à mon cœur, tou- » jours présente à mes pensées, que ne » puis-je t'entendre toujours ! Que j'aime » tes langueurs, tes chûtes & tes éclats ! » Quelle Muse pourroit dignement loüer » tes sons ravissans, toujours agréablement » mélangés, leur symmétrie, leur alliance, » leurs divorces, leur œconomie ? Tu ver- » ses la volupté dans mon ame. Non, qu'on » ne pense point avoir assez dit pour te » vanter, en comparant tes accords à ceux » de Philomele : toujours uniforme, le » Rossignol n'a que les mêmes sons inarti- » culés, sons sans expression, sans ame & » sans vie ; il sçait plaire, il ne peut tou- » cher ni passionner ; incapable de tes inflé-

» xions pénétrantes & de cette variété d'ac-
» cords, que tu ſçais conduire avec ton
» art, toujours differente de toi-même, &
» toujours belle, chacun de tes ſons eſt un
» ſentiment. Oüi, c'eſt du gozier harmo-
» nieux d'une belle, plutôt que de la bou-
» che de l'Eloquence, que la Peinture doit
» faire ſortir ces chaînes dorées qui cap-
» tivent les ſens. La voix acheve ſur les
« cœurs ce que la beauté a commencé ſur
» eux, & par ſes graces elle tient ſouvent
» lieu de la beauté. »

Enfin l'Orateur ne néglige pas même de célébrer le Vaudeville. » La Chanſon mê-
» me (qui le croiroit) la Chanſon a été &
» ſera toujours encore un art utile à la Répu-
» blique Littéraire. C'eſt elle qui alliant ſes
» accords aux traits fins du Dieu de la Saty-
» re, purge l'empire des Lettres de tous les
» intrus qui s'y gliſſent ſans aveu. C'eſt elle
» qui vange le Dieu du Goût ; c'eſt elle qui
» flétrit, frappe, terraſſe les Génies débiles
» & manqués, les verſificateurs ſans poëſie,
» les Proſateurs Gothiques, les vils Copiſ-
» tes, les ignobles Plagiaires, toute cette
» Populace rampante d'imitateurs ſtériles,
» d'Ecrivains ſubalternes, & d'ennuyeux
» Compilateurs, l'opprobre & le rebut de
» la Belle Littérature. » Voyez comme la Chanſon même du Pont-neuf eſt miſe au rang des choſes utiles à la République des Lettres. Cela s'appelle de la Rhétorique.

Pſeautier en François. Les Libraires aſſociés pour les *Uſages* du Diocéſe de Paris ont publié depuis peu en François le *Pſeautier diſtribué ſui-*

vant le Breviaire de Paris, avec les Hymnes de toute l'année, les Cantiques & les Oraisons; par ordre de Monseigneur l'Archevêque : le prix est de 35 sols en feüilles. L'édition de ce Pseautier est dans son genre aussi bien exécutée que celle du Breviaire même. Si les Hymnes avoient été traduites en vers, elles auroient plus frappé l'esprit : l'ornement de la mesure, de la cadence, & de la rime en auroit rehaussé le mérite. Mais outre qu'il eût fallu en ce cas que les vers eussent été faits par un grand Maître, rien n'étant plus insuportable que des vers médiocres, on auroit encore été obligé de sacrifier souvent la fidélité à l'élégance; & d'ailleurs, où trouver aujourd'hui un grand Poëte, capable de mettre de l'onction dans un Ouvrage de pieté ? Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir faire des vers pieux, qui charment l'esprit & remuent le cœur ; tels que ceux-ci de M. Rousseau, qui sont si connus :

Seigneur, dans ton Temple adorable
Quel Mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra jamais pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Quoiqu'il en soit, non-seulement tous les Pseaumes & tous les Cantiques sont traduits dans ce nouveau Recueil, mais encore toutes les Hymnes du Breviaire de Paris, soit celles du célébre Santeüil, soit

celles de M. Coffin. On trouve fouvent à la marge la verfion littérale du texte Hebreu, par rapport à plufieurs Verfets des Pfeaumes toujours traduits felon la Vulgate. A l'égard de la traduction des Hymnes, elle m'a paru élégante, noble, & touchante.

Je fuis, &c.

Ce 20 Juillet 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXXII.

M. Rollin dans les deux Parties de l'onziéme Volume de son fameux Ouvrage, que j'ai lûës avec un plaisir infini, m'a fait naître sur les matieres qu'il y traite plusieurs Réflexions, que je vais tâcher d'assortir aux siennes. Ceux qui ont lû son Livre reconnoîtront sans peine, qu'en adoptant quelquefois ses pensées, tantôt je les abrége, tantôt je les étends, tantôt je les éclaircis, & que quelquefois aussi je leur en substitue d'autres un peu opposées. Je vais commencer par le Traité de la Musique des Anciens. Dans la suite, je parlerai des autres Arts. T. XI. de M. Rollin.

Ce n'est pas sans raison que les Payens ont attribué à leurs Dieux l'invention

de la Muſique. Un ſi agréable & ſi utile préſent devoit partir d'une ſource proportionnée à ſon excellence. La Muſique, ſi l'on en croit les Anciens, eſt de tous les Arts le plus propre à humaniſer l'homme. Les tranſports qu'elle excite, font naître dans ſon ame des idées ſublimes. Il n'agit plus enſuite qu'avec grandeur & nobleſſe. Ses démarches ſont méſurées, ſes penſées ſont exprimées avec plus de netteté & de juſteſſe. Il ſe trouve par là plus en état de converſer & de lier ſociété avec ſes pareils, d'où naît cette union, qui fait le plus d'honneur à la raiſon. Les Grecs, qui ont reconnu tous ces avantages dans la Muſique, (avantages que nous ne ſçaurions découvrir dans la Muſique moderne) n'ont pas manqué de la cultiver avec ſoin, & d'en faire une de leurs principales études. Ils avoient même attaché du deshonneur à l'ignorance de cet Art ; & c'eſt ainſi qu'on reprocha à Thémiſtocle comme un dé-t d'éducation, de ne ſçavoir pas er d'un inſtrument. Il eſt vrai que réponſe qu'il fit à ce reproche, fit ntir aux Grecs qu'il étoit des ſciences plus eſtimables que la Muſique. Mais lorſqu'elle eſt unie à d'autres qualités, elles en reçoivent un nouvel éclat.

Pour la rendre plus respectable, on en a fait Mercure le Pere ; c'est pourquoi Horace dit :

Mercuri, faconde nepos Atlantis,
Qui feros cultus hominum recentûm
Voce formasti catus, & decora
More palestræ. Od. L. 1.

Chez les Grecs, à qui il il étoit réservé de perfectionner chaque science & chaque Art, la Musique avoit beaucoup plus d'étenduë que chez nous. On entend aujourd'hui par Musique une composition & une exécution de sons avec la voix ou avec les instrumens ; & c'est où elle se borne. Les Musiciens Grecs au contraire étoient en même tems Poëtes & Danseurs, &c. La plûpart des Acteurs qui représentoient des Tragédies, n'étoient formés pour le geste, & pour la démarche, que par la Musique. Elle leur apprenoit à déclamer avec grace, & en cadence ; en un mot, ils ne pouvoient se perfectionner dans leur profession, que par une étude particuliere des regles de la Musique, & par une pratique exacte & continuelle de ces mêmes regles. Ce qui venoit principalement de leur prosodie, & de ce que leur langue étoit, pour ainsi dire, toute notée.

Au reſte, on peut dire en général que la Muſique eſt utile dans toutes les langues à ceux qui parlent en Public; parce qu'elle leur forme l'oreille; & leur apprend à bien prononcer. J'ai remarqué que tous les Orateurs qui manquent d'oreille, & ont une voix fauſſe pour la Muſique, ſont toujours des Orateurs déſagréables; & que même ceux qui ont ce défaut, ne ſçavent point lire.

Un Art que tout le monde exerçoit autrefois, que les chefs mêmes des Républiques Grecques étoient obligés d'étudier avec ſoin, ne pouvoit manquer d'atteindre bien-tôt le ſommet de la perfection: auſſi, dit-on, que les Grecs étoient de très-habiles Muſiciens, qu'ils ſurpaſſoient mêmes les Lévites, quoique parmi ces derniers, il y en eût dont l'unique occupation étoit d'apprendre à bien chanter. Anciennement on faiſoit peu de Poëſie qui ne fût ſuſceptible de chant: la compoſition des paroles & celle de l'air naiſſoient preſque toujours du même Auteur & en même tems. On ignoroit ce que c'étoit que lire ſes Poëſies. Un Poëte voulant faire part au Public de quelque nouvelle production de ſa veine, ſe tranſportoit dans les places publiques, ou ſur le Théatre, ou dans quelques au-

tres lieux destinés à cet usage ; & là il chantoit les Vers qu'il avoit faits, accompagnant ordinairement sa voix de quelqu'instrument à cordes. J'avouë que cette maniere de mettre ses Piéces au jour tenoit un peu de nos Chanteurs du Pont-Neuf ; mais tel étoit l'usage de ces peuples ; & loin que cela parût ridicule, cette sorte de déclamation musicale étoit ordinairement écoutée par une foule de peuple, qui siffloit, ou approuvoit avec liberté, selon qu'il étoit mécontent ou satisfait. Il y avoit néanmoins un inconvénient ; c'étoit qu'une belle voix faisoit souvent valoir de mauvais Vers,& qu'un excellent Poëte étoit quelquefois sifflé, faute de pouvoir chanter avec grace. C'est ce qui les fit résoudre à confier l'exécution de leurs Piéces à des Chanteurs publics & gagés.

Cependant on s'ennuïa de cette maniere de réciter en chantant. On trouva plus naturel de réciter à voix simple & unie. C'est ainsi que le récitatif commença à se séparer de la Musique ; mais il fut toujours obligé d'y avoir recours, soit pour regler ses gestes, soit pour mettre en chant des Vers d'un stile relevé, ausquels la parole ordinaire ne suffisoit pas pour les exprimer digne-

ment. Depuis environ un ſiécle on a rétabli l'ancienne maniere. C'eſt ce qu'on nomme l'*Opera*. Quoiqu'on ſoit perſuadé de la déraiſon de ce ſpectacle à certains égards, c'eſt cependant celui auquel on court avec le plus d'ardeur, & il faut avoüer que, la Religion à part, il eſt digne d'amuſer un honnête homme, qui eſt heureuſement organiſé.

Comme nous naiſſons tous avec des diſpoſitions pour quelqu'Art, ou au moins pour quelque partie d'un Art, il ſe trouva des hommes chez les Grecs, qui réuſſiſſant mieux, les uns dans la production des Piéces, & les autres dans la compoſition & l'exécution des chants, s'adonnerent entierement à l'un ou à l'autre, & ſe perfectionnerent dans les genres qu'ils avoient embraſſés. De-là vinrent ces deux corps différens de Muſiciens & de Poëtes, qui quoique partants du même point, & tendants au même but, ſont cependant regardés comme profeſſant deux Arts ſéparés. Chacun voulant ſe faire honneur & s'acquérir de la réputation, compoſa des Piéces independamment l'un de l'autre. Les Poëtes firent des Piéces ſimplement déclamatoires, & les Muſiciens compoſerent une Muſique, qu'ils nommerent ſymphonie ou ſona-

te, parce qu'on ne pouvoit l'exécuter qu'avec les inſtrumens; mais lorſque ces deux corps voulurent avoir du ſuccès, ils furent obligés de ſe réunir. De cette union il réſulte des effets admirables, que notre Auteur explique fort agréablement. Il cite pluſieurs traits ſurprenans du pouvoir que la Muſique a ſur les eſprits, entr'autres celui de guérir les funeſtes morſures de la Tarantule. Il cite auſſi des exemples, qui prouvent que la Muſique peut faire prendre à un homme tel caractere que l'on veut, d'un furieux faire un homme doux & modéré, & d'un pareſſeux un homme actif, & ardent. Il faut avoüer que ces métamorphoſes, ſi elles ſont réelles, ne ſont pas durables. Malheureuſement la Muſique n'a jamais fait d'un ſot un homme d'eſprit. On eſt même tenté de croire tout le contraire.

Il ſeroit à ſouhaiter que des Arts, ſi capables de remuer les paſſions, ne fuſſent employés qu'à exciter celles qui ſont dignes de l'homme, on ſçait que la Muſique ſert plus à amollir le cœur & à énerver le courage, qu'à exciter de nobles tranſports. Dès ſon origine elle fut deſtinée à des uſages profanes. Mais on peut dire que les chants ne réuſſirent jamais ſi bien, que lorſqu'ils

eurent pour objet des ſujets de Religion. Il en eſt de même de la Poëſie. Qu'on compare les Cantiques de Moïſe, les Pſeaumes de David & les Poëſies des Prophetes, avec les Odes de Pindare & d'Horace, qui eſt ce qu'il y a de plus eſtimable chez les Payens, quelle élévation! quelle nobleſſe dans les premiers! Il eſt vrai qu'on n'y voit point ce nombre arbitraire de ſyllabes, qui fait une des principales qualités des Oeuvres des Poëtes Payens. Quelques-uns néanmoins ont prétendu trouver cette meſure dans les Pſeaumes en général. On connoît trop la différence de l'une & de l'autre Poëſie pour les faire entrer en comparaiſon. Il eſt hors de doute que la Muſique ſacrée des Prophetes étoit conforme à la nobleſſe de leurs penſées : leurs tranſports partants du fond du cœur, & étant excités par un objet relevé, ne pouvoient produire que des chants ſublimes. A la vérité ils étoient peu aſſujettis aux regles ; les Payens en ſuivoient encore moins qu'eux, & ce ne fut que longtems après, que Pythagore chez les Grecs réduiſit la Muſique en un Art, qu'il ſoumit à la raiſon.

Des Muſiciens après lui changerent la forme qu'il avoit établie, firent dépen-

dre entierement les préceptes de la Muque du ſuffrage des ſens, & joignirent pluſieurs nouvelles regles à celles de l'harmonieux Philoſophe. On voulut d'abord s'oppoſer à ces innovations, comme contraires aux mœurs ; mais la nouveauté prévalut, & bientôt on ne reconnut plus aucune trace de l'ancienne Muſique. Ariſtophane & quelques autres Poëtes ſenſés eſſayerent en vain de la rétablir. Elle fut bannie pour toujours, & on ne s'appliqua plus qu'à cultiver la nouvelle. Quelqu'habiles qu'ayent été les Grecs & les Romains dans la Muſique, je ſuis perſuadé que les Modernes, & ſurtout les Italiens, ne leur cedent point.

Lorſque la barbarie de nos ayeux leur permit de cultiver la Muſique, on inventa d'abord quelques Notes ; auſquelles Gui Aretin trouva des noms dans l'Hymne de Saint Jean, *Ut queant laxis, &c.* Il falloit encore des ſignes qui en aſſuraſſent la valeur. Un Muſicien nommé Jean de Meurs trouva les diverſes figures de rondes, de noires, de croches, de doubles-croches & autres ; & il fut ſuivi par tous les Muſiciens de l'Europe. Il ſeroit aiſé de ſimplifier tous les ſignes de la Muſique, & de faire en ſorte qu'elle

occupât ſur le papier moins d'eſpace; ce qui diminueroit les frais & la peine. Mais le papier reglé, les clefs, & les notes étant une fois établies comme ils le ſont, le changement eſt impoſſible.

Les Grecs & les Romains étoient, à ce qu'on croit, privés de ces ſignes; mais ils avoient l'équivalent. Les ſyllabes longues & bréves leur tenoient lieu de ronde, de noires, de croches. Ils avoient auſſi d'autres marques, qui caractériſoient les diverſes infléxions de la voix; par-là leur Muſique valoit la nôtre, ou, ſi vous voulez, elle la ſurpaſſoit en un ſens, puiſque nous ne voyons point que la nôtre produiſe les mêmes effets que l'ancienne. Quant à la meſure, nous ſommes certains qu'elle ne leur étoit pas inconnuë; on a des preuves que lorſqu'un Acteur chantoit à Rome ſur le Théatre, un *Rébel* de ce tems-là battoit la méſure avec ſon pied garni d'une ſemelle de fer; ce qui devoit étourdir le ſpectateur. La Muſique demandant beaucoup de juſteſſe pour être plus agréable, nous avons jugé à propos d'imiter en cela les Romains. Mais les Italiens, dont l'oreille & la voix ſemblent nées exprès pour la Muſique, ſe paſſent du battement de la meſure; ils chantent néanmoins & exé-

cutent leurs ſymphonies avec toute la justeſſe poſſible.

D'abord la Muſique ne fut que pour les temples, & c'étoit le ſeul lieu où elle pût briller dignement; on l'admit en ſuite dans les feſtins & pour les danſes; enfin l'on en fit des ſpectacles publics, uniquement deſtinés aux divertiſſemens du Peuple; les inſtrumens furent inventés pour accompagner, & ſoutenir la voix. Le plus beau & celui à la perfection duquel on s'eſt le plus attaché, eſt l'orgue. Auſſi eſt-il principalement deſtiné pour le ſervice Divin. La force & la mélodie de ſes ſons, ſon étenduë, ſa variété, le nombre de ſes touches & ſes diminutions, le mettent au-deſſus de tous les inſtrumens. Divers Muſiciens, qui en connoiſſoient la beauté & l'importance pour ſoutenir un concert, & pour accompagner les voix, ont voulu le mettre en uſage pour les Spectacles Publics. Mais on a eu honte en quelque ſorte de profaner le ſeul inſtrument qui fut conſacré à Dieu, & ſurtout en France, où les Egliſes ſeules ont droit d'avoir des orgues. Après l'orgue, le claveſin, eſt le plus parfait des inſtrumens, ſurtout lorſqu'il eſt organiſé; mais quel talent, quel-

le habitude n'exige-t-il pas ?

Les instrumens que les anciens ont le plus cultivés, sont la cithare, la lyre, & la harpe. Cette derniere est parvenuë jusqu'à nous sans aucun changement. Pour les autres, on n'en reconnoit aucune trace dans nos instrumens. Le mot de Guitarre semble dériver de Cithare; mais la seule conformité qui soit entre ces deux instrumens, est que dans l'un & l'autre on pince les cordes avec les doigts : car pour la figure, ils n'ont ensemble aucune ressemblance. Le nombre des cordes de la lyre a fort varié d'abord; la premiere lyre n'avoit que trois cordes;ce qui n'empêchoit pas qu'on ne multipliât beaucoup les sons : tant les premiers Musiciens s'étoient déja perfectionnés dans leur Art. Elle en eut ensuite quatre, puis cinq : enfin elles furent multipliées jusqu'à onze. Pour lors on commença à joüer des airs plus composés. Cependant cette lyre n'avoit pas beaucoup d'avantage sur l'ancienne, & leur gloire étoit à peu près égale. On pouvoit joüer pareillement à plusieurs parties sur la même *Cithare*; mais on ne sçait si les Anciens ont profité de cet avantage. Les Ecrits pour & contre sur cette question ne nous donnent aucune certitude.

Quelques raisons pourtant peuvent nous faire croire qu'ils connoissoient le *contre-point*. M. Rollin en allegue une; c'est leur habileté & leur goût, qui ne leur permettoient pas de négliger tout ce qui pouvoit apporter de l'agrément à leur Musique. Leurs oreilles délicates auroient sans doute été blessées du son rude & confus de plusieurs instrumens joüants ensemble sur le même ton. Voilà, ce me semble, un grand préjugé, pour croire que les Anciens possedoient le *contre-point*. Il a pû se perdre par la barbarie des tems; & en ce cas, en le rétablissant, nous avons l'honneur d'une découverte.

La Musique ancienne, comme j'ai dit, comprenoit aussi l'Art de la *saltation*, qui n'est pas seulement ce que nous appellons danse, mais généralement tout ce qui concerne le port, le maintien, le geste & la démarche, & ce dont ont besoin les Orateurs, les Comédiens, & tous les hommes. A Rome la parole & le geste étoient quelquefois partagés sur le Théatre. Un Acteur parloit, tandis qu'un autre gesticuloit. Ceci paroîtra sans doute étonnant & même ridicule; cependant non-seulement le fait est vrai, mais encore il n'avoit rien qui choquât le bon goût;

la preuve est que nul peuple, excepté les Grecs, n'avoit l'oreille si fine, ni le goût si délicat, que les Romains. Ce seroit donc être insensé, que de révoquer en doute une chose d'ailleurs attestée par un grand nombre d'Auteurs anciens. Voici ce qui donna lieu à cette maniere de représenter. C'étoit la coutume chez les Romains, comme chez nous, de faire répéter les endroits d'une Piéce de Théatre qui plaisoient le plus ; & le Peuple, qui est aujourd'hui le Parterre, témoignoit sa satisfaction par le mot *bis*, qui signifie *deux fois*. On fit un jour répéter tant de fois Livius Andronicus, qu'épuisé & enroüé, il fit parler un esclave à sa place, tandis qu'il faisoit les gestes. Il les fit avec tant de grace & d'expression, qu'on voulut en établir l'usage, qui fut poussé à un dégré étonnant.

C'est de-là qu'est venu l'Art des Pantomimes, c'est-à-dire, l'Art d'exprimer les idées & les sentimens par le seul geste. Les Romains s'y étoient tellement appliqués, & l'aimoient avec tant de passion, qu'ils s'y perfectionnerent en peu de tems. Qui croiroit qu'un Roscius ; fameux Pantomime, osât disputer avec Ciceron à qui exprimeroit une même pensée en plus

de façons ? Ciceron changeoit chaque fois ſes termes, & Roſcius ſes geſtes, ſans cependant qu'une expreſſion fût moins propre, moins énergique que l'autre. Il falloit bien que ce ſpectacle eût quelque choſe d'admirable, & en même tems de bien ſpirituel, puiſque les premiers hommes de la République y aſſiſtoient avec plaiſir. Le pere de Seneque avoüoit qu'il étoit extrêmement amoureux de ces ſortes de repréſentations. Il eſt ſûr qu'on y pleuroit comme aux Tragédies, & le peuple Romain ſe paſſionna tellement pour ce genre de Comédiens, que le Senat ſe vit pluſieurs fois obligé de les expulſer de la Ville de Rome. Mais on regrettoit bientôt leur abſence, & pour ſatisfaire l'avidité du Peuple, on étoit contraint de les rappeller.

Lucien rapporte qu'un Roi de Pont, voyant repréſenter un Pantomime, en fut ſi charmé, qu'il le demanda à Néron, pour lui ſervir de truchement univerſel chez tous ſes voiſins : ce qui l'exempteroit, diſoit-il, de bien des frais, que lui cauſoit le grand nombre d'Interprêtes qu'il étoit obligé d'entretenir pour ſes négociations. Suidas & Zozima aſſurent que l'Art des Pantomimes naquit ſous l'Empire

d'Auguste ; ce qui a fait dire à Lucien que Socrate n'avoit vû l'Art de la *saltation* que dans son berceau. Cassiodore appelle les Pantomimes des hommes dont les mains disertes avoient, pour ainsi dire, une langue au bout de chaque doigt, des hommes qui faisoient parler le silence, & qui montroient que sans le secours des mots on peut manifester sa pensée. Ce qu'il y a d'étonnant, est que ces Histrions qui entreprenoient de représenter des Piéces sans parler, ne pouvoient s'aider des mouvemens expressifs du visage, puisqu'ils joüoient masqués comme les autres Comédiens.

Un ancien Auteur s'est avisé de compter l'établissement des Pantomimes à Rome au nombre des causes de la décadence de l'Empire. Il est vrai néanmoins que la passion qu'on avoit pour eux, faisoit naître bien des cabales & des inimitiés dans cette Capitale du monde ; on s'attroupoit, on formoit des partis à leur sujet, & si le Sénat prudent n'eût prévenu le mal, on en seroit souvent venu aux mains. C'est ce qui les fit chasser plusieurs fois ; mais lorsqu'un nouvel Empereur vouloit se rendre le peuple favorable, il les rappelloit.

Quelle différence de ces admirables

Pantomimes aux nôtres ! Cependant quelque médiocre que soit le jeu de ceux-ci, on ne laisse pas de s'y plaire ; (je ne dis pas les gens d'esprit & de goût) ce qui vient peut-être de la disette de bonnes Piéces sur les autres Théatres. On peut juger, par le plaisir que ce spectacle ne laisse pas de nous causer, de celui qu'il causoit au peuple de Rome. Les Pantomimes ne payoient point alors de tribut à une Académie chantante ou parlante, pour avoir le privilége de chanter ou de parler, se mettant peu en peine du chant & de la déclamation qui leur étoient inutiles. Ç'auroit été plutôt aux Académies de Musique de ce tems-là (s'il y en avoit eu) de payer tribut aux Pantomimes, supposé qu'elles eussent eu des *Chanteuses minaudieres*. Au reste nos Pantomimes, pour s'affranchir du tribut, ont intérêt de se perfectionner dans leur Art : ils achettent trop cher le droit d'ennuyer le Public.

Quoique l'*Histoire des Yncas du Perou*, traduite de l'Espagnol de *Garcilasso de la Vega*, descendant par sa mere des anciens Yncas, soit depuis long-tems fort connuë, cependant la nouvelle Edition qui vient de paroître Histoire des Yncas.

en Hollande, * & dont je vous ai déja parlé, m'invite à vous rendre compte de cet Ouvrage, écrit, suivant la pensée des Sçavans, avec plus de sincérité & d'exactitude, que d'art & de politesse. On trouve à la tête un *Discours préliminaire sur l'Histoire des Yncas*, où il y a plusieurs refléxions judicieuses. Le premier Tome est partagé en 9. Livres, & chaque Livre en plusieurs Chapitres. La Description du Pérou, l'exposition de la Religion des anciens Péruviens, avant d'être gouvernés par les *Yncas*; l'idée de leur gouvernement, de leurs mœurs; l'origine des Yncas, la fondation de la Ville Impériale de *Cuzco*; les conquêtes de *Manco-Capac* premier *Ynca*; ce qu'il fit pour inspirer le goût de la vertu à ses sujets; son Testament & sa mort : voilà le sujet du premier Livre.

Dans le second, on fait voir, 1°. que les Yncas ont eu connoissance du vrai Dieu. 2°. Qu'ils ont cru l'immortalité de l'ame & la Résurrection universelle. 3°. Quelles étoient leurs sciences, leur maniere de comp-

* A Amsterdam, chez Fred. Bernard 1737. 2. *vol. in* 4. avec des fig. dessinées par feu B. Picard le Romain; se trouve à Paris, chez Montalant.

ter les années ; la connoiſſance qu'ils avoient de la Médecine ; leur Géométrie, leur Géographie, leur Arithmétique, leur Muſique, leur Poëſie, leur Botanique. Par rapport à ce dernier Article, je crois faire plaiſir au Public de rapporter ce qui ſuit, tiré du Liv. 2. Ch. 25.

» Il y a une autre plante que les In-
» diens appellent *Mateellu*, & dont
» les propriétés ſont preſque miraculeu-
» ſes pour la guériſon du mal des yeux.
» Elle croît ſur le bord des ruiſſeaux ;
» elle n'a qu'un pié de hauteur, & qu'-
» une ſeule feuille, qui eſt toute ron-
» de : on ne ſçauroit mieux la compa-
» rer qu'à celle que les Eſpagnuls nom-
» ment vulgairement *oréja de Abad*, ou
» *oreille d'Abbé*, qui naît en hiver ſur
» les toits des maiſons. Les Indiens la
» mangent cruë, & le goût en eſt fort
» bon. D'ailleurs on en fait une eſpece
» d'emplâtre, & voici comment. On la
» mâche d'abord, & un peu avant que
» ſe mettre au lit, on l'applique ſans
» autre cérémonie ſur les yeux mala-
» des, qu'on ſerre d'un bandeau pour
» empêcher l'herbe de tomber : quel-
» que taye, ou quelque mal qu'on y
» puiſſe avoir, l'effet de ce remede eſt
» ſi merveilleux, qu'il les diſſipe dans

» une nuit, & qu'il appaiſe la dou-
» leur, ſi violente qu'elle ſoit. J'en
» ai fait moi-même l'expérience (con-
» tinuë Garcilaſſo) ſur l'œil d'un jeune
» homme, qui l'avoit preſque hors de
» la tête, avec une grande inflamma-
» tion, & une carnoſité qui tomboit
» preſque ſur la jouë, & qui empêchoit
» qu'on ne diſcernât le blanc de l'œil
» d'avec la prunelle. Dès la premiere
» nuit que j'y mis de cette herbe, l'œil
» reprit auſſi-tôt ſon aſſiette naturelle,
» & après la ſeconde il fut entierement
» guéri. Je trouvai enſuite ce même
» jeune homme en Eſpagne, & il m'aſ-
» ſura qu'il ne voyoit pas ſi clair de
» l'autre œil, que de celui dont il avoit
» été ſi malade. Un Eſpagnol, qui m'ap-
» prit à connoître cette Plante, me ju-
» ra en même tems qu'il avoit été ſur
» le point de perdre la vûë, & qu'il l'a-
» voit recouvrée en deux nuits par la
» vertu de cette herbe. Auſſi quelque
» part qu'il la vît, il la baiſoit mille fois,
» il la mettoit ſur ſes yeux & ſur ſa tê-
» te, & il ne ceſſoit de rendre graces à
» Dieu, de ce qu'il lui avoit procuré
» un ſi bon remede. A cette Plante j'en
» pourrois ajouter pluſieurs autres, dont
» les Indiens, mes parens, ſe ſervoient
» dans leurs maladies, ſi les noms ne

» m'étoient échappés de la mémoire. «

Ce qui concerne l'Arithmétique des anciens Péruviens est digne de remarque. Avec de simples nœuds, ils faisoient toute sorte de comptes. Pour sçavoir au juste ce que chaque Ville devoit fournir à l'Ynca, ils en faisoient la répartition, avec des cailloux & des grains de maiz, sans se tromper jamais dans leur calcul. Ils mettoient à part le compte de chaque chose, & ils en formoient des écheveaux qui leur tenoient lieu de cahiers séparés.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le troisiéme Livre, est la description du Temple du Soleil, & des sacrifices qu'on lui faisoit; des appartemens consacrés à la Lune, aux étoiles, au Tonerre, à l'éclair, & à l'Arc-en-Ciel; du Jardin d'or, & du Temple de *Titicaca*. En lisant ces descriptions, on regrette la destruction de ces magnifiques monumens, & on se rappelle ces deux beaux Vers, que chante l'*Ynca* des *Indes Galantes*.

Soleil, on a détruit tes superbes asyles :
Il ne te reste plus de Temples que nos cœurs.]

Il s'agit dans le quatriéme Livre des Vierges consacrées au Soleil, de leurs regles, de leurs exercices, de la punition de celles qui succomboient à l'a-

mour, des raisons pour lesquelles le Prince héritier de la Couronne étoit obligé d'épouser sa propre sœur ; de l'austérité avec laquelle on élevoit les enfans, & de plusieurs autres usages de la Nation Péruvienne. Le Livre cinquiéme traite de la politique & du gouvernement des Yncas. Le 6e. & le 7e. de plusieurs choses disparâtes, mais surtout des maisons Royales & de leurs ornemens, des Officiers de la maison du Roi, & de ceux qui portoient son fauteuil, de la pompe funebre des Rois du Pérou, des Loix & des apophtegmes de l'Ynca *Pachacutec* : des Colonies ; de deux sortes de langues, qui étoient la langue de la Cour, & la langue générale. Tout cela est entrecoupé de récits Historiques. Ce qu'il y a de remarquable dans le 8e. Livre, est ce qui concerne les Plantes du Pérou, (on y parle surtout du *tabac*) & les animaux du même Pays. Le 9e. roule à peu près sur le même sujet ; mais il contient plusieurs détails historiques, au sujet de l'Ynca *Atahualpa* & de ses cruautés. L'Auteur ne fait remonter son histoire qu'à 400 ans avant l'expédition des Espagnols au Pérou, c'est-à-dire, qu'il la commence à l'an 1125.

Quoique le second Tome soit intitu-

lé comme le premier, il ne s'y agit point de l'Histoire des *Yncas*, mais de l'*Histoire de la Conquête de la Floride.* L'Auteur est aussi Garcilasso de la Vega. Cet Ouvrage est à peu près aussi confus & aussi mal écrit que le précédent, & on y trouve aussi des figures qui portent le nom de B. Picart le Romain. A la tête est une Préface de Richelet. Le Sieur Fred. Bernard, célébre Auteur-Libraire de Hollande, dit lui-même dans un Avertissement désintéressé, que le Livre n'est pas assez nécessaire pour que l'on ne s'en puisse passer; que l'*Histoire est séche, les réflexions froides & insipides*, & que le stile en doit être languissant dans l'original, puisqu'il l'est considérablement dans la Version, *malgré le génie du Traducteur*, » A l'égard de ce dernier (continuë-t'il) » il n'est pas nécessaire d'avertir que » ses phrases & ses périodes ne sont » nullement à la mode, non plus que » plusieurs de ses termes. Il nous faut » aujourd'hui du léger, du vif, du pétillant; cela nous amuse, & nous » voulons même cet amusement dans » les choses les plus sérieuses. « Ce que le Libraire bel-esprit ajoute, est outré.

Pour former un ſecond Volume d'une groſſeur honnête, il y a joint une Relation *Curieuſe amuſante & inſtructive* [ce ſont ſes termes] d'un grand Pays, que l'on peut, dit-il, preſque regarder comme appartenant à la Floride. Cette Relation eſt du P. *Hennepin*. * Il a fourré dans le même Avertiſſement une Vie de Richelet, qui paroît de ſa façon. On y trouve un détail curieux touchant les Ouvrages de ce celebre Philologue, & les differentes éditions qui en ont été faites, ſurtout de ſon fameux Dictionaire imprimé pour la premiere fois en 1680. C'eſt la curieuſe édition, ſi on peut néanmoins appeller ainſi celle qui eſt la plus remplie d'obſcénités & de traits ſatyriques. Ce Dictionaire eſt depuis devenu, ainſi que celui de Furetiere, un vrai *Polyanthea*. On trouve ici une anecdote tragique touchant la premiere édition du Dictionaire de Richelet. Cet Auteur en fit faire une ſeconde àGenéve en 1693. après quoi il mourut. Le Sieur Bernard rabaiſſe beaucoup & avec raiſon les éditions de Lyon 1719. 2. *vol. fol.* celle de Roüen en la même année 2. *vol. fol.* celle de Lyon 1728. 3 *vol. fol. Ouvrage*, dit l'Auteur, *auſſi diffus, qu'inexact & paſſionné.* Il ajoute néanmoins qu'il y a tant de recherches curieuſes, qu'on ne doit pas la mépriſer. Enfin il cite l'édition faite à Amſterdam en 1732. par du Sauzet Libraire 2. *vol. in* 4, purgée de ſes inutilités, comme de ſes obſcenités, & augmentée d'un grand nombre d'Articles. Le Sieur Bernard parle enſuite des autres Ouvrages de Richelet, & de leurs differentes éditions.

* Recollet Flamant.

Je ſuis, &c.

Ce 21 *Juillet* 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXXIII.

Troisiéme Partie des Mémoires pour l'Histoire naturelle de Languedoc

LE Languedoc, ſelon Monſieur Aſtruc, a été poſſedé par les Celtes ou Gaulois, qui en ont été les premiers habitans ; par les Romains, qui s'en rendirent les Maîtres l'an de Rome 634. c'eſt-à-dire, 120 ans avant Jeſus-Chriſt ; par les Goths qui l'envahirent ſur les Romains au commencement du V. ſiécle ; par les Sarrazins, qui s'en emparerent au moins en partie en 720, après avoir ſubjugué les Goths qui l'occupoient ; enfin par les François, qui en ayant chaſſé les Sarrazins en 759, avec l'aide des habitans du Pays, l'unirent au reſte de la Monarchie. Après avoir ainſi marqué les époques de ces differens Souverains, il ſe propoſe d'examiner les changemens

que leur domination a introduits dans la Langue de cette Province. Comme quelques Auteurs ont traité de la Langue Celtique, M. A. se contente de les indiquer, & de rapporter trois differentes Tables : La *premiere*, des noms Celtiques & de quelques anciens lieux de la Province Narbonnoise, dont on sçait, ou du moins dont on croit deviner l'étymologie Celtique. La *seconde*, de plusieurs mots Languedociens, qui ne viennent point du Latin, qui sont encore aujourd'hui en usage dans la Basse-Bretagne, ou dans le Pays de Galles en Angleterre, où la Langue Celtique s'est le mieux conservée, & qui par conséquent paroissent être des restes de l'ancien Celtique, qui étoit autrefois commun à tous ces Pays. Enfin la *troisiéme*, de beaucoup de mots, qui subsistent dans la Langue du Languedoc, qui ne viennent point du Latin, & dont l'origine paroît être Celtique ; mais cependant qui ne sont en usage ni dans la Basse-Bretage, ni dans le pays de Galles, ou du moins que l'Auteur n'a point trouvés dans les Dictionaires Bas-Breton, ou Gallois. Il indique les Livres qu'il a consultez pour dresser ces Tables, & il y employe l'érudition étymologique, pour répandre

plus de lumiere sur l'Histoire & la Geographie.

On voit par les deux dernieres Tables, qu'il reste moins de mots de l'ancien Celtique dans la Langue du Bas-Languedoc, que dans celle du Haut-Languedoc. » Apparemment, dit M. » Astruc, que la Langue Latine, qui » a anéanti la Celtique dans les Gau» les, devint plus commune & plus » familiere dans le Bas-Languedoc ; à » quoi plusieurs causes ont pû contri» buer ; la proximité de la Provence & » de l'Italie ; le passage presque conti» nuel des Romains, qui alloient en » Espagne, ou qui en revenoient, & » surtout les Colonies Romaines éta» blies en grand nombre dans le Bas» Languedoc, à Narbonne, à Nismes, » à Beziers, &c. « M. Astruc ajoute qu'il ne garantit pas l'origine Celtique des mots contenus dans ces Tables ; & il conjecture que quelques-uns pourroient venir ou du Latin ou du Tudesque.

L'introduction de la Langue Latine que les Romains, suivant leur politique ordinaire, communiquerent aux habitans du Languedoc, altera extrêmement la Langue Celtique. » Leur » empire n'a duré dans cette Province

» qu'environ 500 ans : il y en a près de » treize cens qu'il y est détruit, & » cependant la Langue qu'on y parle » encore a une analogie parfaite avec » le Latin, du moins en a-t'elle autant » que l'Italien même. « Ce que dit l'Auteur est parfaitement connu de ceux qui ont quelque teinture de la Langue du Languedoc. Pour en convaincre ceux à qui elle n'est pas connuë, il remarque que conformément au Latin, on n'exprime point dans la Langue du Languedoc, les pronoms qui servent de nominatifs aux Verbes ; l'usage des Participes auxiliaires *ayant* ou *étant* y est inconnu, aussi-bien que celui des articles, qui servent à distinguer les phrases indéfinies des phrases définies ; la particule *on*, si commode pour faire des propositions générales sans spécifier ceux dont on parle, est également inconnuë dans les Langues Latine & Languedocienne. Enfin c'est le même Alphabet. Il n'y a que deux sortes d'E dans l'une & dans l'autre. » On ignore, dit M. Astruc, » l'E muet de la Langue Françoise, & » la prononciation de cette lettre est » une pierre d'achopement pour les » gens de cette Province, de même » que pour le reste des Gascons, dont

» les organes ne sont point accoutumez
» à exprimer ce son. C'est par la mê-
» me raison qu'on donne dans cette
» Province à l'U un son plus plein
» qu'en François, & qui approche de
» celui de la Diphthongue *Ou* que les
» Romains lui donnoient ; & c'est une
» nouvelle différence dans le son des
» mêmes lettres, qui expose les Lan-
» guedociens à une prononciation vi-
» cieuse « Il conjecture que le Latin,
& le Latin même assez pur, étoit alors
beaucoup plus familier dans la Pro-
vince Narbonnoise, que le François ne
l'est encore aujourd'hui ; mais il attri-
buë à la succession des tems, & à l'in-
vasion des Nations étrangeres, les chan-
gemens qui ont amené cette Langue,
comme par dégrés, au point où elle
est aujourd'hui. M. Astruc convient ce-
pendant que les Goths, qui regnerent
dans cette Province près de 300 ans, ne
contribuerent pas beaucoup à corrom-
pre cette Langue, qu'ils apprirent eux-
mêmes, sans assujettir leurs nouveaux
sujets à parler le Tudesque. A peine
trouve-t'on aujourd'hui quelques mots
dans la Langue du Languedoc, qui pa-
roissent venir de la Langue Germani-
que ou Gothique ; & il y a lieu de dou-
ter si ces mots n'étoient point également

uſités dans la Langue Celtique. Quoiqu'il en ſoit, M. Aſtruc en a dreſſé une Table. Les Sarrazins n'ont été les maîtres du Languedoc qu'environ 39 ou 40 ans : ainſi les mots dérivés de l'Arabe, que cette Province tient des Sarrazins, ſont en petit nombre. » Encore même, » dit M. A. comme ces mots appartien-» nent à la Médecine ou à la Botanique, » & qu'on n'a pendant long-tems en-» ſeigné dans la Faculté de Montpellier » d'autre Botanique, que celle qu'on » puiſoit dans les Auteurs Arabes, ſe-» rois-je tenté de croire que c'eſt par » cette voie que pluſieurs de ces mots » ſe ſont répandus. « Il a conſulté ſur ces mots dont il a formé une Table, des perſonnes ſçavantes dans la Langue Arabe, & a diſtingué ceux qu'ils ont reconnus pour être véritablement Arabes, d'avec ceux dont l'origine ne leur a pas été connuë. Enfin il a donné une liſte des mots communs à l'Eſpagnol & au Languedocien, mots que l'Eſpagne & le Languedoc ont probablement reçûs des Goths & des Sarrazins, qui ont dominé ſucceſſivement dans l'un & dans l'autre de ces pays. » Il faudroit » autrement les regarder, dit M. A. » comme des reſtes de l'ancienne Lan-» gue Eſpagnole, & ſuppoſer qu'ils au-

» roient passé dans le Languedoc, à la
» faveur du commerce qu'il y eut en-
» tre le Royaume d'Arragon & le Lan-
» guedoc, sur la fin de la seconde race
» de nos Rois, & au commencement de
» la troisiéme. « J'aurois pû remarquer des acceptions différentes de plusieurs mots, dérivés du Celtique & du Gothique, & également connus en Provence; mais je supprime ces remarques, dans la crainte que cette Littérature ne plaise pas à la plûpart des Lecteurs.

L'Auteur représente ensuite les changemens arrivés dans la Langue du Languedoc, depuis que cette Province a été unie à la Couronne de France, & l'état présent de cette Langue. Il remarque d'abord que sous les Rois de la premiere race, on parloit deux Langues principales dans l'Empire des François, où la plus grande partie du Languedoc se trouvoit déja comprise; l'une étoit la Langue *Latine*, mais corrompuë par quelques restes de Celtique & par plusieurs mots étrangers que les Nations Germaniques, y avoient apportés; & l'autre la Langue *Tudesque* alterée aussi par les mêlanges de quelques mots Latins qui s'y étoient introduits. Les Gaulois, qui avoient pris depuis long-tems le nom de *Romains*, parloient la pre-

miere, qu'on appelloit Langue *Romaine*; les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Germains, &c. se servirent de la seconde, qui étoit leur Langue naturelle. Mais tandis que le Tudesque étoit la Langue commune de la Germanie & des Provinces limitrophes du Rhin, le Romain, à cause du grand nombre des Gaulois, l'étoit du reste de la Monarchie. On voit la distinction des deux Langues dans le serment d'alliance que Louis le Germanique fit en 842. en Langue Romaine, pour être entendu de l'Armée de son frere Charle-le-Chauve, & dans celui que prononça ce dernier Prince en Tudesque pour se faire entendre de l'Armée de Louis. Ces formules, que Nithard nous a conservées, n'ont pas été clairement traduites par Pontanus & par le P. Daniel, qui ont entrepris de les expliquer. M. A. a donc cru devoir les imprimer avec deux versions interlineaires, l'une Latine & l'autre Languedocienne.

La Langue Romaine, après s'être long-tems maintenuë dans les Gaules, s'y partagea insensiblement en deux Langues differentes; celle qu'on parloit dans les Provinces septentrionales étoit grossiere, peu correcte; & celle qui étoit en usage dans les Provinces

méridionales, & surtout dans la Gaule Narbonnoise, étoit plus correcte & plus pure. » Cette Langue plus grossie-» re, moins polie, peu exacte & peu » réguliere, ajoute M. A. est devenuë » sous nos Rois de la troisiéme race, « la Langue la plus polie, la plus riche » & la plus élégante de l'Europe, c'est-» à-dire, est devenue la Langue Fran-» çoise. L'autre qui étoit autrefois plus » pure & plus correcte, après s'être » soutenue avec honneur par les vers » des Poëtes Provençaux ou *Trouba-» dours*, tant qu'il y a eu des Princes » souverains dans ces Provinces, est » réduite depuis long-tems à la condi-» tion d'une Langue Provinciale, c'est-» à-dire,, d'une Langue méprisée de » ceux même qui sont obligés de s'en » servir, « Il reste cependant certains vestiges de l'ancienne fraternité de ces deux Langues, comme M. A. le prouve par diverses réflexions que je ne puis exposer ici. La Langue Provençale étant la même que celle du Languedoc, il a cru devoir rapporter les éloges que les Italiens ont faits de cette premiere Langue, aussi-bien que des Troubadours.

Cependant la Langue du Languedoc c'est conservée dans l'état où elle a été

dans les tems les plus glorieux pour elle ; ce que M. A. n'attribuë point au génie des Habitans qui sont vifs, légers & variables, mais plutôt à l'oubli où cette Langue est tombée. » Le Peuple, » ajoute-t'il, quand il n'y a que lui » qui parle une Langue, ne s'avise » guere d'y faire des changemens. Ce » sont les Auteurs, qui, en composant, » cherchent à mieux dire que ceux qui » les ont précédés, & qui par ce moyen » disent autrement ; on sçait qu'en » polissant toujours une Langue, on » l'exténuë souvent, & qu'à coup sûr » on l'altere toujours. Mais quand la » cause en seroit ignorée, du moins » le fait ne sçauroit être contesté. « En effet on voit par les Ouvrages des anciens *Troubadours*, écrits dans le XII & le XIII siécles, qu'à peine la Langue dans laquelle ils sont écrits, differe autant du langage qu'on parle aujourd'hui, que le François usité sous le regne de Louis XIII, differe du François d'à présent. Catel dit qu'il avoit une Histoire des Guerres de Raimond le Vieux, Comte de Toulouse, écrite par un Auteur contemporain en Langue Tolosaine, semblable à celle qu'on parloit en 1634. Ce qui fait un intervalle de 400 ans.

M. A. a cru qu'après avoir recherché les restes de la Langue Celtique, il devoit rechercher en même tems les traces du Paganisme des Gaulois & des Romains, qui pouvoient subsister en Languedoc. Les Fées, dont la créance est assez universelle en Europe, paroissent avoir été particulierement établies dans cette Province. Il n'y a ni Château, ni Antre, ni Fontaine, à laquelle on n'ait attaché une Fée, dont on raconte des merveilles. On voit par un témoignage de Gervais de Tillebery, Maréchal du Royaume d'Arles, qui écrivoit en 1211, qu'on faisoit alors les mêmes Contes des Fées qu'on fait encore aujourd'hui. M. Astruc conjecture que les *Deæ Fatuæ* des Romains, qui passoient pour les femmes des Faunes & des Sylvains, & ausquelles on accordoit le Privilege de prédire l'avenir, ont donné naissance aux Fées. Les Orientaux ont sur leurs *Ginn* & leurs *Peri* à peu près les mêmes idées qu'on a eu en Europe sur les Fées. C'est l'amour du merveilleux qui a produit toutes ces Fables. On parle encore beaucoup en Languedoc des *Dracs*, nom dérivé de celui de *Dragon* ; ces *Dracs* sont des esprits folets, capricieux, inquiets, ordinairement mal-

faiſans : les meilleurs d'entre eux ſe plaiſent du moins à faire des malices & des tours de Page. On croit pourtant qu'ils prennent quelques perſonnes en amitié, & qu'ils leur rendent d'aſſez grands ſervices. On leur attribuë encore le pouvoir de ſe rendre inviſibles, & de prendre la forme qui leur plaît. Gervais de Tillebery dit que leur demeure ordinaire étoit dans le creux des Rivieres, où ils tâchoient d'attirer les femmes & les enfans, par l'appas d'une bague ou d'un gobelet d'or qu'ils faiſoient nager ſur l'eau, Fables dont ſe repaiſſent encore les Languedociens. Cependant l'opinion commune place les Dracs dans quelque vieille maiſon inhabitée, où dans quelque endroit reculé des maiſons habitées, d'où ils font des excurſions. M. A. croit que les Dracs ſont nés des *Larves* ou *Lemures*, qui parmi les Romains, étoient les Manes de ceux qui par leurs crimes avoient mérité d'être punis après leur mort, & qui cherchoient à s'en dédommager en tourmentant les vivans. Parmi le peuple du bas Languedoc, on a de la répugnance à ſe marier dans le mois de Mai, & l'on prétend que ceux qui ſe marient dans ce mois, meurent bientôt; & pour éviter ce malheur, on

ſe hâte de conclure dans le mois d'Avril, ou bien on prend le parti de differer jusqu'au mois de Juin. Mais cet uſage eſt viſiblement emprunté des Romains, comme le fait voir M. Aſtruc. Il prouve de même le culte Religieux que les Romains & les Gaulois rendoient aux Etangs & aux Sources. On voit qu'un Evêque pour empêcher quelques habitans du Gevaudan, de faire des offrandes à un lac qui étoit ſur le mont *Helanus*, fit bâtir ſur les bords de ce lac, une égliſe en l'honneur de Saint Hilaire de Poitiers. Gregoire de Tours, qui rapporte ce fait, ajoute que l'Evêque réuſſit par ſes prédications à changer ce culte payen en un culte légitime. Notre Auteur conjecture qu'un pareil changement s'eſt fait dans le Pays de Foix. Les habitans ont coutume de ſe rendre tous les ans le 24 du mois d'Août, à un Lac très-profond qui eſt ſur une haute montagne appellée *Thabor*. Il y a ſur le bord de ce Lac une Egliſe bâtie ſous l'invocation de Saint Barthelemi. On voit les reſtes d'un culte ſuperſtitieux dans quelques pratiques qui ſont encore en uſage. M. A. parle enſuite de trois uſages ſuperſtitieux, le tintement d'oreilles, le treſſaillement des paupieres, & l'éternuement;

mais comme ils sont connus par tout ; je ne m'y arrête pas. Il y a plus de singularité dans l'attention scrupuleuse où l'on est dans ce pays, d'écraser ou de percer les coques d'œufs, quand elles sont vuides ; c'est pour prévenir des malheurs ausquels on craint d'être exposé ; superstition venuë des Romains. Dans le bas-Languedoc, on fait durant les huit jours qui précedent le premier jour de l'an, des gâteaux grossierement façonnés, & on les envoye en présent aux enfans. C'est un reste du paganisme des Gaulois, qu'on a tâché de rectifier, en donnant à ces gâteaux le nom d'*Estevés*, c'est-à-dire, d'*Etiennes*, parce que c'est vers la Fête de S. Etienne qu'on les fait. Enfin il parle de quelques manieres de jurer, qui sont en usage parmi le peuple & qui paroissent venir du paganisme, telles que celles-ci *par le feu*, *par la lumiere de la chandele*. Dans le bas-Languedoc, on se sert de cette espece d'affirmation *per moi*, que M. A. interprete *per Maho* ou *per Mahom* ; c'est-à-dire, *par Mahomet* ; elle vient par conséquent des Sarrazins qui y ont dominé.

Il n'est pas possible de suivre l'Auteur dans ce qu'il dit des differens Ports, dont on s'est servi successivement en

Languedoc. Celui de Narbonne, connu sous le regne d'Auguste, est à peu près dans le même état où il étoit dans son commencement. Le Port d'Agde n'est célébre que par le naufage qu'y firent à leur retour de Constantinople en 580 les Ambassadeurs, que Chilpéric avoit envoyés à Tibere, Empereur d'Orient. Mais le plus célébre de ces ports a été celui de Maguelonne, Ville qui n'a commencé d'être connuë que dans le VI. siécle, ce qui fait croire qu'elle doit son agrandissement & peut être son origine aux Goths. Il est certain qu'ils ont les premiers profité de sa situation avantageuse pour en faire un port, afin de faciliter la communication de l'Espagne où ils regnoient avec la Septimanie, dont ils s'étoient conservés la domination. Mais ce port devint encore plus célébre sous les Sarrazins qui s'emparerent de l'Espagne; le commerce sembla y prendre de nouvaux accroissemens sous ces nouveaux maîtres, qui entendant mieux la navigation, & dominant sur la plus grande partie des côtes de la Méditerranée, entreprirent de plus longs voyages & firent de Maguelonne l'entrepôt de tout le commerce de l'Asie & de l'Afrique avec l'Europe. Maguelon-

ne ſe maintint en cet état juſqu'à l'année 737, que Charle Martel, après avoir battu les Sarrazins près de Narbonne, détruiſit la Ville de Maguelonne, & ne laiſſa ſur pied que l'Egliſe Cathédrale, qui eſt aujourd'hui en mauvais état. Il ſe porta à cette exécution, pour ôter à ces Barbares la facilité de rentrer dans la Septimanie. Trois cens ans après, c'eſt-à-dire, en 1037. Arnaud II. Evêque de Maguelonne rétablit la Ville & le Port, qui devint fort célébre, comme il paroît, par le témoignage de Bernard de Treviez Chanoine de l'Egliſe Cathédrale de Maguelonne, qui a compoſé l'ancien Roman de *Pierre de Provence & de la belle Maguelonne*, & qui vivoit en 1178. Malgré la célébrité de ce port, M. A. eſt perſuadé que ce n'étoit qu'une ſimple rade, qui ſuffiſoit pour mettre à couvert des coups de vent & de la violence des vagues les bâtimens plats dont on ſe ſervoit alors. Mais la tranſlation du Siége Epiſcopal à Montpellier en 1536. & quelqu'autres raiſons expoſées par M. Aſtruc, ont fait ſucceſſivement diſparoître la Ville & le Port. Le Bourg de Saint Gilles, qui appartenoit aux Comtes de Toulouſe, étoit un Port conſidérable & fort fréquenté dans le

xi & xii ſiécles, comme le prouvent divers faits Hiſtoriques.

L'Hiſtoire des changemens ſurvenus dans le commerce maritime de Languedoc, conſiſte en divers faits qu'il ſeroit trop long d'expoſer. On voit dans Strabon que Narbonne étoit un entrepôt conſidérable de Marchandiſes, & que le commerce y attiroit une multitude d'Etrangers. Auſone dit qu'elle profitoit des richeſſes du Levant, de l'Afrique, de la Sicile & de l'Eſpagne. Ce commerce ſubſiſtoit encore dans le v. ſiécle, & même dans le huitiéme. On en trouve encore plus tard des preuves dans la conceſſion que Raimond Berenger IV. Comte de Barcelonne fit en 1146. d'un marché public dans la Ville de Tortoſe en Catalogne, avec exemption de tous droits & de tous péages; & dans le traité d'aſſociation que cette Ville fit en 1166. avec la République de Génes, pour la ſureté & la facilité du commerce. M. Aſtruc expoſe enſuite les cauſes Phyſiques & Morales de ſon interruption.

Pendant le xi. xii. & xiii. ſiécles, la Ville de Saint Gilles fit un commerce très conſidérable. C'eſt-là qu'abordoient les drogues, les aromates & les épiceries du Levant; mais il ceſſa vers

le milieu du XIII. siécle. M. Astruc conjecture qu'il passa à Beaucaire où Raimond VI. dit le *Vieux*, avoit établi dès l'an 1217. une Foire franche de trois jours à compter du 22. Juillet, Fête de sainte Magdelaine. Cette Foire subsiste encore aujourd'hui avec éclat. C'est au commerce que le docte Historien attribue les accroissemens rapides de la Ville de Montpellier, considérable dès l'an 1090. Benjamin de Tudele, qui y passa en 1160. donne une haute idée du commerce de cette Ville. Mais rien n'en prouve mieux l'étendue, que les privileges qu'elle avoit obtenus d'une infinité de Princes étrangers, & que ses alliances ou associations avec plusieurs Villes d'Orient, d'Italie, & de Provence. Les Génois, les Pisans y avoient des comptoirs dans le douziéme siécle. Ce qui prouve la puissance des Marchands de Montpellier, est que pendant deux ans ils résisterent aux Génois, qui, jaloux de leur commerce, venoient piller leur Port, & enlevoient leurs bâtimens. C'est du Port de Maguelonne, & de celui d'Aiguesmortes que les marchandises venoient à Montpellier. M. A. entre à ce sujet dans des détails qu'il seroit trop long d'exposer. En un mot la Ville de

Montpellier faiſoit alors tout le commerce que fait aujourd'hui Marſeille, qui dans ces tems-là n'appartenoit point encore à la France. Trois faits, ſelon M. Aſtruc, atteſtent principalement l'étenduë de ce Commerce : Le *premier*, eſt l'établiſſement du Petit-Scel par Saint Louis en 1254. C'eſt un Tribunal aſſez ſemblable à celui de la Conſervation de Lyon, & chargé de maintenir l'exactitude dans les payemens. Le *ſecond*, eſt la permiſſion que la Ville de Montpellier obtint en 1367 du Pape Urbain V, de commercer avec les Sarrazins à Alexandrie en Egypte, & dans les autres côtes ſoumiſes à la domination du Soudan de Babylone. Le Pape n'accorda cette permiſſion que pour un ſeul navire, des ſix qu'avoit la Ville de Montpellier, & à condition qu'il ne ſeroit chargé que des Marchandiſes des ſeuls habitans de cette Ville, & qu'il n'apporteroit aux Infidéles ni armes, ni bois pour la conſtruction des Vaiſſeaux, ni en général rien de ce qui pourroit nuire à la Chrétienté. Ce commerce étoit beaucoup plus ancien, puiſque dès 1266 un Evêque de Montpellier faiſoit battre, en qualité de Comte de Melgueil, de la Monnoye au nom de Mahomet, de quoi il fut vive-

ment repris par le Pape Clement IV. Enfin le *troisiéme* regarde les Ouvrages publics, dont Jacque Cœur, ce fameux Négociant, embellit la Ville de Montpellier sous le regne de Charles VII, tels qu'une Fontaine où ses Armes sont encore, & la Bourse commune des Marchands, connuë à Montpellier sous le nom de *Loge*. Ce bâtiment, qui subsiste encore est orné de Médaillons, que les chercheurs de la Pierre Philosophale regardent comme autant d'emblêmes énigmatiques, sous lesquels Jacque Cœur leur paroît avoir caché les mysteres du grand œuvre, auquel il dut, selon eux, ses richesses immenses. M. A. parle ensuite de l'étenduë de la Ville & des Fauxbourgs de Montpellier, qui, pour des raisons qu'on peut lire dans l'Ouvrage, est aujourd'hui bien déchuë.

Dans le Chapitre suivant l'Auteur traite de poissons fossiles, qui vivent, à ce qu'on dit, dans la Terre, & en particulier de ceux de cette espece, qu'on a prétendu se trouver dans le Roussillon. Si pour décider cette question il ne falloit que l'autorité, l'existence des poissons fossiles en général seroit incontestable; Aristote, Tite-Live, Seneque, Pline le Naturaliste,

Athénée l'assurent. A l'égard des poissons fossiles du Roussillon, Aristote, Polybe, Strabon, Pomponius Mela en parlent, mais diversement. Sans détailler ici toutes ces differences, & la situation de l'étang de Salses & de Leucate dont il s'agit, il suffit d'observer que l'étenduë de l'étang étoit anciennement couverte en entier, & qu'on prenoit des poissons dans les crevasses qui se faisoient de tems en tems. Voilà ce qu'il y a de vrai sur ces poissons fossiles du Roussillon; mais il est faux qu'il y ait jamais eu des poissons vivans dans la terre, en des endroits où ils étoient secs & sans eau.

Dans une matiere approchante, il y a des faits encore plus surprenans, & dont la vérité semble ne pouvoir être révoquée en doute. » On trouve dans » le Port & la Rade de Toulon des » pierres dures, solides & parfaitement » entieres, qui renferment dans des » cellules distinctes plusieurs coquilla- » ges d'un goût exquis, connus sous » le nom de *Dactyli*, en François *Dat-* » *tes.* Pour tirer ces coquillages, il » faut rompre les pierres à coups de » maillets. Chaque coquillage y est » renfermé dans une cellule ou loge » séparée, qu'il emplit en entier, sans

» qu'il puisse avoir aucune communi-
» cation au dehors, parce qu'il se trou-
» ve exactement entouré d'une couche
» de pierre dure, solide & continuë. «
On trouve de semblables coquillages sur la côte d'Ancone. M. Astruc trouve cette observation si extraordinaire, qu'elle lui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par Blondel, par Gassendi & par M. Piganiol de la Force. D'autres Observateurs aussi dignes de foi parlent de Crapauds trouvés vivans dans les troncs d'Orme & dans de grosses pierres solides. M. Astruc cite ensuite plusieurs Auteurs qui ont rapporté des faits semblables; & sans prétendre les expliquer, il en tire diverses conséquences, qui paroissent incroyables, mais qui doivent être admises, si les faits d'où on les tire sont vrais, comme on n'en sçauroit douter.

Pline décrit fort au long la maniere dont se faisoit la pêche des Mulets dans les Etangs de *Lates ;* M. A. a cité le passage entier; je m'arrête à la circonstance singuliere qui a donné lieu au sçavant Critique d'examiner le fait; je parle de l'ardeur avec laquelle les Dauphins viennent au secours des pêcheurs, pour arrêter les Mulets, qui veulent s'échapper dans la Mer. C'est en criant *Simon*, que les Dauphins, à qui ce nom est fort agréable, accourent. Cardan, Rondelet, Vossius, adoptent la description de Pline. La pêchè des Mulets subsiste

encore aujourd'hui, mais il ne reste aucun vestige de cette Société entre les Dauphins & les pêcheurs; ce qui en fait soupçonner la fausseté. Pour la démontrer encore mieux, il a examiné la suite de la tradition, qu'on trouve dans les Anciens, sur la part que les Dauphins ont à la pêche des Mulets, & il en résulte que c'est un conte usé, & déja retourné de plusieurs façons du tems de Pline, raconté de plusieurs lieux, & appliqué aux Eperviers, aux Loups, &c. Mais tous ces exemples, fussent-ils encore plus nombreux, doivent passer pour faux. » Les choses, dit M. A. qui ne sont que d'institution humaine, & que les animaux ne » font que parce qu'on les leur apprend, peu» vent changer, & changent en effet, dès qu'on » se relâche du soin d'y accoutumer les Ani» maux. Mais pour celles qui ne dépendent » que des Loix de la Nature, & que les Ani» maux font sans éducation, & par la force de » leur instinct, elles sont aussi invariables que » la Nature elle-même. Si les Dauphins, si les » Eperviers, si les Loups avoient fait autrefois » par l'instinct seul ce qu'Aristote, Mucien, Pli» ne, Elien, Oppien, Albert le Grand, Ron» delet, &c. leur attribuent, ils le feroient en» core de même; & puisqu'ils ne le font pas, » on est forcé de convenir qu'ils ne l'ont jamais » fait. «

Cependant le fond de cette Histoire n'est pas absolument faux. C'est le propre des Dauphins d'entourer, de resserrer, & de pousser sur les côtes, & principalem[ent] dans les Golfes, les poissons qu'ils poursuivent & surtout les poissons de passage, qui vont ordinairement en troupes. » On comprend bien, dit M. A. que » ce n'est que pour leur compte & pour leur » profit qu'ils font cette chasse; mais il sera

» sans doute arrivé que les pêcheurs en auront » souvent profité par hazard, & que leurs filets » se seront trouvés pleins des poissons que les » Dauphins chassoient. En voilà plus qu'il n'en » faut, pour leur avoir fait accroire que c'étoit » pour eux que les Dauphins travailloient. En » voilà même assez, pour l'avoir persuadé aux » Philosophes, à qui l'amour du merveilleux » donne autant de penchant à la crédulité, que » l'ignorance en donne aux pêcheurs. « Il rappelle à ce sujet la prétendue dent d'or de l'Enfant de Silesie, & la prétenduë pierre lumineuse & brûlante venuë des Indes & présentée à Henri II ; fables que des sçavans illustres adopterent.

L'Ouvrage de M. Astruc m'a paru rempli de tant de choses curieuses, & si agréablement variées, que j'ai cru qu'au milieu de la disette des bons Livres vous ne seriez pas fâché d'en trouver ici une idée exacte. Je n'ai presque fait qu'indiquer ce qu'il y a de plus important.

Je suis, &c.

Ce 27 Juillet 1737.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXXIV.

OU vont les oiseaux de passage, & où sont ils lorsqu'ils ne paroissent point sur notre horison ? Un Anglois a nouvellement examiné cette question dans un écrit qu'il a fait imprimer dans sa Langue : je croi que le Public me sçaura gré d'en donner ici la traduction, & me dispensera de déclarer ce que je pense de la solidité de ce systême.

Sistême nouveau d'un Auteur Anglois sur les oiseaux de passage.

Les oiseaux de passage sont l'hirondelle, le rossignol, la bécasse, deux sortes de grives, la cicogne, le martinet, le coucou, & plusieurs autres. La bécasse ne paroît sur notre horizon que dans l'Automne pendant quelques mois. Nous ne voyons pas qu'elle y travaille à la propagation de son espé-

ce : L'hirondelle, les grives, le martinet, la cigogne, y paroissent au Printems & en Eté, & y font des petits; on y voit le rossignol & le Coucou au Printems & en Eté : mais ces deux espéces d'oiseaux disparoissent avant les hirondelles ; le rossignol, presqu'aussitôt que ses petits sont grands & en état de voler avec lui pour se retirer ailleurs. Le coucou ne s'y fait entendre & ne s'y voit gueres que vers le tems que les autres oiseaux font leurs nids & couvent leurs œufs. Il pond dans le nid de quelques petits oiseaux ; dans celui de la bunette, qui est une espéce de moineau de haye, d'un plumage gris, moins gros que la fauvette, mais plus gros que le roitelet. Il fait son nid dans les hayes, soit vives, soit mortes, avec un peu d'herbe séche, de la mousse verte, & du crin en dédans, à la hauteur de la ceinture, ou tout au plus des épaules d'un homme d'une taille ordinaire. Il pond aussi dans celui de la rouge-gorge, petit oiseau assez connu, & selon Juvenal, *Sat. 6.* dans celui d'un autre petit oiseau que les Latins appelloient *curruca* ; c'est la fauvette ou, selon d'autres, le verdon. Il cherche les nids de ces petits oiseaux ; s'il y trouve des œufs, il les mange; mais

s'il veut pondre, il n'en hume qu'un, pour voir si ces œufs n'ont point encore été couvés & ne commencent point à se tourner ; s'il le trouve frais, il pond son œuf à la place de celui qu'il a humé, & le laisse dans le nid avec les autres œufs de la bunette ou de la rouge-gorge, ou de, &c. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette ponte doit s'entendre du coucou femelle. Le petit oiseau, trop simple & trop innocent, couve cet œuf avec les siens, quoiqu'il soit beaucoup plus gros & d'une couleur très-differente. Environ 14 ou 15 jours après que l'oiseau a commencé à couver (Car les oiseaux qui sont au-dessous de la pie pour la grosseur, ne couvent ordinairement que 14 ou 15 jours, ou tout au plus 16) les petits éclosent & sortent de leurs coques ; le petit coucou (car le coucou ne fait communément qu'un seul œuf dans le nid des petits oiseaux dont nous avons parlé (sort aussi de sa coque le même jour : vous voyez dans le nid 3, 4, ou 5 petits nouvellement éclos ; le lendemain vous n'y trouvez plus que le petit coucou tout seul, mais remplissant presque le nid, & plus gros de deux tiers qu'il n'étoit en éclosant, parce que peut-être il a mangé à son premier

déjeuné les autres petits, dont vous ne trouvez pas le moindre reſte. Le Pere & la mere n'ont plus pour toute famille qu'un petit adoptif, au lieu de 4 ou 5; mais un petit glouton, qui leur coûte plus de ſoins & de fatigue, que ne leur en couteroient 5 ou 6 autres de leur eſpéce. Ils ne ſe rebutent point; ils s'empreſſent, lui cherchent & lui donnent la béquée, & paſſent la nuit auprès de lui. En 15, 16, 17 ou 18 jours tout au plus, il devient aſſez fort pour s'envoler & pour ſe nourrir lui-même. Après ce tems-là, vous ne le voyez plus, ni dans le nid ni dans les hayes, arbres, ou buiſſons, qui ſont aux environs du nid; vous n'y voyez plus même le pere & la mere qui l'ont nourri. Le jeune coucou a pris ſon eſſor pour ſe retirer dans les bois voiſins; & on conjecture que pour toute reconnoiſſance, avant que de ſortir du nid, il a mangé le pere ou la mere qui l'ont nouri, ou peut-être tous les deux. Cet oiſeau (l'emblême de l'infidélité des femmes & de la honte des maris) ne paroît preſque plus après la ſaiſon des nids, & ne ſe montre qu'au Printems de l'année ſuivante.

C'eſt ſans doute la température de l'air, la diverſité du chaud & du froid,

l'inclination naturelle à produire & à élever des petits, qui portent ces differentes sortes d'oiseaux à changer de demeure dans certaines saisons. Ils connoissent par un instinct naturel, que sur toute la surface de notre globe terrestre il n'y a pas un seul endroit qui leur puisse fournir une nourriture & une habitation convenables pendant toute l'année; soit dans les climats les plus froids, à ceux qui se plaisent dans les régions froides; soit dans les endroits les plus chauds, aux oiseaux de passage qui nous viennent visiter en Eté; instinct qui les porte à se retirer dans une autre demeure, qui puisse leur fournir ce qui leur convient, & où ils trouvent tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance & pour élever leurs petits: ils n'ont pas besoin de refléxion & de jugement, pour sçavoir le chemin qu'ils doivent tenir & où ils doivent aller; la nature seule les y conduit; ils suivent une route certaine dans l'air, malgré l'inconstance de cet élement; sans boussole ils connoissent le chemin qu'ils ont fait, & celui qui leur reste encore à faire: ce qui passe la portée & l'industrie des hommes, qui n'oseroient entreprendre des voyages de long cours, qu'avec

une longue expérience, qu'après avoir fait plusieurs autres voyages, & qu'en se servant de Cartes Géographiques, de boussole, &c.

Mais où vont-ils, & que deviennent-ils; C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Si quelqu'un regardoit cette question comme une chose peu importante ou même inutile, on pourroit lui répondre que dans la nature il y a plusieurs choses qui en elles-mêmes semblent ne pas mériter beaucoup d'attention, & qui néanmoins sont jugées d'une grande importance, lorsque l'usage & la fin en sont mieux connus. Une éclipse de Lune n'est en soi-même qu'une simple privation de lumiere, un néant, une ombre de peu de durée, une ombre qui n'a pas plus de réalité que si vous mettiez votre main entre vos yeux & une bougie. Les plus fameux Astronômes l'ont néanmoins regardée comme digne de leur attention & de leurs recherches. Et combien n'ont-ils pas fait de progrès & de découvertes par ce moyen, non-seulement pour l'Astronomie, mais encore pour la Géographie? Il a toujours été utile d'examiner les Ouvrages de la nature, & d'en connoître les causes & les suites. La recherche du lieu où se retirent

& où demeurent les oiſeaux de paſſage, lorſqu'ils ceſſent de paroître ſur notre horizon, eſt ſans doute de ce genre: *La Cigogne dans le Ciel*, dit le Prophéte Jéremie Chap. 8. ℣. 7, *connoît ſon tems; le Milan* (ou *la Gruë*), *la Tourterelle & l'Hirondelle obſervent le tems où elles doivent reparoître; & mon peuple n'a point connu les ordres de Dieu.*

On croit communément que ces oiſeaux paſſent les mers, pour aller dans d'autres régions où regne la ſaiſon qui leur convient, & qu'ils y demeurent juſqu'à ce que cette ſaiſon ceſſe dans ces pays éloignés & recommence dans les nôtres; alors nous les voyons reparoître parmi nous. Il en reſte cependant, dit-on, quelques-uns ſur notre horiſon cachés & engourdis dans des trous d'arbres, dans les roſeaux des marais, dans les trous des rochers & des cavernes, & même dans des trous ſous l'eau & au fond des rivieres.

On a trouvé, dit-on, quelques coucous pendant l'hyver dans des creux d'arbres; une ou deux grives dans des marais inhabités, vers les Pays du Nord: *Olaus Magnus* dit que dans les Pays du Nord, il arrive ſouvent que les Pêcheurs tirent par hazard hors de l'eau des hirondelles enmoncelées

comme un gros peloton, attachées bec à bec, aîle à aîle, & patte à patte; c'est ainsi, ajoute-t'il, qu'elles s'amassent au commencement de l'Automne, pour descendre dans les roseaux; cette masse d'hirondelles étant tirée de l'eau, & des enfans l'ayant portée dans une étuve, elles se détacherent par la chaleur, & commencerent à voler; mais cela dura peu. Etmuller dit qu'il se souvient d'en avoir trouvé sous la glace, entre les roseaux d'une riviere, plus que six boisseaux n'en pouroient contenir; qu'elles étoient mortes en apparence, & que cependant le cœur leur battoit encore, &c.

Mais pendant l'hiver a-t'on jamais vû dans aucune partie du monde une multitude de ces oiseaux passagers, qui reponde à la prodigieuse multitude que nous en voyons pendant l'Eté sur notre horison; D'ailleurs quelle probabilité y a-t'il qu'on ait trouvé de si grosses masses d'hirondelles engourdiesde froid, & cachées dans des trous au fond des rivieres; Peut-on se persuader que de l'eau froide soit une demeure convenable à ces petits oiseaux, qui ne paroissent parmi nous que dans les chaleurs du Printems & de l'Eté; Il fau-

droit l'avoir vû pour le croire, ou du moins l'avoir appris de personnes très dignes de foi qui l'auroient vû de leurs yeux : car il ne faut pas toujours ajouter foi aux relations des voyageurs ; souvent ils mettent leur plaisir à exciter l'admiration, comme pour se dédommager des peines & des travaux qu'ils ont essuiés dans leurs voiages, en débitant du merveilleux. Il se peut bien faire qu'on ait trouvé quelques hirondelles dans les roseaux des marais, dans des trous de rochers, dans des cavernes, & même au fond des rivieres, comme on a trouvé en plein Eté une bécasse qui étoit restée sur notre horison, parce qu'elle étoit malade ou blessée dans le tems qu'elle auroit dû s'en aller avec les autres, & qu'elle ne pouvoit les suivre. Depuis le tems que les curieux cherchent à connoître ce que deviennent les oiseaux de passage, & où ils demeurent pendant les saisons de l'année où ils ne paroissent point sur notre horison, quoiqu'on connoisse & qu'on ait parcouru tous les Pays de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, tous les continens & toutes les Isles, excepté les terres australes & les terres les plus Septentrionales, c'est à-dire, les plus proches des poles, où l'on

n'a pas encore pénetré, on n'a jamais vû dans aucun Payscette multitude de coucous, de bécasses, de rossignols, de grives, de martinets, d'hirondelles & de cigognes qui quittent notre horison pour un tems. Si ces oiseaux s'en alloient dans quelque endroit de notre globe plus convenable à leur nature, ne seroit-il pas bien surprenant, qu'on n'eût jamais ni découvert ni connu cet endroit. Or nous ne voyons dans aucune Histoire, ni dans aucune relation, qu'on l'ait découvert jusqu'ici. Personne n'a jamais vû, par exemple, un grand nombre d'hirondelles, de martinets, de rossignols & de coucous dans aucune des parties de l'Europe, de l'Afrique, ou dans les parties Nord-Ouest de l'Asie, ou dans les parties Sud Est de l'Amerique, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, ni un grand nombre de bécasses & de grives dans ces mêmes parties entre le mois d'Avril & le mois de Septembre.

Il seroit absurde de dire que la plûpart vont aux Antipodes, dans la partie de notre globe qui nous est directement opposée, où regne l'Eté pendant notre hyver, & l'hyver pendant notre Eté, qu'ils passent de vastes étenduës de terres, & de larges mers, pour aller

dans les Pays qui leur conviennent pour certaines saisons de l'année, que les cailles, par exemple, passent deux fois par an par dessus la mer méditerrannée pour aller de l'Europe dans l'Afrique, & pour revenir de l'Afrique dans l'Europe ; que d'autres enfin se retirent dans d'autres Pays de notre globe pour y passer les saisons, pendant lesquelles ils ne paroissent point sur notre horison.

1°. L'arrivée de certains oiseaux de passage est si subite, que c'est précisément comme s'ils tomboient d'enhaut sur la surface de notre globe. C'est ce que nous voyons particulierement à l'égard des rossignols & des bécasses, qui dans les saisons qui leur sont propres, se repandent sur notre horison en si peu de tems, qu'ils semblent être venus en une nuit : quoique la veille on n'ait pas vû un seul de ces oiseaux, le lendemain matin il en paroît presque dans chaque taillis & dans chaque buisson. Or, s'ils venoient de quelque Pays de notre globe, comment se pourroit-il faire qu'il en parût dans un endroit, en même tems que dans un autre éloigné du premier de 50 ou 60 lieuës, plus ou moins. Il faut certainement à un oiseau quelque rapide que

soit son vol, il lui faut du tems pour faire 50 ou 60 lieuës. On remarque, par exemple, que les bécasses n'arrivent point dans les parties *Est* d'un Pays quelques jours plûtôt que dans les parties *Ouest* du même Pays, mais qu'elles paroissent en même tems & le même jour dans les unes & dans les autres ; ce qui prouve qu'elles ne viennent pas de quelque contrée particuliere du globe de la terre, mais qu'elles tombent d'enhaut.

2°. Pour passer dans d'autres Pays où régnent le Printems & l'Eté, pendant que les pluïes de l'Automne & les froids se font sentir dans nos climats, ou dans des Pays où l'on a l'Automne & l'Hyver, tandis que nous avons le Printems & l'Eté, il faudroit que ces oiseaux de passage prissent leur vol par-dessus de vastes mers : Or la plûpart évitent les mers : c'est ce qu'on a remarqué à l'égard des bécasses, qui s'arrêtent rarement vers les côtes ; l'hirondelle, le coucou, le martinet, les grives & les rossignols évitent aussi la mer ; &, si l'on voit quelquefois les hirondelles se mouiller & joüer sur la surface des eaux douces pour prendre des mouches ou pour boire, on ne

voit pas qu'elles avancent jamais fort loin ſur la mèr : ce qui prouve évidemment que ce ne ſont pas des oiſeaux qui viennent d'outre-mer.

3°. Le coucou, le roſſignol, & quelques autres oiſeaux que nous ne voïons qu'au Printems & en Eté, n'ont qu'un vol très-court. Il n'eſt donc pas probable qu'ils viennent horiſontalement de quelques Pais très-éloigné ou d'au-delà des mers.

Après avoir fait voir que l'opinion de ceux qui croyent que les oiſeaux paſſagers ſe retirent au-delà des mers ou dans quelque partie de notre globe, n'eſt gueres probable & ſouffre de grandes difficultés, nous ſera-t'il permis de propoſer nos conjectures ?

Nous établirons d'abord pour principe, que ce qui eſt le plus facile à déduire des obſervations & de l'expérience, eſt ordinairement le plus probable & le plus vrai.

Ce principe poſé, je dis que les oiſeaux qui ne paroiſſent ſur notre horaiſon que dans certaines ſaiſons de l'année, paſſent & repaſſent entre notre globe & celui de la Lune, & qu'ils vont dans cette planete lorſqu'ils quittent nos climats.

Le ſyſtême de Copernic eſt au-

jourd'hui le plus généralement reçû, comme le plus ſimple, le plus facile, le plus conforme aux loix de la nature, & le plus propre pour expliquer les differens phénomenes. On ſuppoſe dans ce ſyſtême, que le Soleil eſt au centre du monde, & que le ciel, la terre, & les autres planetes tournent autour du Soleil; que les planetes qui tournent autour du Soleil, ſont des mondes, c'eſt-à-dire, des globes deſtinés pour l'habitation de quelques créatures, parce qu'ils nous paroiſſent habitables & fournis de toutes les choſes qui leur ſont néceſſaires pour être habités; que ce ſont des corps opaques, de même que notre terre; qu'à en juger par les apparences, ces globes conſiſtent en terres & en eaux, en montagnes & en vallées : qu'ils ont des Athmoſpheres autour d'eux; qu'ils ſont éclairés & échauffés, de même que la terre, par le Soleil, dont les viſites annuelles y font la difference des ſaiſons, & dont les fréquens retours ou les fréquentes revolutions y font la diſtinction des jours & des nuits. La Lune ſurtout, qui eſt la planete la plus proche de nous & le ſatellite de la terre, a tout ce qu'il faut pour la rendre habitable; elle a une Athmoſphere; c'eſt

un corps opaque, composé de terres & d'eaux, de montagnes & de vallées; c'est un globe ou un monde éclairé par les rayons du Soleil & échauffé par ses influences, un globe semblable à la terre, qui par conséquent produit à peu près les mêmes choses. On peut donc supposer que la Lune est habitée, quoiqu'on ne puisse pas dire par quelle sorte de créatures. Cette supposition n'est pas nouvelle : du tems d'Aristote, on croyoit communément que la Lune étoit habitée; il y a, dit-il, *Libr. de motione animalium*, ch. 4. p. 703, deux sortes d'impossibilités, impossibilité absoluë, & impossibilité par rapport à nous; impossibilité absoluë, comme lorsqu'on dit qu'il est impossible que nous voyons la voix; impossibilité par rapport à nous, comme quand on dit qu'il nous est impossible de voir CEUX qui sont sur le globe de la Lune. La premiere impossibilité est absoluë, parce que la voix ne fut jamais l'objet de la vûë; la seconde ne l'est pas, parce que les habitans de la Lune sont faits pour être l'objet de la vûë, & que si nous ne les voyons point, quoiqu'ils soient visibles, c'est parce que nous en sommes trop éloignés.

La Lune étant un globe habitable, & probablement habité, nous conjecturons que c'est là que se retirent les oiseaux de passage, lorsqu'ils cessent de paroître sur notre horison L'expérience semble appuyer cette conjecture; car il ne paroît pas qu'ils se retirent dans aucun Pays de notre globe; & toutes les expériences, & les observations qu'on a faites jusqu'ici, prouvent qu'ils prennent leur essor en haut quand ils partent, & qu'ils descendent d'enhaut quand ils reviennent.

Les cigognes, sorte d'oiseaux qui tous les Etés abondent en Hollande, & qui y font leurs nids & leurs petits sur le haut des cheminées, prouvent l'opinion dont il s'agit. Vers la fin de Septembre, lorsque le tems de leur départ approche, elles s'assemblent toutes dans une grande place marécageuse près d'Amsterdam, entre Amsterdam & Haerlem, appellée Haerlem - meer. Pendant quelques jours elles font beaucoup de bruit pour s'appeller les unes les autres, jusqu'à ce qu'elles soient toutes assemblées au rendez-vous: ensuite il se fait un grand silence pour un peu de tems; après quoi elles s'élevent en haut toutes ensemble, volent en une si grande troupe, qu'elles obscurcissent en quelque sorte le Ciel. Après qu'elles se sont levées de terre, elles font plusieurs ronds & plusieurs cercles, prenant leur essor pour monter de plus haut en plus haut, jusqu'à ce qu'enfin cette grande nuée d'oiseaux, qui couvroient la surface de la terre, & obscurcissoient le Ciel vis à-vis de la place où ils ont commencé à s'élever, paroisse plus petite par dégrés à mesure qu'ils s'élevent de plus haut en plus haut: elles continuent ainsi à monter tout droit (ce qui n'est pas le chemin pour aller dans quelque

autre partie de la terreque nous habitons) jusqu'à ce qu'elles ne paroissent pas plus grosses que la main ; enfin elles disparoissent entierement, & ne reparoissent plus jusqu'au mois d'Avril suivant, où en une nuit & en un matin chaque Ville se trouve pleine de ces oiseaux, quoiqu'il n'en parût pas un seul le jour précédent. Il n'y a point d'enfant en Hollande qui ne sçache cela. Ce fait est pleinement confirmé par la Lettre suivante, qu'on trouvera en Anglois dans le traité Philosophique de M. Bradley sur les Ouvrages de la nature pag. 84.

» Monsieur, j'ai été depuis peu en Hollan-
» de, où j'ai vû une quantité de cigognes.
» Je me suis informé de ce qui concerne ces
» oiseaux, de leur arrivée dans ce Pays, & de
» leur départ, c'est-à-dire, du tems où elles
» commencent à y paroître, & de celui où
» elles en partent pour se retirer ailleurs. On
» m'a dit que vers la fin de Septembre les ci-
» gognes s'assemblent toutes au Haerlem-
» meer, où elles demeurent quelques jours à
» crier, & à faire du bruit avec leurs becs;
» qu'ensuite ce bruit cesse, & que peu de tems
» après elles s'élevent toutes ensemble, droit
» en haut, & qu'à mésure qu'elles avancent
» elles font dans l'air plusieurs tours & plusieurs
» cercles, jusqu'à ce que par dégrés cette grande
» troupe d'oiseaux, qui en s'élevant d'abord
» obscurcissoient presque l'air, ne paroisse plus
» que comme un point; & qu'on ne les voit plus
» sur l'horison jusqu'au Printems suivant, qu'elles
» reviennent visiter les Hollandois. Je suis, &c.

Les hirondelles & les martinets s'assemblent aussi vers le tems de leur départ, & on a remarqué que ces oiseaux, avant que de s'en aller, font un certain bruit & témoignent beau-

coup de joye par leurs gazoüillemens ; qu'ils volent très-haut, & qu'on ne les voit jamais prendre leur route du côté de la mer. Il n'est donc pas probable qu'ils aillent se cacher dans des creux d'arbres ou au fond des rivieres, pour y dormir engourdis de froid & presque sans vie. En effet pour quoi témoigneroient-ils tant de joye, s'ils étoient, pour ainsi dire, à la veille de cesser de vivre ? Il est bien plus naturel de croire que cette gayeté extraordinaire marque qu'ils ont quelque grand dessein à exécuter, qui est de prendre l'essor, & de s'élever en haut jusqu'à un autre globe ou un autre monde, où ils doivent retrouver les saisons qui leur conviennent & qui commencent à cesser dans notre bas monde. Or ce globe ou cet autre monde doit être la Lune, comme etant la planete la plus près de nous & la premiere où ils puissent arriver.

On raconte qu'un vaisseau étant en mer, fort éloigné de la terre, les gens de l'équipage découvrirent un oiseau élevé dans l'air, qui, d'aussi haut qu'ils pouvoient le distinguer, prenoit son vol vers eux ; il descendit vers le vaisseau, fit plusieurs tours, & s'arrêta enfin sur le tillac : le Maître du vaisseau remarqua qu'il ne venoit point horisontalement du côté des terres, mais qu'il descendoit tout droit d'enhaut. C'étoit une bécasse, qui venoit du globe de la Lune, & qui s'étant égarée dans sa route, étoit descenduë vers la mer, au lieu de descendre vers les Isles ou vers quelque continent.

Voici un passage de Jéremie, qui peût servir à confirmer notre conjecture : *La cigogne dans le Ciel*, dit ce Prophéte Chap. 8. ℣. 7. *connoît son tems, & l'hirondelle observe le*

tems de son arrivée ; on lit dans le Latin *ciconia in cœlis*, *la cicogne dans le Ciel.* Il y a beaucoup de difference entre ces deux expressions, *dans le Ciel* & *du Ciel* ; & c'est à quoi il faut faire une attention particuliere. Toutes les fois que l'Ecriture parle des autres oiseaux par raport au Ciel, elle les appelle toujours *oiseaux du Ciel* : il n'y a que les oiseaux de passage dont il soit dit qu'ils sont *dans le Ciel*, lorsqu'ils connoissent qu'il est tems de quitter cette demeure pour venir vers nous & recommencer à paroître sur notre horison ; expression dont les Auteurs sacrés ne se servent, que lorsqu'ils parlent des Etres, qui vivent ou qui subsistent ailleurs que sur la terre, ou dans le tourbillon particulier de la terre. Quant aux oiseaux qui ne vivent que sur la terre, ou qui ne volent que dans son Athmosphere, ils les appellent *oiseaux du ciel*, c'est-à-dire, oiseaux appartenans au Ciel aérien, ou à cette partie de l'air qui compose l'Athmosphere de notre globe, & qui ordinairement est appellée *Ciel*. Par-là ils les distinguent non-seulement des animaux qui ne peuvent que marcher sur la terre, mais encore des oiseaux de passage, qu'ils appellent oiseaux *dans le Ciel*, parce qu'une partie de l'année ils font leur demeure dans le Ciel, & par conséquent au-dessus de l'air où volent les autres oiseaux, c'est-à-dire, dans quelque corps céleste qui est au-dessus de nous & au dessus de notre Athmosphere, dans la Lune qui est le globe le plus proche de celui que nous habitons. Il resulte de ce passage, que quand l'Ecriture dit que la cigogne & l'hirondelle *dans le Ciel* connoissent le tems où elles doivent changer de demeure & venir sur notre horison, ces oiseaux sont vérita-

blement dans le Ciel, & non dans quelque partie de notre globe, ni dans l'air ou dans notre Athmosphere, lorsqu'ils se disposent par un instinct naturel à venir passer parmi nous les saisons qui leur sont propres. C'est dans le Ciel, c'est-à-dire, dans quelqu'un des corps célestes, par exemple, dans la Lune, qu'ils connoissent qu'il est tems pour eux de quitter leur séjour; parce que les saisons qui leur conviennent finissent alors dans le tourbillon particulier ou dans l'Athmosphere de la Lune, de même que c'est sur la terre ou dans le tourbillon particulier de la terre où dans son Athmosphere qu'il connoissent quand il est tems de nous quitter pour retourner dans la Lune. Ils connoissent *leurs tems* marqués, selon l'expression de l'Ecriture; c'est-à-dire, que par un certain instinct & par une faculté naturelle qui est imprimée & gravée en eux, ils connoissent les changemens de l'air où ils sont, aussi bien que l'altération ou la diminution de leur nourriture journaliere; par exemple le rossignol & l'hirondelle connoissent qu'ici-bas vers le mois d'Octobre les mouches & autres insectes, dont ils vivent, commencent à diminuer; & dans le globe où ils passent les six mois pendant lesquels nous avons l'automne & l'hiver, ils connoissent pareillement que les saisons, qui leur sont favorables, y diminuent vers notre mois d'Avril, & recommencent sur notre horison. C'est par ce changement, ou plûtôt par cette altération de leur nourriture & du climat, qu'ils sont invités à changer de demeure, pour chercher la nourriture & le climat qui leur conviennent, & pour éviter ce qui leur est nuisible.

On ne conçoit pas d'abord qu'il soit possible aux oiseaux de parcourir le vaste espace, qui

ſe trouve entre notre globe & celui dela Lune Mais on le concevra ſans peine ſi l'on veut faire attention à quatre choſes: 1°. Que toute gravité ou péſanteur vient du magnetiſme ou de l'attraction ; dans notre monde ſublunaire, par exemple, la péſanteur de tous les corps vient du magnetiſme ou de l'attraction de la terre, ſans laquelle un boiſſeau de plomb ne peſeroit pas plus qu'une poignée de plumes ; il faut dire la même choſe de la péſanteur des corps qui ſe trouvent dans la circonference du globe de la Lune ou dans celle de ſon Athmoſphere : 2°. Que plus un corps eſt proche du globe qui l'attire, plus le magnetiſme ou l'attraction de ce globe a de force & de priſe ſur ce corps ; au lieu que plus le corps eſt éloigné du globe, moins l'attraction eſt forte : 3°. Que plus l'air eſt proche de la circonférence de notre Athmoſphere, plus il eſt ſubtil & leger, & par conſéquent moins il reſiſte au mouvement progreſſif des oiſeaux ; on peut dire la même choſe de l'air de l'Athmoſphere de la Lune : 4°. Que l'air qui eſt entre l'Athmoſphere de la terre & celle de la Lune, eſt encore plus ſubtil, & ne fait aucune réſiſtance aux aîles. Delà, il s'enſuit que le plus grand effort que font les oiſeaux dans leur voyage d'ici à la Lune, ils le font en s'envolant d'abord ; que plus ils avancent vers la circonférence de notre Athmoſphere, moins ils font d'effort pour voler, parceque l'air étant moins épais & moins groſſier dans les régions ſupérieures de l'Athmoſphere, ils en ont moins de peine à le fendre avec leurs aîles : Que quand ils ſont une fois arrivés à l'extrêmité de notre Athmoſphere, ils entrent dans un eſpace où l'air eſt ſi ſubtil, qu'il ne reſiſte point, & ne met aucun obſtacle à leur vol ; & d'ailleurs il n'y a point d'attraction

dans cette espace, puisqu'il n'est dans aucune Athmosphere, & que nous le supposons entre l'Athmosphere de la terre & celle de la Lune ; de sorte que toute la force des oiseaux est reservée pour leur mouvement progressif & que ce mouvement est alors plus aisé & plus rapide, que le plus rapide mouvement d'aucune créature dans l'Athmosphere du globe que nous habitons: ces oiseaux ne sont plus retardés dans leur passage, nipar leur pésanteur intrinseque, ni par l'attraction ou le magnetisme d'aucun globe, ni par la grossiereté & l'obstacle de l'air.

Un cheval est retardé dans sa course par l'obstacle de sa propre pésanteur, parce qu'il court sur la terre où l'*attraction* est dans toute sa force : un oiseau au contraire, lorsqu'il vole au-delà de notre athmosphere, n'a pas le moindre dégré de pésanteur. Le cheval rencontre l'air, & il faut qu'il en vainque la résistance : l'oiseau, hors de toute Athmosphere, n'a point à fendre un air épais, grossier, & par conséquent ne rencontre aucun obstacle dans son passage.

Il est certain que plus les animaux sont petits, plus ils sont forts à proportion de leur masse. Or les rossignols & les hirondelles sont des oiseaux très-petits ; ils sont donc, à proportion de leur masse, plus forts que de plus gros animaux. Par conséquent, ils se meuvent avec une légereté infinie, lorsqu'étant hors de toute Athmosphere & de toute attraction, ils ne rencontrent aucun obstacle contre lequel ils soyent obligés de pousser ; aucun obstacle intrinseque & dans leur propre pésanteur, aucun obstacle extrinseque & dans l'air. Quand ils sont arrivés à l'extrêmité de l'Athmosphere de la Lune, ils essayent les vapeurs & les exhalaisons, pour connoître dans

quel Pays de la Lune regnent les saisons qui leur conviennent : ensuite aidés par l'attraction de ce globe, ils se laissent, pour ainsi dire, tomber sans aucun effort, jusqu'à ce qu'ils soient proche des contrées où ils doivent faire leur demeure pendant six mois. Ils font à peu près la même chose, lorsqu'au bout de six mois ou environ ils reviennent vers nous Etant arrivées à l'extrêmité de notre Athmosphere, ils voltigent de côté & d'autre pour essayer l'air, les vapeurs & les exhalaisons ; ils conoissent par ce moyen les regions de notre globe vers lesquelles ils doivent descendre ; & aidés par l'attraction, ils se laissent tomber sans aucun effort ; c'est ainsi qu'en une nuit ils se répandent tous dans les differens quartiers d'un Pays.

Dans le Groenland & autres Pays fort avancés vers le Nord, on voit des ours, particulierement des ours blancs, beaucoup plus monstrueux que les ours ordinaires. Ils trouvent dans les Pays Septentrionaux une pâture abondante pendant l'Eté. Mais dans la saison de l'Hyver qui y dure fort long-tems, tout y est gelé & couvert de glaces ou de neiges ; de sorte que ces animaux n'y trouvent plus rien ou presque rien à manger. Ils y vivent cependant ; & la graisse dont ils ont fait provision pendant l'Eté, les soutient. Il en est de même des oiseaux de passage, lorsqu'ils vont de la terre à la Lune, ou qu'ils reviennent de la Lune à la terre. On a toujours remarqué que lorsqu'ils partent d'ici, ils sont très gras & qu'ils ont dans leurs corps les provisions nécessaires pour un long voyage ; au lieu que quand ils reviennent sur notre horison ils sont très-maigres & en mauvais état. Cette graisse dont ils ont fait provision pendant l'Eté, les soutient dans leur voyage & leur sert d'aliment. Ajoutez à cela que dans ce vaste

espace qu'ils traversent entre notre Athmosphere & celle de la Lune, il n'y a point d'air nitreux qui puisse dissiper leurs esprits, comme les dissipe notre air épais, grossier & sulphuré; de sorte que leurs esprits ne se dissipant que très peu dans ce grand espace, le secours d'une nouvelle nourriture ne leur est pas nécessaire.

Les oiseaux, qui restent parmi nous durant toute l'année, sont farouches & ont peur de nous. Les oiseaux de passage sont au contraire familiers & presque apprivosés, lorsqu'ils recommencent à paroître sur notre horison. Delà on peut conjecturer que dans l'endroit où ils ont passé notre Automne & notre Hyver, on ne leur fait point la chasse & on ne les détruit point comme on les détruit parmi nous, & qu'ils viennent d'un autre monde entierement different de celui que nous habitons. Lorsqu'ils partent d'ici, ils sont sauvages & farouches, ils nous fuyent, ils nous évitent, & témoignent par leurs cris la joye qu'ils ont d'aller passer une partie de l'année dans un autre monde, où ils doivent être plus en sureté & plus tranquilles qu'ici bas.

Dans les Transactions ou expériences Philosophiques de l'année 1720, M. Derham parlant de la migration des oiseaux de passage, recommande à la Société Royale de Londres, de faire observer dans toutes les parties du Royaume d'Angleterre le jour précis où ces oiseaux s'en vont, & le jour où ils reparoissent parmi nous, & de quel côté viennent alors les vents. On pourroit dans la suite découvrir par ce moyen, si les oiseaux de passage viennent de quelque partie de notre globe, ou s'ils descendent d'un autre monde.

Je suis, &c.

Ce 1 Août 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CXXXV.

SAns adopter un préjugé de vanité nationale, il me semble, Monsieur, qu'en général notre goût de Littérature est plus délicat que celui des Allemands. Nous y voulons de la justesse, du choix, de la précision : un effort de mémoire, un vain étalage de citations, une affectation de Polymathie, en un mot, cette Mosaïque littéraire, dont les Sçavans du Nord font tant de cas, ne nous éblouissent point; nous n'estimons qu'une érudition qui plaît à l'esprit, en l'éclairant. Mais je trouve le goût des Allemands supérieur au nôtre dans l'application avec laquelle ils cultivent la Littérature de leur Pays ; tandis qu'indifferens pour la Littérature Gauloise, nous nous tournons vers la Grecque & la La-

De l'Etat des Sciences en France depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du Roi Robert.

tine presqu'épuisée, & où depuis longtems on ne fait que glaner. Tel sçavant François connoît parfaitement les Loix d'Athénes & l'Aréopage, qui ignore les Loix observées sous nos Rois de la premiere Race,& les fonctions des Magistrats, appellés *Missi Dominici.* La cause de cette ignorance n'est pas difficile à trouver; elle est dans quelques-uns l'effet de l'habitude d'admirer les Grecs & les Romains ; & dans la plûpart elle naît de la facilité qu'il y a de discourir de leurs mœurs & de leurs exploits ; il suffit pour cela d'ouvrir de vastes compilations. La Littérature Gauloise presqu'entierement négligée demande une étude plus laborieuse ; il faut remonter aux originaux, réflechir, comparer & méditer. Parmi les Modernes qui se sont appliqués à éclaircir ce genre d'érudition, le P. de Montfaucon dans ses *Monumens de la Monarchie Françoise*, & M. Astruc dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle de Languedoc*, tiennent un rang illustre. Je compte presque pour rien la compilation du Marquis Maffei, décorée du titre fastueux d'*Antiquités de la France*, puisque ce n'est qu'une petite collection d'inscriptions, qu'il a ramassées en voyageant dans quelques Provinces du Royaume, avec

une deſcription de quelques Amphithéatres & Théatres. Il y a même dans ce Recüeil aſſez mince quelques piéces étrangeres au ſujet.

Il me ſemble que l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en propoſant pour ſujet du prix qu'elle eſt en poſſeſſion de diſtribuer depuis quelques années, l'*Etat des Sciences en France*, peut donner naiſſance à des écrits également utiles & curieux. Nous avons déja une Diſſertation ſur l'état des Sciences ſous Charlemagne, dont le regne eſt l'époque de celui des Lettres dans la Monarchie : en voici une ſeconde, qui conduit cette Hiſtoire juſqu'à la mort du Roi Robert. L'Ouvrage de M. de Launoy, ſur les Ecoles célébres établies par Charlemagne & ſous le regne de ſes ſucceſſeurs, a été extrêmement commode pour les Auteurs de ces Diſſertations. L'Académie, en ſuivant ce plan, nous procurera inſenſiblement une Hiſtoire générale des Sciences cultivées par les François en divers ſiécles ; Hiſtoire qui fera peut-être naître à un homme habile & philoſophe le deſſein d'un Ouvrage plus étendu & plus lumineux.

La ſeconde Diſſertation ſur l'état des Sciences en France depuis la mort de Charlemagne juſqu'à celle du Roi Ro-

bert *, qui a été couronnée par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, est de M. l'Abbé Goujet, dont l'érudition a été souvent célébrée dans nos Observations. Il débute par cette réflexion : » Il n'y a point de siécle qui n'ait, » pour ainsi dire, ses deux faces ; l'une » lumineuse, l'autre qui est obscurcie » par les ténebres. C'est ne representer » chaque siécle qu'à demi, que de n'en » montrer que la difformité. Et tel est » le parti qu'ont embrassé presque tous » ceux qui ont entrepris de parler de » l'état des Sciences en France dans le » IX. & dans le X. siécle. « Mais en reprochant ce défaut de justesse à ces Ecrivains, il ne tombe point dans une autre extremité, qui est de comparer, comme a fait un Auteur du IX. siécle, les François de ce tems-là avec les Grecs & les Romains des bons siécles. M. Goujet auroit pû ajoûter que ce parallele est une preuve du génie borné de celui qui l'a imaginé. Il résulte de differens faits que les Sciences furent cultivées sous les Successeurs de Charlemagne ; qu'alors les vrais Sçavans, objet du mépris & de la calomnie des

* Chez les Libraires associés à l'impression de la Collection des Historiens de France. 1737. *in*-12.

Ignorans, trouvoient pourtant des protecteurs & de vrais Mécenes ; que les Ecoles établies sous le regne de Charlemagne subsisterent long-tems encore après sa mort ; qu'il s'en forma de nouvelles ; que les unes & les autres furent des pepinieres de Sçavans ; & qu'enfin *il n'y a presque aucun genre de Science qui n'ait été cultivé alors avec quelque soin.*

Après la mort de Charlemagne arrivée l'an 814. la division regna entre les Princes François ; mais si elle apporta quelque obstacle à l'avancement des Lettres, elle n'en éteignit pas le goût. Loüis le Débonnaire, aussi zélé que son pere pour leurs progrès, ordonna l'an 823. que l'on établiroit de nouvelles Ecoles dans les lieux convenables où il n'y en avoit point. Mais cette Ordonnance n'ayant pas eu son effet, les Evêques assemblés à Paris l'an 829. demanderent à ce Prince la permission d'établir sous son autorité trois Ecoles publiques dans trois endroits les plus commodes de ses Etats ; & afin de faire naître l'émulation, ils ordonnerent que les enfans instruits dans ces Ecoles seroient presentés aux Conciles Provinciaux. Dès l'an 816. un Concile tenu à Aix-la-Chapelle avoit pourvû à ce rétablissement des Ecoles ; & avoit senti la né-

ceſſité de ne les confier qu'à des Maîtres habiles ; réglemens qui furent adoptés par d'autres Conciles particuliers & par divers Evêques de France. On ne ſçait pourtant point ſi les trois Ecoles furent réellement établies ; mais il eſt certain que celle du Palais, ſi célébre par Alcuin, qui ſous Charlemagne en fut l'ornement, ſubſiſta preſque dans la même ſplendeur ſous Loüis le Debonnaire ſon fils & ſon ſucceſſeur. Ce Prince avoit l'eſprit cultivé par la lecture des Poëtes ; il parloit facilement latin, & n'étoit pas ignorant dans le Grec ; le ſens littéral, moral & anagogique de l'Ecriture ſainte lui étoient familiers ; ainſi il n'eſt pas étonnant que par ſon exemple & par ſes bienfaits il ait encouragé les Lettres. M. G. réfute un Hiſtorien, qui a prétendu que dans cette Ecole on ne faiſoit qu'apprendre le chant. Il eſt conſtant qu'on y enſeignoit les Lettres divines & humaines, & qu'on y donnoit même des Leçons ſur l'Art militaire. Il y avoit à l'uſage des Maîtres & des Etudians une Bibliothéque bien fournie pour le tems, & un homme chargé d'en avoir ſoin & de l'augmenter. Le Diſſertateur parle de ceux qui remplirent cet emploi, & qui enſeignerent dans les differentes Ecoles; mais ce

font des détails qu'il faut lire dans l'Ouvrage même.

Charle le Chauve ne fut pas moins zélé pour les Sciences. Le Moine Héric dans la vie de S. Germain fait de ce Prince le même éloge qu'on pourroit faire de Loüis XIV. Ainsi cet éloge doit passer pour un compliment. Cependant son Palais fut une Ecole florissante ; en quoi il fut imité par Loüis le Bégue, par Louis & Carloman. L'exemple du Prince anima les Evêques à établir des Ecoles, ou à donner un nouveau lustre aux anciennes. M. G. parle en peu de mots des principales, & il remarque d'abord que l'étude des Sciences profanes n'étoit jamais séparée de celle des Sciences divines. On voit de pareilles Ecoles à Orleans sous les Evêques Théodulfe & Jonas, dans l'Abbaye de Fleury pendant tout le IX. siécle, à Tours sous l'Archevêque Herard. L'Ecole de S. Germain d'Auxerre étoit fort célébre. Charle le Chauve y envoya son fils Lothaire, qui, au rapport du Moine Héric, y fit de grands progrès dans la Philosophie. On y enseignoit également les Lettres Grecques & Latines ; Héric élevé dans cette Ecole prouve par ce qui nous reste de ses Ouvrages, qu'il avoit assez bien étudié le Grec. L'Ecole

de Corbie en France n'eut pas moins d'éclat ſous le regne de Loüis le Débonnaire, & depuis ; on y enſeignoit preſque toutes les Sciences : elle comptoit parmi ſes Maîtres Paſcaſe Radbert & Ratramne, célébres par leurs écrits. Il y avoit une Bibliothéque conſidérable pour les tems, & fournie de bons Livres. Je paſſe les détails concernant l'Ecole de Reims, dirigée par le fameux Hincmar, & gouvernée enſuite par le célébre Gerbert, & les Ecoles de Lyon, de Mayence, de Paderborn en Baviere, de Tréves, des Diocéſes de Metz & de Verdun. Il y avoit encore de pareilles Ecoles à Evreux, à Sens, à Vienne, à Laon, à Beauvais, à Cambrai, & ailleurs. » Je » ſerois même tenté de croire, ajoûte » M. G. & cette conjecture n'eſt pas » ſans fondement, que ceux que l'on » nomme preſentement Chapelains » dans les Egliſes au moins Cathédra» les, n'étoient originairement que de » jeunes étudians que l'on attachoit à » ces Egliſes, où ils apprenoient leurs » devoirs, en fréquentant l'Ecole, & » en aſſiſtant à l'Office divin. Je crois « que l'on doit regarder ſur le même » pied la plûpart au moins de nos an» ciennes Egliſes qui portent aujour-

» d'hui le titre de Collégiales. Dans
» leur origine ces Eglises étoient des
» Monasteres où l'on enseignoit les
» Sciences sacrées & profanes. Une
» partie des autres n'étoit, ce semble,
» que des Congrégations ou Colleges,
» fondés pour y enseigner l'Ecriture
» sainte & les Lettres humaines aux
» jeunes gens qui se préparoient à la
» Cléricature. Tels ont été à Paris,
» suivant l'opinion de plusieurs Sça-
» vans, les Colléges de S. Nicolas du
» Louvre & des Bons-Enfans, où il
» n'y avoit, disent-ils, originairement
» que des écoliers. «

Il vient ensuite à l'Ecole de Fulde, la plus célébre de toutes pour la piété & pour l'érudition, & qui fut le Seminaire d'un grand nombre d'Evêques. Il y avoit une Bibliotheque nombreuse, & remplie de Livres de toute espece. Il nomme ici diverses autres Ecoles; mais pour abreger, il s'abstient de tout détail, & se borne à representer l'état où les Lettres étoient alors dans les Monasteres de Paris ou du Diocése. Il cite d'abord quelques Moines de Saint Denis tels qu'Hilduin, &c. qui cultiverent les Lettres; mais il est bien éloigné de placer vers le même-tems l'établissement de l'Université de Paris; ce-

pendant elle paroît, pour ainsi dire, dans son crepuscule, en la personne du Moine Hucbaud, qui s'attacha aux Chanoines de Sainte Genevieve, & fonda plusieurs Ecoles, & en la personne de Remi qui enseigna à Paris la Dialectique & la Musique avant la fin du IX. siécle, ou au plus tard dans les premieres années du dixiéme.

La plûpart de ces Ecoles cesserent d'être florissantes avant la fin du IX. siécle ; ainsi les Sçavans furent moins communs, & les Lettres moins cultivées dans le siécle suivant : mais conclure de-là, avec Baronius & plusieurs autres Ecrivains, que ce fut un siécle d'ignorance & de ténébres, c'est se tromper, selon M. G. qui pour réfuter ces Critiques leur oppose d'abord les Canons du Concile de Trosly au Diocése de Soissons, tenu l'an 909. où l'on voit des Prélats versés dans la doctrine des Peres & dans l'étude des Conciles, zélés pour la Discipline Ecclesiastique, & pour la conservation du dépôt de la Foi. » Les Ecrivains de » ce siécle, dit M. G. conserverent en- » core dans leurs Ouvrages un certain » caractere de simplicité, qui se fait » aimer même aujourd'hui, où l'on » est parvenu à un haut point de déli-

» catesse. On y trouve même dans plu-
» sieurs un certain air naturel, & l'on
» voit qu'en général ils ne manquoient
» ni de bon sens, ni de jugement, ni
» même d'érudition. On remarque
» dans la plûpart des Ecrits, qui con-
» cernent la Religion, une onction, qui
» semble avoir beaucoup diminué de-
» puis que l'on s'est accommodé du sti-
» le & du jargon de la Scholastique. «
Il oppose encore aux calomniateurs du dixiéme siécle, la réformation des Monasteres, l'existence de plusieurs Ecoles, & surtout chez les Bénédictins, qui continuerent à les ouvrir aux séculiers, & suppléerent ainsi aux variations des Ecoles Episcopales. On voit les Lettres fleurir dans l'Abbaye de S. Basle au Diocése de Reims, sous Flodoard, qui en fut Abbé; dans celles de Monstier-en-Der, de Fleury & de S. Vincent de Laon. On trouve de semblables Ecoles à Dole, à Chartres, à Avranches, à Angers, & en plusieurs autres Villes du Royaume; elles subsistoient presque toutes sous le regne du Roi Robert, mais on en ignore les commencemens. Sous Hugues Capet, un peu avant la fin du dixiéme siécle, Guillaume Abbé de S. Benigne de Dijon, réforma un grand nombre de

Monasteres, & y établit des Ecoles, où les riches, les pauvres & les esclaves étoient également reçus; plusieurs pauvres étudians y étoient même nourris aux dépens des Monasteres. D'ailleurs un grand nombre de Sçavans du IX. siécle vêcurent assez avant dans le dixiéme, & contribuerent à l'éclairer; à mesure qu'ils furent élevés à de hautes dignités, ils chercherent les moyens pour perpétuer le regne des Lettres. M. Gouget nomme quelques Prélats, & d'autres qui suppléerent, par des Constitutions particulieres, aux Conciles, que les Guerres empêchoient de tenir. La Collection des Canons par Reginon, les formules des Discours dressés par des Evêques à l'usage des Pasteurs ignorans, prouvent qu'il y avoit encore des personnes appliquées à bannir l'ignorance. On voit des défenseurs zélés des dogmes de la Foi, tels que Gerbert, Abbon, Fulbert Evêque de Chartres, élevés dans differentes Ecoles, & qui en gouvernerent, & y formerent des Disciples également célébres. Enfin tout le monde convient que le Roi Robert, appellé par un Concile de Limoges, le plus docte des Rois, fit monter les Lettres sur le Trône, & que par son exemple & par ses bienfaits, il en fut l'émulateur zélé.

De tous ces faits M. G. conclut, que jusqu'à la mort du Roi Robert, le renouvellement des Sciences par Charlemagne fut maintenu, & que *les Lettres furent toujours cultivées en France avec quelque soin.* Il examine ensuite le genre d'Etudes qu'on faisoit, & les défauts de ces Etudes.

La Littérature sacrée & profane étoit enseignée dans ces Ecoles ; outre la langue Latine essentiellement necessaire pour l'étude de la Religion, on y apprenoit les Arts liberaux, c'est-à-dire, la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Musique & l'Astronomie. La Grammaire étoit non-seulement l'art de parler & de bien écrire, mais encore la science d'expliquer les Poëtes & les Historiens; on y rapportoit l'Ortographe & la Prosodie. Dans les divers Ouvrages qui nous restent sur la Grammaire, on voit des régles assez bonnes, mais peu suivies par ceux qui les donnoient ; elles sont d'ailleurs écrites d'un stile barbare. Le titre de Grammairien devint fort honorable ; on le donnoit aux personnes distinguées par leur esprit & par leur sçavoir ; & l'on appelloit Scholastiques ceux qui étoient chargés d'enseigner les Belles-Lettres & la Théologie. Les avantages de la Rhétorique étoient connus, mais peu de gens

étoient capables d'en donner de bons préceptes. Raban, dans son instruction des Clercs, la définit l'art de bien arranger ses pensées & de mettre ses raisonnemens dans un beau jour. Il fait un portrait assez beau & assez juste de l'Eloquence & de ses effets. Mais il ne juge cette étude convenable qu'à la jeunesse, erreur commune aux Ecrivains de ce siécle, & suivie dans la pratique. Il étoit bien difficile qu'ils devinssent Orateurs, ne faisant qu'effleurer quelques endroits de Ciceron & de Quintilien, & ne connoissant presque pas les Orateurs Grecs dont la langue étoit à peine entenduë. Gerbert se vante d'avoir lû quelques écrits de Demosthene, mais il paroît qu'il ne sçavoit pas mieux que ses contemporains la langue de cet Orateur. Il s'étoit avisé de dresser des Tables pour faciliter l'étude de la Rhétorique. On apprenoit la Dialectique dans les écrits de Platon, d'Aristote, & de Boëce. Mais dans le dixiéme siécle l'Ouvrage Philosophique qu'on lisoit le plus, étoit la Dialectique de S. Augustin, c'est-à-dire, le traité des dix Cathégories, attribué à ce Saint Docteur dès le tems d'Alcuin. On voit par les Ouvrages de divers écrivains qu'on étudioit alors les Mathématiques, que Raban fait consister dans l'Arithmé-

tique, la Geométrie, la Musique, & l'Astronomie. Toute l'Arithmétique se bornoit à trouver des mysteres dans certains nombres. La Musique enseignée dans l'Ecole du Palais & ailleurs n'étoit qu'un plain-chant. Le Roi Robert, qui se faisoit un plaisir d'assister à l'Office, s'appliquoit dans ses heures de loisir à composer des motets, des Répons & des Proses : on lui attribuë l'Hymne *Veni, Sancte Spiritus*. M. l'Abbé G. assure qu'on ne se servit point en France de la méthode de Guy Moïne d'Arrezo, avant la mort du Roi Robert ; il place cette heureuse invention en l'an 1028. Cependant le Pere le Brun * la met en 1024. & il nous apprend qu'il avoit des Livres de chant, dont les notes seules, inconnuës à present aux Musiciens, montrent qu'ils ont été écrits avant la nouvelle méthode de Guy Moine d'Arrezo. Ces Livres sont presentement dans la Bibliothéque de la Maison de S. Magloire ; peut-être que les curieux n'auroient pas été fâchés de trouver dans la Dissertation de M. G. une idée de cette ancienne Musique.

* Défense de l'ancien sentiment : &c. pag 11.

L'Etude de l'Astronomie étoit aussi commune ; mais elle se réduisoit presque au *Comput*, c'est-à-dire, à sçavoir la supputation des tems selon le cours du So-

leil & de la Lune ; parce que de cette connoissance dépend celle des Cycles de dix-neuf ans, des Epactes, du Bissexte, du sault de la Lune, & surtout du tems de Pâque. Cette science étoit recommandée aux Ecclesiastiques dans les Statuts des Evêques, & dans les Capitulaires des Rois. M. G. donne une idée des deux traités sur le *Comput*. Cependant on voit par les annalistes du IX. & du X. siécles, qu'on observoit assez soigneusement les Eclipses, & plusieurs autres phénoménes ; mais l'ignorance de leur nature & de leur cause étoit la source de la frayeur des observateurs, qui en tiroient de vains présages. Ils prenoient pour des *Armées en bataille* ce que nos Astronomes appellent *lumiere Boreale*. On voit un exemple illustre de cette frivole inquietude dans la personne de Loüis le Debonnaire, Prince timide & superstitieux, qui voyant l'embarras de son Astronome, au sujet d'une Comete, passa la nuit en prieres, distribua le lendemain de grandes aumônes, & fit dire le plus de Messes qu'il put. *Le Traité des erreurs populaires sur la cause du Tonnerre*, attribué à Agobard, & que M. G. croit être en partie de Florus de Lyon, auroit dû arrêter le progrès de la superstition ; mais ces tems ne comportoient

pas tant de lumieres. De l'étude superficielle de l'Astronomie nâquit le goût pour l'Astiologie judiciaire. Loüis le Débonnaire avoit toûjours à sa suite un Astrologue, en quoi il fut imité par les Grands Seigneurs de son Royaume. On étoit alors si ignorant, que Gerbert inventeur des Horloges à rouë & des Orgues Hydrauliques, passa pour un Magicien.

Quoique Charlemagne eût tâché de rétablir l'étude de la Médecine, cependant les progrès ne furent pas considérables; on lisoit cependant Hippocrate & Pline. Mais personne n'étoit chargé d'enseigner cette science, & nous n'avons aucun traité en forme sur cette matiere. Les Moines & les Ecclesiastiques s'y appliquoient d'une maniere particuliere. Fulbert Evêque de Chartres donnoit des Médicamens qu'il composoit lui-même. Le Médecin de Charle le Chauve, étoit un Juif nommé Sédécias; ce qui fait croire que la Médecine étoit alors principalement exercée par les Juifs.

La Peinture étoit dans un état aussi déplorable. Des Auteurs du IX. & du X. siécles parlent d'*excellens peintres* & d'*excellentes peintures*; mais un témoignage si peu éclairé, doit être suspect. Il y avoit

cependant un grand nombre de peintres en mignature ; mais à juger de leurs Ouvrages par les figures qui ſont dans la Bible, dont les Moines de Saint Martin de Metz firent preſent à Charle le Chauve, il faut convenir que ces peintres étoient fort ignorans. Outre qu'ils n'avoient pas les moindres principes du deſſein, à peine connoiſſoient-ils l'art d'employer les couleurs. Un ouvrage deſtiné à un Empereur fut apparemment fait par les plus habiles hommes de ſon tems. Ces mignatures ne ſervent qu'à nous conſerver la forme de quelques habillemens & de quelques ornemens. On peignoit dès ce tems-là ſur le verre, & cet Art étoit propre aux François. Lorſque les beaux Arts refleurirent en Italie, on fit venir de France des Peintres ſur verre. Il paroît qu'on liſoit Vitruve ; mais comme on avoit perdu depuis long-tems les figures qui accompagnoient le texte, on n'étoit pas en état d'y ſuppléer par l'intelligence. Ainſi on ne gardoit point d'ordre d'Architecture dans les bâtimens. Les Architectes les rendoient ſolides, & ne pouvant attraper l'élegance & le rapport des proportions, ils cherchoient à les rendre ſinguliers & merveilleux.

La Poëſie fut la paſſion dominante de

ces ſiécles; quiconque cultivoit quelque genre de Littérature, s'en mêla. M. G. nomme les principaux Poëtes de ce tems-là, parmi leſquels il y avoit des faiſeurs d'acroſtiches. On écrivit les Annales en vers, & les Copiſtes ne tranſcrivoient point de livres, ſans y ajouter des vers de leur façon au commencement ou à la fin. On en mettoit même dans de ſimples Diplomes. Mais quelle Poëſie! ſtile plat, Proſodie violée, nul feu, nulle génie, nulle nobleſſe. Ce n'étoit à proprement parler que de la proſe meſurée, ſouvent plus rampante qu'une mauvaiſe Proſe, à cauſe de la contrainte de la verſification. On ne connoiſſoit preſqu'alors que les vers Hexametres & les Pentametres, qui ſont les plus faciles; & on vit rarement des Poëſies d'une autre ſorte. Il eſt vraiſemblable que l'on auroit obſervé les régles de la Poëſie, s'il y avoit eu alors des traités de Poëtique. M. G. place dans le IX. ſiécle le commencement de la Poëſie rimée, qui s'établit d'abord dans la Langue Tudeſque ou Germanique. Il parle de quelques Ouvrages faits en vers rimés; mais il ne ſçait ſi l'on fit auſſi des vers rimés dans la langue vulgaire que l'on parloit dans l'Empire François, & que l'on nommoit le Roman ou la Langue Romance.

L'Auteur ne s'étend point sur ces deux Langues vulgaires, que l'on parloit alors dans l'étenduë de l'Empire François ; & il se borne à prouver que la Langue Latine n'étoit plus vulgaire au commencement du IX. siécle. Outre le canon du Concile de Tours tenu l'an 813. qui ne permet pas de révoquer ce fait en doute. Thegan dit que Loüis le Débonnaire parloit le Latin comme sa Langue naturelle ; ainsi il falloit l'apprendre : il y avoit dans ce tems-là des Glossaires qui eurent cours en France. Je n'entre pas dans de plus grands détails. Le défaut capital des Ecrivains de ces siécles étoit d'embrasser toutes les Sciences, sans en approfondir aucune. Mais si cela est, comment M. G. a-t'il pû assurer, *qu'il n'y a presque aucun genre de Science qui n'ait été cultivée alors avec quelque soin.* D'ailleurs les détails où il est entré, & que j'ai representés fidélement, renversent entierement cette proposition. Loin que les *Sciences ayent été cultivées avec quelque soin*, à peine en avoit-on une foible idée ?

On cultiva avec aussi peu de succès la Théologie, l'Histoire & le Droit. Raban fut peut-être le seul qui eût quelque teinture de la Langue Hebraïque. Ainsi on se bornoit aux exemplaires de la Vulgate, qui tout multipliés qu'ils étoient ne pouvoient être entre les mains de tout le monde. Les Evêques y suppléoient par les explications des Livres saints, dont les copies se multiplioient, aussi-bien que les commentaires que faisoient les Abbés. C'étoit le goût dominant du IX. & du X. siécle, où l'on fit une infinité de gloses, de commentaires & de paraphrases sur l'Ecriture sainte : ouvrages qui servoient à perpétuer la doctrine de l'Eglise & à instruire les Pasteurs ignorans. » On y donne trop (dit M. G.) » dans des allégories souvent fausses & pour le » moins arbitraires. On s'y livre trop aux réflé-

» xions myſtiques qui ne ſervent de rien pour » éclaircir le ſens litteral, & qu'on ne peut non » plus apporter en preuves pour appuyer nos » dogmes. On y ſemoit trop de queſtions, ou » abſolument étrangeres; on y faiſoit entrer trop » de ſpéculations philoſophiques. » Il n'étoit pas poſſible que dans des tems où l'on ignoroit les Langues ſçavantes, & où l'on ne liſoit que les Commentaires moraux des Peres de l'Egliſe, & d'autres Ouvrages aſcetiques, on fût en état de pénétrer le ſens littéral de l'Ecriture. C'eſt pour la même raiſon que l'on trouve peu d'ouvrages critiques ou dogmatiques par rapport aux Livres ſaints. Les écrits des Peres qu'on liſoit le plus, étoient ceux de S. Jerôme, de S. Auguſtin & de S. Gregoire le Grand, par rapport à la Théologie & à la Morale. Mais au lieu de raiſonner, on ne faiſoit que coudre ſouvent aſſez mal divers paſſages. Pour les Peres Grecs, ils n'en faiſoient preſque aucun uſage; parce que leur Langue n'étoit preſque pas entenduë. Jean Scot, qui la ſçavoit aſſez bien, traduiſit par les ordres de Charle le Chauve les œuvres fauſſement attribués à S. Denys l'Areopagite. On voit par les diſputes élevées au ſujet des Images & du culte de la Croix, ſur l'Euchariſtie, ſur la Prédeſtination & la Grace, ſur les démêlés entre Photius & le Pape Nicolas, ſur l'immortalité de l'ame, ſur le Manichéiſme, qu'on ne négligeoit ni la controverſe, ni les queſtions Théologiques. M. G. en parlant de la conteſtation ſur l'Euchariſtie, née du Livre de Paſcaſe Radbert, qui fut attaqué par Ratramne, dit que » cette conteſtation n'étoit » au fonds qu'une diſpute de mots, & que chacun » convenoit de l'eſſentiel du dogme, & qu'on » ne diſputoit que ſur la maniere de s'exprimer.« Je ſçais que M. G. n'eſt ici que l'éco du P. Mabillon; mais quelque reſpect que j'aye pour la

mémoire de ce sçavant Benedictin, je suis persuadé que jamais Ratramne, Moine de Corbie, n'a composé le Livre *du Corps & du Sang du Seigneur*. Paschase, Abbé du même Monastere, ni aucun autre Ecrivain contemporain ne l'en a accusé; & quinze ou vingt ans après, cet Abbé dit expressément qu'on n'en connoissoit point l'Auteur. Il étoit également inconnu à l'Abbé Rutpert, mort en 1135. Il y a apparence que les Disciples de Beranger mirent à la fin du XI. siécle sous le nom de Ratramne, ou de Bertram le Traité de Jean Scot, que leur Maître avoit été obligé de brûler à Rome. Ils userent de cette supercherie, pour rendre ce Livre moins odieux. Cette conjecture se confirme 1°. Parce que jamais personne n'a fait mention de ce Traité sous ce nom, que depuis le douziéme siécle: 2°. parce que depuis que ce Livre a porté le nom de Bertram ou de Ratramne, on n'a plus vû paroître le Traité *du Corps & du Sang du Seigneur*, sous le nom de Jean Scot. Je passe d'autres raisons également décisives que je pourrois alleguer. Le P. Mabillon assure à la verité qu'il a trouvé dans l'Abbaye de Lobbes un MS. sous ce titre: *incipit Liber Bertrami Presbyteri de Corpore & Sanguine Domini*, & que ce MS. paroît du caractere du IX. siécle; mais puisque dans son Traité de la Diplomatique il assure que le caractere ordinaire du IX, X & XI. siécles étoit tout-à-fait semblable; ce qu'il dit être du neuviéme siécle, peut-être de la fin du onziéme. Le Catalogue de 1049. de la même Abbaye, où se trouve le même titre, n'est point avantageux au sentiment du P. Mabillon; car il peut se faire qu'alors le nom de Jean Scot étant devenu odieux, quelque disciple de Beranger l'eut déja transcrit dans ce tems-là sous le nom de Bertram. Il est d'ailleurs probable que le titre de ce Livre n'a été inscrit

fur ce Catalogue qu'à la fin du onziéme siécle. Il est inutile de citer l'Anonyme que le P. Cellot a fait imprimer à la fin de l'Histoire de Gotescalch: car il est visible que ce Traité est de la fin du onziéme siécle, ou du commencement du douziéme. Il seroit également facile de prouver que l'Ouvrage du prétendu Ratramne n'est pas aussi catholique que le croit M. G. après l'Abbé Boileau & plusieurs autres. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiere. Je passe pour la même raison ce qu'il dit des Liturgies, des Calendriers, & des Nécrologes. Les Annales & les Chroniques furent aussi extrêmement à la mode; différens Moines y travaillerent successivement; ce qui paroît par la varieté du style : on ignore les noms de la plûpart. M. G. indique les plus célébres, & en fait la critique. Il parle ensuite de quelques Bibliographes de Flodoard Historien de l'Eglise de Reims, & de quelques Ouvrages connus sous le titre de *Gestes*. Il termine cet article par montrer l'ignorance des Copistes, qui étoient Moines.

Le défaut de Critique causa de grandes playes à la Discipline Ecclésiastique, par l'espece d'adoption que l'on fit des fausses Décretales. M. l'Abbé le Bœuf, dans sa Dissertation sur l'état des Sciences sous Charlemagne, a prétendu que les Evêques les plus éclairés, entr'autres Hincmar de Reims, en combattirent l'autenticité : opinion réfutée avec raison par notre Auteur, qui observe qu'Hincmar, sans contester la vérité des Décretales, refusa seulement d'en reconnoître l'autorité, parce qu'elles ne se trouvoient point dans le corps des Canons ; il les allégue même en sa faveur. D'ailleurs le Concile d'Aix-la-Chapelle les cita sans examen en 838. On voit qu'en deux occasions célébres nos Evêques sçurent défendre leur Jurisdiction & le droit des Conciles. Il les

blame avec raison d'avoir osé décider des droits des Princes, d'avoir prétendu leur donner ou ôter les Couronnes, & d'avoir abusé de leur foiblesse, pour en arracher des Privileges, & pour les usurper, jusqu'à les obliger de les reconnoître pour les Lieutenans de Dieu sur la terre. M. G. entre à ce sujet dans des détails, que je suis obligé d'obmettre.

On voit que sous Charlemagne on ne connoissoit encore que le Code Théodosien ; mais sous Charle-le-Chauve, on se servoit communément du Code & des Novelles de Justinien ; les Novelles sont même citées dans les Capitulaires de Loüis le Débonnaire. On croit aussi qu'il y avoit dès-lors, ou du moins sous Charle-le-Chauve, des Maîtres pour le Droit à Orléans. L'Auteur finit par donner une idée des Capitulaires ou Constitutions de nos Rois, qui étoient ensuite approuvées par l'Assemblée des Evêques, des Abbés & des Comtes, où l'on traitoit tous les ans des affaires publiques. Il s'étend un peu sur la maniere dont on les faisoit observer. Un Auteur, dont le nom m'est inconnu, dit qu'avant Pierre Lombard, le Pere de la Théologie Scholastique, on expliquoit publiquement à Paris les Capitulaires de Charlemagne & de Loüis le Débonnaire. M. G. a réüni dans cette curieuse Dissertation les faits les plus célébres, pour éclaircir le point qu'il s'étoit proposé de traiter. Cet Ouvrage donne une haute idée de ses laborieuses & utiles études.

Je suis, &c.

Ce 3. Août 1737.